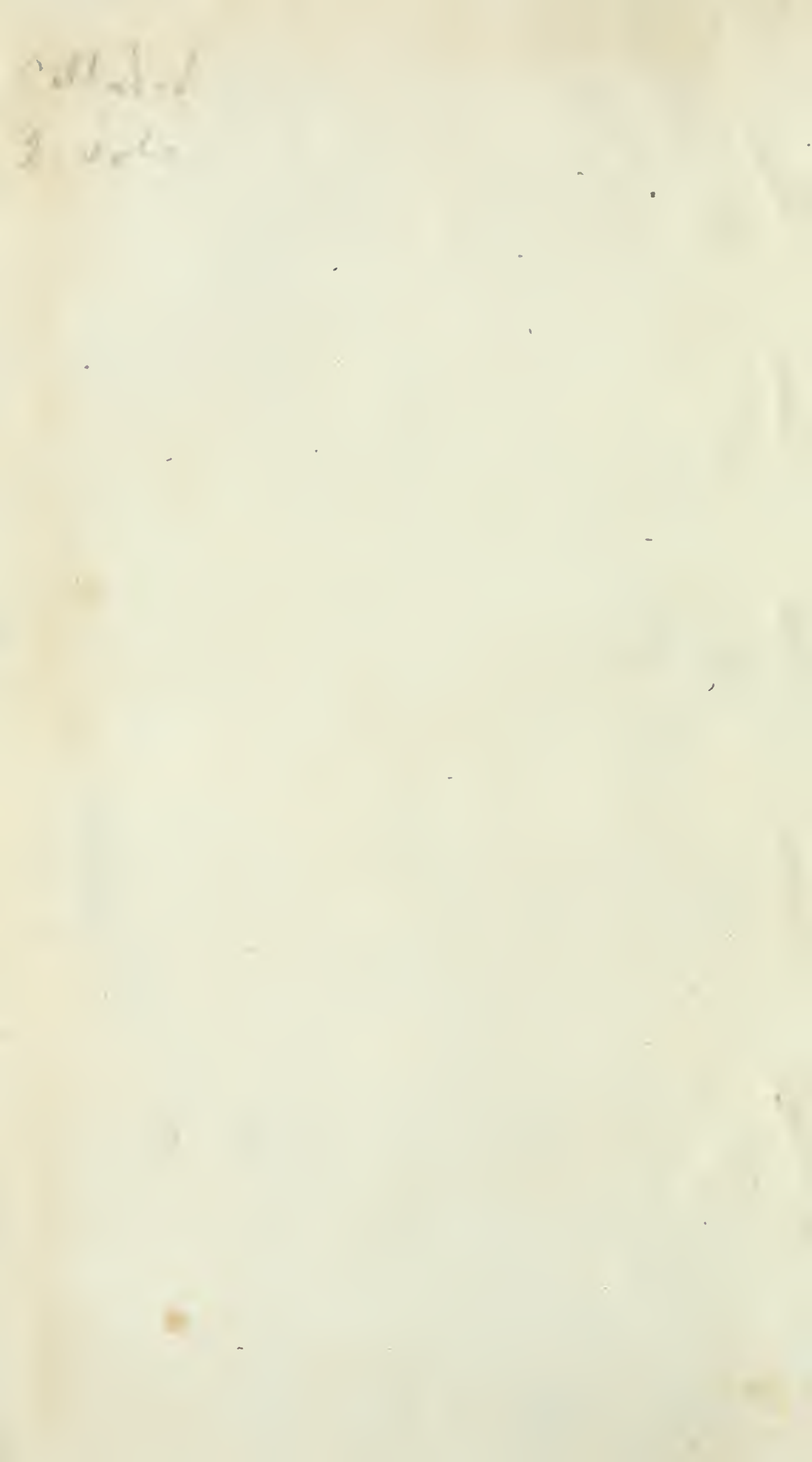






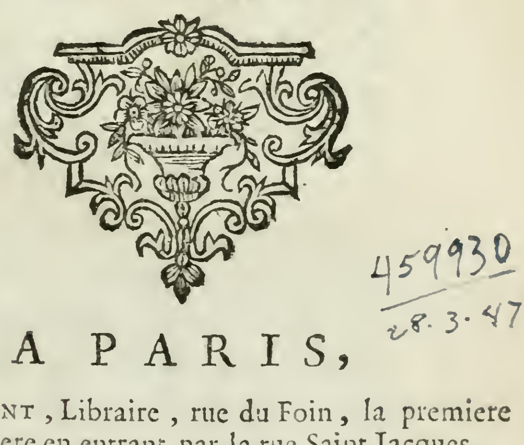


HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE ROMAIN,

Pour ſervir de ſuite à celle des Révolutions de la République.

Par S. N. H. LINGUET, *Avocat au Parlement.*

TOME PREMIER.

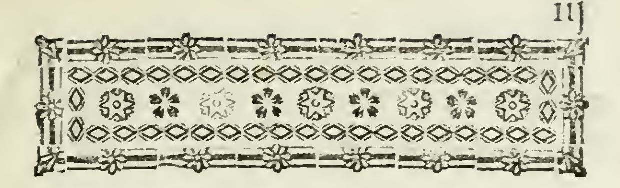


A PARIS,

Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin, la premiere porte cochere en entrant par la rue Saint Jacques.

M D C C L X V I.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



A MONSIEUR
MONSIEUR LE MARQUIS
DE
S. K. G. B. D. H. &c.

VOus le voulez donc, mon cher ami : je laiſſe dans l'obſcurité votre nom & ma reconnoiſſance. Je ſupprime ici les éloges que j'aurois pû & dû vous donner. Ils nous feroient honneur à tous deux. Mais votre modeſtie les condamne, lorſque l'amour de la vérité me les inſpire. Il faut ſacrifier un devoir à l'autre, & le plaiſir de vous rendre juſtice, à celui de vous obéir.

Je ſuis vos intentions. Je renferme dans mon cœur les louanges méritées que l'amitié vous préparoit, & mon reſpect pour les vertus qui les juſtifient. Etant réduit à garder le ſilence ſur ce qui m'intéreſſe le plus, ne pouvant ici m'occuper de vous, je vais parler de la choſe qui m'intéreſſe le moins, de mon Livre, de ce qu'il contient, & de ce qui m'engage à le publier.

Vous vous ſouvenez bien plus que le public de l'imprudence qui m'a fait riſquer un volume il y a trois ans, ſous le titre d'Hiſtoire du *ſiécle d'Alexandre*. C'étoit chez moi le fruit de la premiere effervescence de la jeuneſſe. Je m'y étois livré à un feu plus raiſonnable peut-être que prudent. J'avois voulu eſſayer de porter

la lumiere,autant qu'il eſt poſſible, dans le cahos de l'hiſtoire ancienne, ou du moins de ne tirer des ruines où elle eſt enſevelie, que ce qui en vaut la peine.

L'ouvrage pouvoit paroître intéreſſant au moins de ce côté. La nouveauté des vues ſembloit lui donner une eſpéce de mérite. Cependant il n'a pas été accueilli. Ceux qui le liſoient avoient la bonté d'en parler avec éloge : mais très-peu de perſonnes le liſoient. Après un moment d'une vie languiſſante, il eſt mort ſans bruit, comme il étoit né. Il eſt reſté, ainſi que bien d'autres, étouffé dès ſon berceau.

La même aventure m'eſt arrivée depuis pluſieurs fois. Aucune de mes tentatives ne m'a réuſſi. Elles m'ont attiré quel-

quefois des éloges de la part de l'amitié : mais le public n'y a pas souscrit. J'ai hasardé des essais réitérés en plus d'un genre ; je l'avoue avec franchise, ils ne m'ont pas mené loin. Après bien des travaux, je me suis retrouvé, comme les voyageurs qui s'égarent dans une forêt, précisément au point d'où j'étois parti.

J'ai d'abord été assez simple pour m'en étonner. Vous m'avez vû un peu affligé de ce revers. J'en cherchois inutilement la cause. L'estime bien fondée, suivant moi, que je faisois de ces ouvrages, & la nature de plusieurs de ceux que je voyois réussir, ne me permettoient pas d'attribuer le malheur des miens à leurs défauts. Je m'opiniâtrois à en accuser quelque raison secrete

que je ne pouvois découvrir. Une expérience réitérée plusieurs fois, m'a depuis fait faire cette découverte, dont mon amour-propre s'eſt peut-être trop applaudi.

J'ai vû que dans la Littérature, & en général dans tous les autres Arts, il eſt bien plus difficile de ſe faire une réputation que de la mériter. J'ai vû que la patience, l'intrigue & le bonheur y conduiſoient plutôt que les talens. Je me ſuis convaincu que le Temple de la gloire littéraire ne s'ouvroit, comme les Palais des Grands, qu'aux hommes titrés, ou à ceux qui ont l'art de remplacer par des manœuvres ſecretes les titres brillans qui leur manquent.

Ces réflexions, mon cher ami, m'ont conſolé de mon

obſcurité : mais auſſi elles m'ont décidé à travailler pour me mettre en état de n'avoir plus beſoin de conſolation. Elles m'ont engagé à quitter la littérature, à lui préférer une profeſſion plus noble par le préjugé public, moins agréable, il eſt vrai, par les objets qu'elle embraſſe, mais certainement plus utile par ſes fonctions. L'Ouvrage que je laiſſe imprimer aujourd'hui, n'eſt pas un retour vers une maîtreſſe avec qui j'ai rompu : c'eſt plutôt le gage de la rupture, & la preuve que je ne veux plus rien conſerver qui me la rappelle.

Vous y trouverez quelques-uns des matériaux qui devoient entrer dans l'hiſtoire *du ſiécle d'Auguſte.* Je m'étois engagé à la publier après celle du ſiécle d'Alexandre. Vous ſçavez les

raiſons qui m'en diſpenſent. Elle ſe trouvoit exécutée en partie : mais c'étoit ſur un plan trop vaſte & trop haſardeux. Il menoit à toucher à des matieres délicates. En ne réuſſiſſant point, cet ouvrage m'auroit fait trop de chagrin, &, en réuſſiſſant, trop d'ennemis.

Je l'ai traité comme les viperes dont on mange le corps ſans inquiétude, après en avoir coupé la tête. J'ai ſacrifié les parties dangereuſes qui en auroient fait la force & le poiſon. Au lieu d'une hiſtoire particuliere, mais très-étendue dans les détails & les réflexions, j'ai écrit une Hiſtoire générale bornée au ſimple récit des faits.

J'ai même pouſſé plus loin la précaution. Pour affermir ma marche dans ce paſſage dange-

reux, je me ſuis mis à la ſuite de l'Abbé de Vertot, de même qu'un enfant ſe cache derriere ſon pere, à la vue d'un objet qui l'effraye. L'hiſtoire des révolutions de la République Romaine eſt inconteſtablement un chef-d'œuvre. C'eſt une des productions de notre langue qui en a le plus répandu la gloire. On regrette ſeulement que ſon auteur ſe ſoit arrêté en quelque ſorte au milieu de ſa carriere. On eſt fâché de lui voir finir ſon Livre à l'anéantiſſement de la République, & le terminer par l'éloge d'un uſurpateur.

Il a ſçu renfermer en trois volumes la grandeur de Rome. On voudroit qu'il n'en eut pas employé ſept à développer la petiteſſe de Malthe. On aimeroit mieux avoir de ſa main

l'hiſtoire des Empereurs que celle des Grands-Maîtres. On déſireroit qu'après avoir ſuivi dans la Capitale du monde l'établiſſement & la deſtruction de la liberté, il y eut auſſi fait voir les gradations de la ſervitude, & qu'au ſpectacle magnifique, mais peu utile, d'un peuple fier, jaloux de ſon indépendance, & toujours porté à en abuſer, il eut fait ſuccéder le ſpectacle plus inſtructif & plus attendriſſant de ce même peuple accablé par le deſpotiſme, & flétri par l'eſclavage.

Cette partie de l'hiſtoire Romaine dédaignée ou négligée par l'Abbé de Vertot, eſt celle que j'entreprends de traiter. Mon ouvrage va commencer à completter le ſien. On ne ſe méprendra pas, je le ſçais, au mérite des deux morceaux, que

je voudrois en quelque sorte incorporer. On regardera cette Histoire, ainsi achevée, comme une statue finie par un éleve, mais dont Phidias ou Pigalle auroient fait la tête. Je ne me plaindrai point de ce jugement, mon cher ami; j'y applaudirai moi-même parce qu'il sera équitable, & qu'en me donnant pour le continuateur de l'Abbé de Vertot, je ne me flatte pas d'être son émule.

Le sujet auquel je m'attache, est un des plus beaux que puisse traiter l'histoire. C'est d'abord le spectacle de la premiere République de l'univers, changée par un usurpateur en une monarchie immense. Celle-ci dégénere bientôt en une tyrannie cruelle. On voit les Romains, après avoir été si long-tems le plus superbe de tous les peu-

ples, devenir les plus bas de tous les esclaves; l'orgueil de ces fiers tyrans des Rois aboutit à une servitude telle qu'il ne s'en retrouvera peut-être jamais d'exemple.

Cette espéce de prodige se consomme dans l'intervalle qui sépare Auguste & Domitien. Rome alors trop occupée de ses maux, laisse en paix les parties du monde qu'elle n'a point envahies. Ses armées ne se répandent presque plus au delà de ses limites. Elle se couvre de barrieres. Elle cache, pour ainsi dire, à la faveur de cet abri des troupes, qui ne sont plus destinées qu'à la défendre. C'est un lion dangereusement blessé, qui retire ses griffes affoiblies. S'il les laisse encore quelquefois reparoître, c'est plus pour écarter ses ennemis, que dans

l'eſpérance d'en faire ſa proie.

Elle recouvre de tems en tems quelque eſpéce de vigueur ; mais elle l'employe à déchirer ſes entrailles. Elle la fait ſervir à rendre plus péſant le joug qui l'écraſe & la déshonore. Ses citoyens ne ſe diſtinguent preſque plus que dans les guerres civiles. Leur ambition ſe réduit déſormais à entrer pour quelque choſe dans le choix d'un tyran.

Elle ſe ranime un peu ſous les regnes des Trajans, des Antonins, des Marc-Aureles. Ces génies bienfaiſans ramenent par leurs vertus quelque ombre de calme ſur la terre. Ils effacent un peu la honte du trône, long-tems ſouillé par des infamies ſanguinaires. La Providence place cette ſuite d'hommes vertueux entre la

tyrannie de Domitien, & celle de Commode, pour donner à l'Etat épuiſé le tems de reſpirer, comme un Médecin habile ménage les forces de ſon malade, & prend ſoin de ſéparer par quelque intervalle de repos le commencement & la fin d'une opération douloureuſe.

Ce moment de la félicité de l'Empire n'eſt pas le plus favorable pour l'hiſtoire. Mais ſes larmes eſſuyées un inſtant, recommencent bientôt à couler. La couronne la plus brillante qu'il y ait eu dans le monde, n'eſt preſque plus portée que par des ſcélérats dignes des plus honteux ſupplices. Les crimes ſont punis par des crimes. Le trône toujours ſouillé eſt toujours ſanglant. Les honneurs, les dignités, tous les

prix de la vertu ſont prodigués aux excès les plus abominables en tout genre.

Vient enſuite le ſiécle de Conſtantin, qui finit le troiſieme & commence le quatrieme de notre ére. Ce ſiécle à jamais mémorable, donne au gouvernement une forme nouvelle. Rome ceſſe alors d'être la Capitale du monde. Un caprice politique lui oppoſe tout-à-coup une rivale qui parvient bientôt à l'éclipſer. Les Dieux qu'elle a cru les auteurs de ſa fortune, tombent humiliés devant un Dieu qu'elle a méconnu. Avec un nouveau culte elle voit s'établir de tous côtés dans ſon ſein d'autres magiſtratures, d'autres maximes, une adminiſtration toute différente.

Cependant malgré les grandes qualités de pluſieurs de ſes

Princes, malgré l'éclat de leurs regnes, l'Etat miné depuis long-tems, n'en penche pas moins évidemment vers ſa chute. Les indignes héritiers de Conſtantin, de Julien, de Théodoſe ſuccédent à leurs places, & non pas à leurs talens. Leurs diviſions & leur molleſſe, ouvrent un chemin à des peuples ſauvages, que la nature ſemble produire alors exprès pour le malheur de l'Empire Romain. Des Nations féroces & inconnues juſques là viennent l'aſſaillir avec acharnement, comme une proie digne de leurs efforts. Sa foibleſſe leur tient lieu de forces. Après une vaine réſiſtance, il ſuccombe enfin, & de cette maſſe énorme diviſée par ſa chute en une infinité de parties, ſe forment tous ces petits Etats qui

occupent & désolent aujourd'hui le monde, comme faisoit autrefois celui dont ils sont les débris.

Tél est, mon cher ami, le tableau qu'il s'agit de peindre à la postérité. Tels sont les événemens dont il faut développer avec rapidité la suite & la liaison. Ce n'est pas ici comme dans beaucoup d'histoires, une chaîne uniforme d'actions ou obscures ou indifférentes. Chaque siécle fournit, pour ainsi dire, un changement de scène où l'on croit voir paroître un autre peuple. On y distingue sur-tout deux époques principales, qui se subdivisent chacune en plusieurs branches. C'est le despotisme des Empereurs plus ou moins modifié par leurs inclinations & leurs qualités personnelles, & ensuite

celui des ſoldats, pouſſé par eux aux plus déplorables excès.

J'aurois voulu que mes occupations actuelles m'euſſent laiſſé plus de tems. J'aurois eſſayé de réunir ſous un même point de vue ces deux époques intéreſſantes. Mais je ſuis obligé d'en laiſſer une à traiter par des mains plus habiles. Je ne parlerai ici que du deſpotiſme des Empereurs. Je l'ai pris depuis ſa naiſſance, juſqu'à ſon entier développement, ce qui donne près de deux ſiécles & demi. Je l'ai conduit depuis l'uſurpation d'Auguſte, juſqu'à l'aſſaſſinat d'Alexandre Sévere par les ſoldats, qui ayant une fois maſſacré un Empereur vertueux, ne purent plus ſouffrir même les méchans qu'ils ſe donnoient.

Alors commença cette ſuite

de révolutions terribles, qui ne cesserent presque plus d'agiter l'Empire jusqu'à sa ruine, & dont le récit appartient à un autre ouvrage. Le gouvernement Romain devint exactement pareil à celui d'Alger, où suivant les relations, la puissance suprême est possédée & exercée par la milice, où le Souverain qui regne est presque toujours l'assassin de son prédécesseur. Pour s'emparer du trône, il suffisoit d'en précipiter celui qui l'occupoit. Pendant long-temps la pourpre Impériale ne fut autre chose que l'habit d'un meurtrier taché du sang d'un Empereur.

Je me suis épargné bien des travaux en m'abstenant d'entrer dans cette partie orageuse de l'histoire Romaine. Mais celle même à laquelle je me

borne n'eſt pourtant pas exempte d'écueils. On pourroit, il eſt vrai, s'en garantir en ſuivant la route ordinaire. On n'a ni fatigues à eſſuyer, ni dangers à craindre, ſi l'on ſe contente de répéter ce qu'ont dit les autres. En copiant avec exactitude, en citant avec fidélité, on peut tranſcrire hardiment tout ce qui ſe trouve dans les anciens. On ſera juſtifié aux yeux de ceux qui prennent des citations pour des autorités, & qui croient qu'il en eſt des ouvrages d'eſprit, comme de certains vins, dont les plus vieux ſont toujours les meilleurs.

Mais ſi l'on veut ſuivre la raiſon plus que la routine, ſi l'on ne veut rien adopter que le bon ſens n'approuve, ſi l'on prétend conſacrer ſa plume à

la vérité, & retrancher dans l'hiſtoire toutes les abſurdités qui l'outragent, c'eſt alors que les riſques & les difficultés deviennent extrêmes. L'embarras n'eſt point de la dire avec force quand elle eſt connue. Ce qu'il y a de plus pénible, c'eſt de la trouver. Dans tout ce qui nous eſt reſté d'anciens ouvrages ſur les Empereurs, il faut à chaque inſtant ſe tenir en garde contre la crédulité aveugle ou maligne des Ecrivains.

Plus ces tyrans s'étoient fait redouter pendant leur vie, plus on les décrioit après leur mort. Les hommes dont on a le plus lâchement flatté la perſonne, ſont en général ceux dont on flétrit le plus indignement la mémoire. Dès qu'ils ne ſont plus, la haine que la

crainte cesse d'étouffer, se releve avec fureur. Elle suit ces malheureux jusques dans l'obscurité du tombeau, où ils se cachent. Elle se dédommage des bassesses que lui a arrachées leur puissance, par les insultes qu'elle prodigue à leurs cadavres.

C'est une chose assez connue. Jugeons-en par ce qui s'est passé de nos jours. N'a-t-on pas vu des Princes plus foibles que vicieux, loués avec indécence, & ensuite déchirés avec emportement? Ne doit-on pas penser de même que les Historiens postérieurs aux Tiberes, aux Caligula, aux Nérons, &c. ont été aussi excessifs dans la satyre, que leurs prédécesseurs l'avoient été dans l'adulation, envers ces hommes qu'une grandeur funeste expo-

ſoit à l'une comme à l'autre?

Ce ſoupçon tombe indiſtinctement ſur tous les anciens, ſans en excepter même Tacite. Son nom ſemble fait pour épouvanter la critique. Son Hiſtoire eſt ſans contredit le plus parfait morceau qui nous reſte en ce genre dans l'antiquité. Elle étincelle de traits ſublimes. On y reconnoît partout un génie profond, capable de donner des leçons à la poſtérité, mais capable auſſi peut-être de lui faire illuſion.

Il ſe livre trop à la facilité de ſa plume. Il ne ſe défie point aſſez d'une certaine aigreur pardonnable, en quelque ſorte à ceux qui ayant long-tems vécu dans le monde, en viennent enfin à ſe perſuader qu'ils n'y ont vu que des vertus feintes, ou des vices déguiſés. Cette diſpoſition

diſpoſition lui étoit habituelle. Elle perce à chaque inſtant dans ſon Hiſtoire. Elle n'en diminue pas l'agrément : mais elle eſt propre à faire naître les ſoupçons de ceux qui s'en apperçoivent.

Peut-être même étoit-elle chez lui le fruit du caractère, autant que de la réflexion. On apperçoit ſans peine que ſon ſtyle étoit naturellement amer. Il avoit dans l'eſprit plus de force que de légéreté. Son tempéramment le rendoit plus propre à donner un coloris vigoureux à la ſatyre, qu'à ſe perdre dans les fadeurs du panégyrique. Or la conſtitution phyſique d'un homme entre pour beaucoup dans ſa façon de voir & de préſenter les choſes.

Qui ſçait d'ailleurs ſi, en ſuivant ſon inclination naturelle,

Tacite ne cherchoit pas à faire ſa cour aux ſeuls Princes dont il ait dit du bien, & ſous le regne de qui il a écrit? Les ſatyriques les plus outrés ſont ſouvent les flatteurs les plus adroits. Qui peut aſſurer que le cenſeur implacable de Tibére, n'ait pas voulu faire ſervir à ſa fortune auprès des ſucceſſeurs de Domitien, le mal qu'il diſoit des ſucceſſeurs d'Auguſte?

Nerva étoit parvenu au trône par une voie violente. Il en avoit profité, quoiqu'il ne l'eut pas ouverte. Trajan n'avoit d'autre droit à l'Empire que l'adoption d'un homme qui pouvoit paſſer pour un uſurpateur. Il étoit d'une naiſſance peu capable d'en impoſer à l'orgueil des Romains. Il eſt vrai qu'à force de vertus il ſe montroit digne d'une autre

origine, & du rang où la bassesse de la sienne ne l'avoit pas empêché de monter. Mais enfin il devoit être flatté qu'on travaillât à ouvrir les yeux des peuples sur le bonheur dont il les faisoit jouir.

Les horreurs de l'ancien gouvernement comparées avec la modération du nouveau, ne pouvoient que faire aimer celui-ci. C'étoit rendre service au Prince régnant, que de s'attacher à développer ces horreurs qu'il s'attachoit à réparer. C'étoit entrer dans ses vues, que de diffamer ses prédécesseurs.

Que Tacite ait été conduit par ce motif, ou non, il est sûr qu'on a droit de l'en soupçonner sans injustice. Il dit trop de mal des premiers Césars, pour qu'on puisse le croire en

tout. Nous aurons plus d'une fois occaſion de le remarquer. Il fait de leurs débauches une peinture effrayante, il donne de longues liſtes des meurtres juridiques ordonnés par eux, avec un ſang froid, un rafinement de tyrannie, qui deshonorent encore plus en quelque ſorte la nature humaine, que ceux à qui on les attribue.

Je ne ſuis aſſurément pas le panégyriſte de ces tyrans. J'eſpére qu'on me croira, ſi j'aſſure que je n'ai aucune raiſon pour les aimer. Mais je n'en ai pas davantage pour les haïr, au moins juſqu'à ce que je ſçache préciſément ce qu'ils ont fait. Je ne veux & ne puis les juger que ſur leurs actions. Or je voudrois voir aux livres anciens qui en ont conſervé la mémoire, une eſpéce d'authen-

ticité qui leur manque à tous.

Je viens de dire ce que je pensois du plus célébre. Dion & Suetone ont encore poussé bien plus loin l'inadvertance & la malignité. L'un est Rheteur babillard, plutôt qu'un Ecrivain raisonnable. Il ne manque aucune occasion de placer dans son Histoire des discours qui sans donner une idée bien favorable de son éloquence, en font naître une très-désavantageuse de son jugement. Loin de mériter la confiance de ses Lecteurs, il ne peut leur inspirer que du dégoût.

Suetone n'est pas capable de les rassurer davantage. Il s'occupe à ramasser des anecdotes, bien plus qu'à les choisir. Il les raconte avec un style aussi lâche qu'indécent. Il les entasse sans examen, & sans distinction. Il

ne fait pas plus uſage de la chronologie que de la critique.

C'eſt encore pis dans les tems poſtérieurs. On n'y trouve plus que des mémoires mutilés, des annales auſſi confuſes que groſſieres. Pluſieurs même de ces monumens peu eſtimables ne nous ſont connus que par des extraits, & ce qui s'en eſt ſauvé par cette voie, ne fait pas regretter ce qui s'en eſt perdu.

Il faut pourtant bien ſe ſervir de ces fragmens informes, juſqu'au ſiécle fameux où une religion nouvelle, comme je l'ai dit, donne une autre face à la politique, & aux maximes du gouvernement. Le Chriſtianiſme opprimé pendant trois ſiécles, ſort de l'obſcurité. Il eſt placé par Conſtantin ſur le trône. Alors les événemens ſont

plus distincts, & les mémoires plus nombreux : mais l'Histoire n'en devient pas plus facile à faire.

Les Ecrivains se divisent entre les deux partis qui agitent l'Empire. Les sectateurs de l'ancien culte s'attachent à deshonorer les Princes qui autorisent le nouveau, & les défenseurs de la vérité ne sont pas plus modérés que ceux de l'erreur.

Pour écrire d'après eux il faut se frayer un chemin qu'ils n'ont pas connu. Il faut s'ouvrir un passage à travers les préjugés de l'esprit de parti. Il faut tâcher de distinguer & de suivre la raison, malgré les ténebres qu'ont répandues sur le chemin la haine & l'adulation, les panégyriques, & les satyres.

Tels sont, mon cher ami,

les monumens hiſtoriques qui nous reſtent de cet Empire, dont notre patrie n'a fait autrefois qu'une très-petite portion. C'eſt d'après eux qu'on flétrit, ou qu'on honore la mémoire de tant de Princes, ſans examiner ſi la louange eſt plus fondée que la cenſure.

Ce n'eſt pas de nos jours, je le ſçais, qu'on peut entreprendre d'apprécier au juſte leurs actions. La poſtérité décidée ſur leur compte, ne verroit pas volontiers combattre le jugement qu'elle en a porté. Dans la diſette où nous ſommes de témoignages contraires à ceux que la raiſon recuſe, on accumuleroit en vain les probabilités. On ne feroit que s'attirer des critiques, & des ennemis, ſans peut-être perſuader perſonne.

Je traiterai donc avec ménagement les matériaux que je ferai obligé d'employer dans cet ouvrage. Je me permettrai quelquefois de leur donner une autre forme, ou de les placer dans un autre sens, ou même de les rejetter tout-à-fait. Mais afin de rendre ma hardiesse supportable, je ne la hazarderai que quand je croirai pouvoir en démontrer la nécessité.

Je ne me suis point opiniâtré à choquer l'usage & les idées reçues, dans tous les endroits où j'aurois pu le faire. Par exemple en parlant de la grandeur de Rome, je me suis presque toujours servi des expressions ordinaires. Je l'ai représentée comme la maîtresse du monde. Je lui en ai même souvent donné le titre. Il est évident pourtant qu'à cet égard

les Hiſtoriens ont pouſſé l'hiperbole jusqu'à l'indécence. Mais nous ne ſongeons pas même à réfléchir ſur l'erreur où ils nous ont fait tomber.

Ils nomment cette ville la reine de l'univers. Ils mettent le globe entier ſous ſon pouvoir. De là vient la coutume qu'ont les Empereurs Allemands qui ſe diſent Héritiers des Céſars, de porter une petite boule à la main le jour de leur ſacre. C'eſt une eſpéce de priſe de poſſeſſion du domaine, qu'ils ſuppoſent avoir appartenu à leurs ancêtres. Ce globule doré qu'on leur préſente, déſigne, ſuivant eux, toute la terre ſur laquelle ils croient avoir des droits à titre de ſucceſſion.

Cette abſurdité n'eſt pas un mal. On peut dire même qu'el-

le eſt à ſa place dans un cérémonial ſans conſéquence : mais il eſt étonnant que les Hiſtoriens modernes l'adoptent. On a lieu d'être ſurpris qu'aucun d'eux n'ait la bonne foi de réformer ſon langage d'après la vérité.

L'Empire Romain ne poſſédoit réellement que la moitié de l'Europe, un quart de l'Aſie, & même moins, avec les ſeules liſieres de l'Afrique. Ce n'eſt pas un dixiéme de l'ancien continent. Sa prétendue immenſité ſe trouve encore prodigieuſement rétrécie, quand on ſonge à la découverte de l'Amérique, à ce nouvel hémiſphére dont la poſſeſſion a multiplié nos beſoins, bien plus que nos richeſſes.

On dit que les Géographes Chinois repréſentent la Chine

en grand, au milieu de leurs cartes. Les autres nations il les rejettent en petit dans les coins. Nous rions de ce délire de l'amour-propre national. Nous ſommes fort éloignés de nous en croire atteints. Dans toutes nos Hiſtoires nous ne faiſons cependant pas autre choſe que d'imiter les deſſinateurs de Pekin.

Tout ce qui n'eſt pas nous, ou ce qui ne nous touche pas immédiatement, diſparoît à nos yeux. Les langues grecque & latine ſont les ſeules que nous puiſſions nous énorgueillir d'entendre un peu. Nous n'attachons l'idée de la grandeur qu'au nom des deux peuples qui les ont parlées. Notre imagination anéantit devant eux le reſte des hommes, dont nous ne connoiſſons pas les monumens, & parce que les Romains

ſur-tout ont ſubjugué & le pays que nous habitons, & ceux qui l'environnent, nous les appellons hautement les vainqueurs du monde.

Un homme qui réfléchit de ſang froid, trouve ce titre encore plus ridicule que pompeux. Nous eſſayerons dans cette Hiſtoire de fixer avec préciſion l'étendue des conquêtes dont il eſt le prix. Elles avoient formé à Rome un Empire très-vaſte : mais il faut laiſſer plus que les coins de la carte, pour les peuples qui n'y étoient pas renfermés.

En général, mon cher ami, ces Romains ſont un peuple très-reſpectable. Ils occuperont probablement le premier rang dans l'eſtime des hommes, juſqu'à ce qu'il ſurvienne ou une longue période de barbarie, qui

en efface preſque le ſouvenir, comme celui des Aſſyriens, des Babyloniens, &c. ou quelque puiſſance plus moderne, qui les éclipſe dans la ſuite des tems, en brillant davantage. Juſque là leur nom ſera le ſynonyme de la grandeur. Il ne ſera pas poſſible de trouver dans l'Hiſtoire, rien de plus élevé que Rome & ſon Empire.

Combien d'obſervations à faire cependant ſur ce qu'on nous en dit! Combien la raiſon trouveroit-elle de déchet, ſi elle vouloit mettre au creuſet tous ces panégyriques intariſſables, qui depuis dix-ſept ſiécles ſe remplacent, & ſe répétent les uns les autres! Combien on découvriroit d'erreurs, ſi l'on entreprenoit de porter la critique dans toutes les réflexions, ou toutes les remar-

ques que ce peuple fameux a occaſionnées !

On en a fait un modéle admirable en tout. Sa conſtitution étoit un chef-d'œuvre. Sa politique une ſuite de prodiges d'adreſſe & d'habileté. On ne ſe laſſe point de célébrer l'éloquence de ſes orateurs, l'énergie de ſes Hiſtoriens, le génie de ſes Poëtes, la prudence de ſes Magiſtrats, la ſageſſe de ſes Juriſconſultes, la ſupériorité de ſes Généraux.

Un homme dont la réputation a autant d'éclat que ſes ouvrages ont quelquefois d'obſcurité, Mr. le P. de Monteſquieux, a taché de prouver que Rome ne pouvoit manquer d'être invincible. Il a entrepris de démontrer que ſes ſuccès guerriers étoient le fruit d'une ſageſſe conſommée, qu'elle ne devoit

ſes victoires qu'à la perfection de ſa diſcipline & de ſes armes. Juſque dans ſes moindres évolutions militaires, on la propoſe pour exemple aux peuples qui veulent acquérir quelque eſpéce de gloire en ce genre.

Mon ami, il y a dans tout cela bien des mépriſes. Ce n'eſt ici ni le tems ni le lieu de les rélever. Je me contenterai ſeulement de citer un trait qui me revient dans la mémoire. Il pourra faire ſentir combien nous connoiſſons peu ce qu'étoit Rome, & ce qu'elle a fait, quoique nous parlions ſi ſouvent d'elle & de ſes actions.

La maniere dont s'armoient les légions devroit être la choſe la mieux éclaircie, & la moins problématique. Il exiſte encore des monumens de ſculpture où l'on voit des ſol-

dats dans le feu du combat. Les anciens Ecrivains ſont pleins de paſſages qui ſemblent porter le jour le plus diſtinct ſur cette matiere. On a prodigué de très-longs traités particuliers pour la débrouiller davantage. On croiroit que nous n'ignorons rien abſolument de ce qui la concerne. Il eſt très-vrai, cependant, que nous concevons à peine ce que c'étoit que ces armes. Il nous eſt tout-à-fait impoſſible d'imaginer comment on en faiſoit uſage.

On parle de dards ou de javelots lancés à la main avec tant de roideur qu'ils traverſoient les cuiraſſes & les boucliers les plus épais. Mais comment s'y prenoit-on pour leur donner cette prodigieuſe force ? Il falloit certainement que le ſoldat ſe ménageat un très-

grand eſpace, pour y faire librement tourner ſon bras. Il falloit écarter de lui en tout ſens les obſtacles qui auroient pu nuire à l'eſpéce d'élan dont il avoit beſoin.

D'ailleurs ces javelots avoient, dit-on, au moins trois pieds de long. Chaque légionnaire en portoit ordinairement quatre dans ſa main gauche. Il falloit donc pourvoir non-ſeulement à ce qu'on put les lancer, mais encore à ce que ceux de la main gauche ne devinſſent pas dangereux devant ou derriere, pendant l'action de la droite. Les lignes devoient donc être fort éloignées, & les files déſunies. Chaque homme ne pouvoit guère occuper moins de cinq pieds en quarré. Et quelle conſiſtance auroient eu des bataillons ainſi compoſés? Com-

ment avec une pareille diſpoſition, l'infanterie Romaine auroit-elle eu cette fermeté qui la rendoit ſi inébranlable dans la défenſe ? D'où lui ſeroit venue cette force, ce poids qui la faiſoit paroître ſi terrible dans l'attaque ?

Je ne dis pas que les légionnaires euſſent d'autres armes. Je ne prétends pas prouver qu'ils ne lançaſſent point leurs javelots. Le concours des Hiſtoriens à l'aſſurer ne permet point d'en douter. Je penſe ſeulement que nous ne connoiſſons rien de leur manœuvre en ce genre. On doit la mettre au rang de ces choſes obſcures qui ne ſont pas rares dans l'antiquité, & qu'il faut croire ſans les comprendre.

On peut en dire autant des boucliers. Malgré tous les mo-

numens échappés au tems, qui repréſentent des hommes ainſi armés, nous ne ſçavons pas même de quelle maniere on les portoit. Quelques ſçavans aſſurent qu'on les lioit au bras : d'autres ſoutiennent qu'on les attachoit au col. Nos ancêtres ne les portoient que de cette maniere : mais il faut obſerver qu'ils étoient à cheval. D'ailleurs ils ne pouvoient guère tenir autrement leurs rondaches. Leurs deux mains étoient occupées, l'une à conduire le cheval, l'autre à ſoutenir la grande lance qui faiſoit l'arme eſſentielle du Chevalier.

Chez les Romains le *Clipeus* étoit ordinairement une longue plaque de cuivre, ou au moins de cuir ou de bois, recouverte de ce métal. Elle avoit trois pieds de long ſur

deux de large. Qu'on en chargeât ſon bras, ou qu'on la pendît au coû, il eſt clair qu'elle devoit embarraſſer le ſoldat bien plus que l'ennemi.

La maniere la plus curieuſe de s'en ſervir, c'étoit lorſqu'on formoit ce que les auteurs appellent la Tortue, *Teſtudo*. Alors, ſi l'on en croit les ſçavans modernes, un rang de ſoldats jettoit ſes boucliers ſur ſon dos. Un ſecond rang montoit deſſus : un troiſieme ſur le ſecond, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'on fut à la hauteur des murailles, au pied deſquelles ſe faiſoit cette étrange cérémonie : car c'étoit aux villes aſſiégées, qu'on en donnoit ordinairement le ſpectacle.

Une foule de gens habiles accoutumés à faire uſage de leur mémoire plus que de leur raiſon,

paroît avoir pris plaiſir à entrer dans les détails de cette invention ſublime. On a fait graver de belles planches où cette Tortue eſt repréſentée dans toute ſa pompe. On y voit des homme droits, avec leurs boucliers auſſi droits ſur leurs épaules. Ils ſoutiennent ſur ces boucliers leurs camarades qui ſont dans la même ſituation, & l'on diſtingue pluſieurs étages d'hommes ainſi portés & portans. Perſonne, que je ſçache, ne s'eſt élevé juſqu'à préſent contre cette abſurdité. Il eſt viſible pourtant que c'eſt une des plus extravagantes de celles qui ſont jamais entrées dans la tête des Commentateurs.

En effet il faut obſerver 1°. que ces boucliers, comme nous venons de le dire, étoient ou faits en entier, ou garnis d'une

ſurface de métal extrêmement polie. Leur éclat entroit même pour beaucoup dans la magnificence du coup d'œil qu'offroit une armée rangée en bataille. Or je demande comment il étoit poſſible que ſur cette ſurface poſée preſque perpendiculairement, des hommes ſe ſoutinſſent droits ? Comment leurs pieds pouvoient-ils y avoir la moindre priſe, dans l'attitude où les mettent les planches dont j'ai parlé ? Comment en ſuppoſant qu'ils euſſent pu s'y cramponner, n'étrangloient-ils pas leurs camarades, qui apparemment pour ſoutenir un parel poids, paſſoient les courroies du *Clipeus* autour du cou ? Car le comble du ridicule feroit d'imaginer qu'ils les retinſſent avec leurs bras poſés en arriere, tout le tems que devoit durer l'opération.

2°. Si les murailles de la ville avoient ſeulement trente pieds de hauteur, il falloit au moins huit rangs d'hommes les uns ſur les autres, pour en atteindre les crenaux. Par conſéquent chacun de ceux qui compoſoient le rang d'en-bas devoit ſoutenir le poids de ſept hommes armés, c'eſt-à-dire, de plus de treize cens livres. Chaque demi-toiſe de plus à la muraille augmentoit le fardeau de cent cinquante livres pour le moins. Si l'on joint à ce poids les poutres, les paniers de macheſer, les quartiers de rocher & les autres maſſes dont les aſſiégés tâchoient de les accabler, on trouvera que chaque membre de la Tortue pouvoit ſoutenir pour ſa part quatre ou cinq milliers, ce qui eſt certainement plus admirable

que

que vraiſemblable, & ce qu'on ne devroit pas oſer dire à des hommes ſenſés.

3°. Sans me prévaloir de ce que je viens de dire, je voudrois ſçavoir comment s'y prenoient ceux des rangs ſupérieurs pour parvenir à leurs places. Tous ces dos garnis d'écailles luiſantes & polies, à la hauteur de quinze & vingt pieds, n'offroient sûrement pas un eſcalier praticable. Il leur falloit donc des échelles. Or n'auroit-il pas été plus naturel de ſuppoſer qu'ils les dreſſoient tout d'abord contre la muraille, & qu'ils alloient par là, comme nous, attaquer l'ennemi ſur ſes remparts, au lieu de s'amuſer à étrangler leurs camarades, & à ſe faire étrangler eux-mêmes ?

Après tout cela je n'ai pas

beſoin de rappeller d'autres eſtampes qui ornent les mêmes livres. On y voit une autre ſorte de tortue. Des bataillons entiers y paroiſſent avec leurs boucliers ſur la tête. Il en réſulte une plate-forme unie. Un cocher habile ſe divertit à promener un charriot à quatre chevaux ſur cette nouvelle eſpéce de pavé. Le Graveur a ſeulement oublié de marquer par où le charriot étoit monté ; & comme il n'eſt pas probable que les jambes nues, ou les dos courbés des ſoldats ayent pû lui tenir lieu d'un plan incliné, pour le conduire où on le voit placé, il faut ſe contenter de rire, en examinant ces preuves du délire de l'imagination, dans les têtes les plus ſçavantes.

Il faut de plus avouer que le

mot *Teſtudo* appliqué à une évolution militaire, eſt une énigme inexplicable pour nous. Il faut reconnoître que les anciens ayant oublié d'en donner le ſens, les modernes en ont fabriqué des interprétations qu'on n'a pû admettre, qu'en oubliant les régles les plus communes de la raiſon & du bon ſens.

Vous le voyez par là, mon cher ami, l'Hiſtoire Romaine offre à la critique un vaſte champ. On n'a pas même encore ſongé à le défricher. Il ſeroit à ſouhaiter qu'une main intelligente y conduiſit un jour la charrue, qu'elle travaillât à le nettoyer de cet amas de productions inſipides, qui le défigurent & l'épuiſent. L'opération ſeroit plus audacieuſe que pénible: mais elle ne peut être

entreprise que par un Ecrivain accrédité. En quelque science que ce soit, le nom d'un Auteur a toujours plus de poids que ses preuves : & c'est dans la critique, sur-tout, que cette maxime devient incontestable. Les discussions qu'elle entraîne sont des procès où la réputation des Avocats séduit bien plus les Juges, que leurs raisonnemens.

Je ne sçais, mon cher ami, si je dois vous parler de quelques passages de Tacite, traduits & incorporés dans ce premier volume. Un préjugé singulier, mais ancien, fait regarder les ouvrages de cet Ecrivain comme l'écueil des Traducteurs. Je ne sçais par quelle fatalité un des plus parfaits morceaux d'Histoire que l'antiquité ait produit, celui que les

gens de gout eſtiment le plus, eſt auſſi celui que les ſçavans ont le plus mal rendu, au moins dans notre langue.

On en a publié avec ſuccès quelques morceaux détachés: mais nous n'en avons pas encore une ſeule traduction complette & ſupportable. D'Ablancourt y a échoué. D'autres après lui n'ont pas mieux réuſſi, & au fonds il n'y a rien d'étonnant. A la préciſion qui fait le premier mérite du latin, ils ſubſtituent une longueur qui énerve le françois. Deux paroles de Tacite attirent un déluge de phraſes de la part de ces diſcoureurs infatigables. Ils commentent ſes idées ſans les rendre. Ils les noyent dans une multitude de mots inutiles & déplacés.

Obligés enſuite de reconnoî-

tre l'inſuffiſance de leurs traductions, au lieu d'avouer leur incapacité, ils s'en prennent à la langue ou à leur auteur. L'une, diſent-ils, eſt trop foible, l'autre trop obſcure ; & d'après eux le public répéte ſans examen des allégations qui paroiſſent aſſez peu fondées.

Il ne s'agit pas ici de faire une diſſertation ſur les propriétés de la langue françoiſe. Il ne ſeroit peut-être pas difficile de prouver que les prétendus défauts qu'on lui reproche, ſont préciſément ce qui lui aſſure la ſupériorité ſur toutes les langues connues. J'ai toujours été ſurpris que parmi tant d'hommes qui ont travaillé avec ſuccès à l'immortaliſer, il ne s'en ſoit trouvé aucun qui ait fait faire cette remarque.

Elle n'a point d'inverſions

forcées, point d'articles retranchés, ou de mots ſous-entendus. Elle s'aſſujettit dans ſa marche à l'ordre des idées. Elle place preſque toujours les verbes avant leurs régimes, les noms avant leurs épithetes. Par là elle ne préſente point, comme les autres, de longues énigmes, dont les derniers termes ſeuls peuvent donner la clef. Il ſemble que cette méthode doit inconteſtablement la rendre plus claire & moins fatigante.

On n'eſt pourtant pas ſatisfait de lui refuſer ces deux avantages. On veut encore qu'elle manque d'énergie. Pour moi, je l'avoue, je ne la trouve foible que dans les mépriſables ouvrages de quelques Ecrivains qui la béguayent. Dans la

bouche de ceux qui ſçavent la parler, il me ſemble qu'elle n'a que de la force & de la nobleſſe.

Que le grec ſoit, comme on le dit, plus abondant, le latin plus ſonore, l'eſpagnol plus emphatique, l'italien plus tendre, je le veux : mais tout cela n'eſt pas néceſſaire pour bien traduire Tacite. Il ne faut, pour y réuſſir, que de la clarté, de la préciſion, de l'élevation ſans enflure, de la vigueur ſans dureté. Cet Hiſtorien philoſophe ſe diſtingue par des réflexions délicates, par l'application qu'il fait de la morale à des événemens plus ſouvent affligeans que glorieux pour la nature humaine.

Or c'eſt à ce genre ſur-tout que notre langue eſt propre.

Dans la politique, & dans la morale, très-peu d'Ecrivains chez les autres Nations nous ont égalé. Aucun ne nous a ſurpaſſés. Il ſemble donc que c'eſt bien plus la faute de nos Traducteurs, que celle de la langue, s'ils ne ſont point parvenus à la faire parler à Tacite avec dignité.

Si la foibleſſe attribuée à l'une eſt imaginaire, l'obſcurité qu'on reproche à l'autre n'eſt pas plus réelle. Il eſt concis, je l'avoue. Il doit faire ſur nous la même impreſſion, que la proſe de nos bons Ecrivains, ſur les étrangers qui entendent le françois. On n'eſt jamais embarraſſé pour trouver le ſens. Mais on eſt étonné de le voir renfermé dans ſi peu de mots. Quand on ſe contente de lire, on n'éprouve aucun obſtacle. Ce n'eſt

que quand on veut traduire, qu'on rencontre des difficultés.

Comme chaque mot eſt préciſément celui qu'exige l'idée de l'Auteur, pour la rendre dans une autre langue avec la même énergie, il faudroit choiſir des termes qui répondiſſent parfaitement à ceux qu'il a employés dans la ſienne. Mais leur aſſemblage eſt le fruit du génie échauffé par la compoſition. Ils ne ſe préſentent point à l'ame froide & timide d'un Traducteur. Celui-ci eſt un éleve qui veut imiter en tatonnant le trait libre & hardi que le maître a tracé d'un ſeul coup de crayon. Il n'eſt pas extraordinaire que la copie grimace, ni que les figures s'y trouvent eſtropiées.

Une régle générale, & ſans

exception, c'eſt qu'un bon Ecrivain n'eſt jamais obſcur. Tout ouvrage inintelligible eſt mauvais, & c'eſt ſur-tout la clarté qui régle les rangs dans la littérature.

Un bon Ecrivain ne dit que les choſes qu'il faut dire, & préciſément comme il faut les dire. Le naturel des idées, & la juſteſſe des expreſſions, ſont à-peu-près, je crois, les ſeules choſes qui mettent de la différence entre les ouvrages d'eſprit : mais c'eſt auſſi cette eſpéce de mérite qui rend ceux où elle ſe trouve, plus difficiles à tranſporter dans une langue étrangere. Il faudroit, pour donner une bonne traduction, un génie de la même trempe que l'Auteur traduit.

Voila pourquoi Boileau, eſprit froid & ſage, a ſi bien ren-

du Horace, quand il a daigné en emprunter quelque chofe. Voilà pourquoi Racine, Peintre fidele de la nature, Poëte plein de tendreffe & d'aménité, a fi heureufement placé dans fes piéces des morceaux d'Euripide, & des vers de Virgile. C'eft par la même raifon qu'aucun de ceux qui ont entrepris de donner Tacite en françois, n'y a réuffi.

Nous avons eu certainement des Ecrivains très-capables d'exécuter cette entreprife avec fuccès. Mais ceux-là ont mieux fait que de traduire Tacite. Au lieu de le fuivre fervilement, ils fe font élevés à côté de lui. Ils ont développé leurs propres idées, plutôt que de fe fatiguer à travailler d'après celles d'un autre. Ils ont préparé aux Traducteurs des générations futu-

res ; autant d'embarras que l'Hiſtorien latin en cauſe à ceux de nos jours.

Ce n'eſt pas à nous à nous en plaindre. Le Brun étoit, ſans doute, un grand Peintre. Mais qui oſeroit blâmer le Sueur d'avoir préféré de peindre le Cloître des Chartreux, plutôt que de copier les batailles d'Alexandre ? Il me ſemble qu'en tout genre ce ſont ſur-tout les originaux qu'il faut ſouhaiter de voir multiplier.

Ce qui en réſulte, c'eſt qu'on ne peut avoir que des copies, & de mauvaiſes copies des monumens de ces grands maîtres : je l'avoue. Mais pour ne pas s'en appercevoir, il faut ſe mettre en état de s'en paſſer. Nous liſons ſans peine Boſſuet, Fenelon, Racine, & ceux de nos

Contemporains que la poſté-rité mettra ſur la même ligne. Cette facilité vient de ce que nous avons le bonheur d'être nés leurs compatriotes.

Eh bien ! devenons en quelque ſorte ceux des Romains. Apprenons leur langue. Faiſons-nous citoyens de l'ancienne Italie, ſi nous voulons connoître le mérite des grands hommes qui l'ont honorée, comme ceux que je viens de citer honorent la France. Sans cela, nous voudrons en vain les juger d'après les traductions même les plus eſtimées. Soyons sûrs que jamais un grand génie ne s'eſt aſtreint long-tems à en traduire un autre. Cette fonction ſubalterne eſt abandonnée aux eſprits médiocres, qui ne ſçauroient pourtant la remplir.

Je n'ai point l'orgueil de me croire au-dessus de leur classe. Aussi n'ai-je point songé à traduire Tacite. Mais avant que de composer cet Ouvrage, je l'ai lû avec la plus sérieuse attention. Comme j'en avois l'esprit bien rempli, plusieurs de ses traits se sont trouvés placés dans mon travail, sans même que je m'en apperçusse. Je me suis ensuite applaudi de cette méthode. Elle a donné à ces traits empruntés d'ailleurs, un air de liberté & d'original, que je n'aurois pas pû leur conserver sans elle. En les tenant de Tacite, j'ai eu la même aisance à les employer, que si je ne les avois dûs qu'à moi-même. Par-là ma marche en est devenue plus égale. Il s'est trouvé une moindre différence entre les endroits où j'ai eu le

bonheur d'avoir le latin pour guide, & ceux où il a fallu l'abandonner.

Je me ſuis contenté de placer au commencement du régne de chaque Empereur, le tems qu'il a régné ou à-peu-près. Je ne ſuis point entré dans le détail chronologique de toutes les années, pour deux raiſons.

1°. Mon Ouvrage ne le comportoit pas. Je ne rends compte que des Révolutions, c'eſt-à-dire, des changemens conſidérables arrivés dans l'Empire, ou des ſecouſſes qui l'ont agité violemment. On ne peut pas exiger que je ſuive tous les petits faits dont on enfle une Hiſtoire générale.

2°. Il n'y a rien de ſi incertain, de ſi faux même, que tout cet appareil de chronolo-

gie. Soit qu'on compte depuis ſa fondation de Rome, ſoit qu'on s'en tienne à l'époque de notre ére, à la naiſſance de Jeſus-Chriſt, on ne trouve que des ſujets de diſputes entre les ſçavans, & de ſcandale pour les ignorans.

S'il doit y avoir quelque choſe de ſacré & d'inconteſtable dans notre religion, c'eſt aſſurément la date de la naiſſance & de la mort de ſon Auteur. Elle n'eſt pourtant fixe ni pour l'une ni pour l'autre. Les Erudits ont oſé faire des ſyſtêmes à ce ſujet, comme ſur des choſes indifférentes.

Ils ne ſont d'accord ni ſur le commencement de la vie du Fils de Dieu, ni ſur ſa durée, ni ſur l'année de ſa fin. Les différens partis ſe ſont réciproquement accablés d'injures, com-

me c'eſt aſſez l'uſage : mais de leurs doctes recherches il n'a réſulté qu'une obſcurité plus grande, avec une incertitude très-bien fondée.

S'ils n'ont pas été heureux dans la fixation des époques ſacrées, ils le ſont encore moins dans celle des événemens profanes. Ils auroient sûrement bien pû s'épargner des travaux ſi inutiles. Il eſt très-indifférent pour nous de connoître avec préciſion le jour de la mort de Caligula, ou celui de l'avénement de Claude.

Ce qu'il faut ſçavoir, c'eſt d'abord l'ordre de ſucceſſion entre les Empereurs, & enſuite l'ordre des faits en général, de façon à ne point commettre d'anacroniſme groſſier. Mais prétendre les rappeller tous exactement à leurs dates,

vouloir leur aſſigner avec certitude une année, c'eſt une entrepriſe d'autant plus ridicule qu'elle eſt impoſſible dans toute l'Hiſtoire ancienne, & ſouvent dans une grande partie de l'Hiſtoire moderne.





TABLE DES SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

Fin de la Table du premier Volume.



HISTOIRE



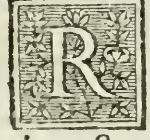
HISTOIRE DES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE ROMAIN.

LIVRE PREMIER.

AUGUSTE I EMPEREUR regne environ 44 ans, depuis la bataille d'Actium.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère d'Auguste. Etendue de l'Empire Romain, à l'instant de son asservissement. Disposition des peuples à l'égard de l'usurpateur.



ROME, fondée d'abord par des brigands, avoit bien effacé la honte de son origine. Sept cens ans de victoires, de

triomphes & de vertu, lui assuroient la supériorité sur tous ses voisins. Une race de voleurs donnoit des loix au monde, & les Rois les plus puissans briguoient l'honneur d'en paroître issus.

Tant d'éclat lui devint bientôt funeste. Une pauvreté courageuse avoit établi son pouvoir; elle avoit soutenu dans Rome l'égalité, la grandeur d'ame, l'amour des Loix. L'opulence y introduisit les vices qui les détruisent. L'or des Nations vengea ceux qui l'avoient perdu, sur ceux qui avoient eu l'imprudence de le ravir; & dès qu'il y eut des hommes assez riches pour acheter la liberté publique, il s'en trouva d'assez lâches pour la vendre.

De cet infâme trafic naquirent les guerres civiles, les assassinats légitimés par les Loix, & ces combats sanglans, dont tout le fruit fut enfin un esclavage déplorable. La liberté mourante signala cependant ses derniers momens. Elle eut encore la force d'abbattre Jules César sur les dégrés du trône où il

(a) Les proscriptions.

montoit : mais cet effort inutile rendit ſa fin plus douloureuſe. Après s'être vengée ſur un grand homme, elle ſuccomba ſous un tyran lâche & cruel qui lui porta le dernier coup.

Octave Cépias, connu depuis & révéré ſous le nom d'Auguſte, ne fut point une de ces ames vigoureuſes, qui ſuivant ſans ménagement un penchant décidé pour le vice ou pour la vertu, font le mal avec audace, & le bien avec ſenſibilité, & qui ne ſe démentant jamais dans le cours d'une longue vie, emportent ſans partage au tombeau la haine ou l'eſtime des hommes.

C'étoit un eſprit délié, indifférent à tout, hors ſon ſeul intérêt, prenant ſans répugnance toutes les formes qui lui pouvoient être utiles, capable d'ordonner des crimes ſans remords, & de les réparer ſans plaiſir. Bienfaiſant ſans bonté, guerrier ſans courage, inhumain ſans paſſion, né pour tromper les hommes, & par conſéquent pour devenir leur maître, il eut l'art d'allier tous les vices avec l'apparence de toutes les vertus.

On a pu voir dans l'histoire de la République, comment il parvint, à force de cruautés & de perfidies, à supplanter ses rivaux, à abbattre toutes les ressources de l'Etat. Il fit couler sans pitié dans les proscriptions & dans les batailles, le plus qu'il put, de ce sang généreux transmis aux Romains par leurs ancêtres, & qui nourrissoit dans tous les cœurs l'aversion contre la tyrannie. Il traita la République comme ces chevaux fougueux à qui l'on ôte une partie de leurs forces, pour s'assurer un usage paisible du reste.

Quand il la crut assez affoiblie, il ferma ses plaies. Après lui avoir enlevé le principe de sa vigueur, il lui permit de vivre; mais avec le frein dont il eut soin d'empêcher qu'elle ne pût se défaire. Alors il la ménagea: il affecta pour elle une bonté, une douceur, qui n'avoient rien d'étonnant, puisqu'elle étoit devenue son bien.

Son nom n'est point parvenu jusqu'à nous avec l'horreur qu'il mérite. Il eut l'adresse de protéger, & de pa-

roître chérir les grands Ecrivains dont la nature honora ſon ſiécle. Les louanges que leur reconnoiſſance lui a prodiguées, ont adouci les reproches que lui fait la ſévérité de l'hiſtoire.

D'ailleurs à ſéparer ſes actions du motif qui le conduiſoit, il eſt digne d'une partie de leurs éloges. Quand il ſe vit au comble de la grandeur, il ſentit qu'il falloit s'y ſoutenir par l'amour des peuples, après s'y être élevé par la crainte. Il changea de conduite ſans changer d'eſprit. Il devint clément, parce qu'il crut avoir beſoin de l'être, & le bien que ſon intérêt lui fit faire pendant ſes dernieres années, effaca preſque le ſouvenir des maux que le même intérêt lui avoit fait commettre pendant les premieres.

Ce fut alors que s'établit d'une maniere ſolide cet Empire immenſe, dont la gloire remplit encore le monde aujourd'hui. Juſque-là les guerres civiles n'avoient pas permis à Rome de jouïr du ſpectacle de ſa puiſſance. Silla, Pompée, Céſar en avoient prodigieuſement reculé les bornes : mais il ſembloit qu'ils n'euſſent fait qu'ag-

grandir le champ de bataille où devoient ſe décider leurs querelles. Les peuples ſubjugués par eux, ſçavoient ſeulement qu'ils étoient devenus la proie des Romains. Les agitations qui déſoloient la patrie de leurs vainqueurs, inſpiroient peu de reſpect pour elle.

Sous Auguſte, le calme ramené dans l'Etat, apprit à en honorer la Capitale. Rome eſclave & tranquille, eut un plaiſir qui avoit été refuſé à Rome libre & ſanglante. Elle put compter ſans peine toutes les Nations ſur qui elle alloit dominer.

En Europe elle poſſédoit l'Italie entiere, la France & les pays voiſins juſqu'au Rhin, la plus grande partie de l'Allemagne, la Hongrie, preſque toute la Turquie Européenne, compriſes alors ſous les noms de Pannonie, d'Illirie, &c : l'Eſpagne avec le Portugal, la Grèce autrefois ſi redoutable, & qui n'excitoit plus que le mépris de ſes vainqueurs, la Macédoine d'où étoit ſorti le plus fameux des conquérans, & dont les beaux jours avoient été plus brillans, mais plus

courts que ceux de la Grèce.

En Asie elle avoit tout ce qui compose l'Empire du Grand Seigneur, avec une partie de l'Arabie & de la Perse : toutes les côtes de la Méditerranée, la plus grande partie de celles de la mer rouge lui étoient assujetties. Enfin en Afrique, l'Egypte, tout l'ancien domaine de Carthage, les Royaumes de Fez, de Maroc, cultivés à présent par des Maures esclaves, & ravagés par des Arabes vagabonds, étoient couverts de villes opulentes, qui relevoient de Rome, des Loix & des Magistrats.

Telle étoit l'étendue de sa domination, lorsqu'elle fut elle-même envahie sans retour par un usurpateur. Le fruit de toute sa gloire devint la proie d'un jeune homme qui n'y avoit en rien contribué. Auguste vainqueur d'Antoine, se fit reconnoître, sans difficulté, par le Sénat & par le peuple. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cet évenement, dont la crainte avoit armé tant de bras, & causé tant de troubles, se consomma avec la plus grande tranquillité. Les citoyens s'em-

preſſerent à porter leurs hommages à leur nouveau maître. Ils renoncerent en ſa faveur à leur indépendance ; & dans l'inſtant même qui fit diſparoître à jamais cette idole ſi chérie des anciens Romains, il ne ſe trouva perſonne qui parut la regretter.

Dans le fonds on ne peut nier que ſa perte ne fut heureuſe pour Rome. Auguſte, en cherchant à ſatisfaire ſes vues ambitieuſes, lui rendit un ſervice réel. Il éteignit le feu des guerres civiles. Il calma ces ſecouſſes terribles qui avoient pendant quarante ans ébranlé l'Europe & l'Aſie. A la liberté qui n'étoit plus qu'un nom, un prétexte dont les hommes puiſſans ſe ſervoient pour tout renverſer, il ſubſtitua un pouvoir juſte & modéré, dont les Romains ne tarderent pas à ſentir tout l'avantage.

Il n'exiſtoit plus de ces vieux Républicains, dont le courage opiniâtre préféroit la mort à la ſervitude. Les plus furieux avoient péri dans les combats, ou par les proſcriptions. Preſque tous ceux qui vivoient alors avoient paſſé leur enfance au milieu

des périls & des discordes civiles.

Témoins de ce qu'avoit couté à leurs peres l'amour de la République, & de leurs efforts infructueux pour la soutenir, ils craignoient de voir à la fin de leurs jours reparoître les scenes sanglantes de leur jeunesse. Ils aimoient mieux une soumission paisible, que les orages de l'ancienne liberté. Dans l'obligation de recevoir un maître, ils prenoient sans choix & sans regret celui que leur donnoit la victoire.

Les citoyens que la naissance, le mérite, ou les richesses appelloient aux premieres places, & qui perdoient le plus à la révolution, sembloient la désirer avec plus d'empressement. Ils appréhendoient avec raison que la tiédeur ne parut un crime, & que le nouveau Prince ne regardât un hommage tardif, comme une marque de rivalité.

Les plus sages d'entr'eux se réjouissoient même de voir s'élever une autorité fixe, capable de réparer les désordres de l'ancien gouvernement. L'ambition, l'avidité d'un maître leur

paroissoient moins redoutables, que les caprices d'un peuple indocile & quelquefois furieux.

Les Provinces éloignées se félicitoient de l'établissement de cette nouvelle administration. Elles étoient lasses de dépendre d'un Empire agité depuis deux siécles par les querelles des Grands. Elles espéroient trouver plus facilement sous une Monarchie, quelques ressources contre l'avarice des Magistrats Romains, toujours nourrie par la nécessité où ils étoient de retourner riches à Rome, pour y acheter de nouvelles dignités, & vainement combattue du tems de la République, dans une ville où la violence, la brigue & l'argent étouffoient le pouvoir des Loix.

Enfin le peuple même à qui il ne restoit guère de ses anciens droits que celui de les vendre tous, y renonça volontiers, quand il vit Auguste travailler à lui assurer sa subsistance & des amusemens de son gout. Ce Prince s'établit donc, sans opposition, Chef & Magistrat suprême de la République.

CHAPITRE II.

Idée générale du gouvernement d'Auguste & de ses principes.

ON a beaucoup loué la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit. En renversant l'ancien sans ressource, il en laissa subsister les apparences. Le Sénat parut toujours être le Conseil Souverain de la Nation. Ses suffrages & ceux du peuple eurent encore une espéce d'influence dans la nomination des charges. Auguste conserva les Consuls, les Préteurs, tous les titres qui donnoient autrefois de la considération ou de l'autorité.

Lui-même n'en prit aucun qui eut rapport à la Monarchie. Il se fit nommer *Imperator*, titre que les soldats Romains donnoient ordinairement à leurs Généraux, sur le champ de bataille, après une victoire. Ce n'étoit qu'une dénomination honorable : mais elle n'emportoit aucune espéce de

pouvoir. Il y fit joindre d'autres titres qui rendoient ſa perſonne ſacrée.

On peut ſe rappeller d'avoir vu dans l'hiſtoire de la République par quels dégrés ce qu'on appelloit à Rome le Tribunat étoit devenu la Magiſtrature la plus redoutée de l'Empire. Les Tribuns n'avoient point de juriſdiction directe : mais ils pouvoient ſuſpendre celle de toutes les autres charges, & par conſéquent ils étoient ſupérieurs à tout. D'ailleurs leur perſonne étoit inviolable. Une ſimple menace contre eux devenoit un crime de leze-majeſté.

C'étoit un beau privilege pour un uſurpateur que cet affranchiſſement des Loix, & cette ſauve-garde contre le reſſentiment des citoyens. Auſſi Auguſte ne négligea-t-il pas de s'en aſſurer. Il ne ſe fit point élire Tribun, parce que dans les regles il auroit été forcé de ſe laiſſer donner des collégues : mais il obligea le Sénat de lui conférer la *puiſſance des Tribuns*, avec les prérogatives attachées à ce nom.

Il ne voulut pas même paroître ſe

l'approprier pour un tems indéfini ; il la demanda pour dix ans d'abord : il se la fit ensuite continuer tantôt pour cinq, tantôt pour dix, jusqu'à la fin de sa vie. A chaque prorogation nouvelle, il renouvelloit aussi le serment de ne garder le pouvoir absolu, que l'espace de tems pour lequel il le demandoit. Il sembloit qu'il craignit de laisser pénétrer aux Romains le changement qu'ils avoient souffert, & qu'il se flattât de leur cacher l'esclavage où ils étoient tombés.

C'est ainsi qu'on a vu au siécle dernier, le fameux Olivier Cromwel teint du sang d'un Roi, éblouir les Anglois par un titre modeste, & établir dans leur Isle, sous son protectorat, une servitude plus rigoureuse que ne l'avoit jamais été celle qu'exigeoient les Stuarts. La politique des tyrans est toujours à-peu-près la même : mais il semble que l'assassin de Charles I avoit pris des mesures plus justes que l'oppresseur de Rome.

Car enfin Cromwel protecteur, reconnu en cette qualité par toute la

monarchie Angloiſe, réuniſſoit dans ſa perſonne l'éclat & le pouvoir de la royauté qu'il avoit proſcrite. Il n'avoit à craindre que les héritiers errans & abandonnés de Charles Stuard, condamné juridiquement, en apparence, par la nation, & ces héritiers étoient chargés envers elle des prétendus crimes dont leur pere venoit de ſouffrir la peine.

Tout le reſte de la Grande Bretagne avoit ſubi le joug. Il n'y avoit pas un Magiſtrat qui ne reçut ſes proviſions du protecteur. Perſonne n'étoit en droit de penſer à venger Charles I, & bien moins encore à le remplacer. La révolution avoit ébranlé le trône; mais elle ne l'avoit pas détruit. Le fourbe habile qui après l'avoir ſouillé refuſoit de s'y aſſeoir, n'en étoit pas moins autoriſé à en faire valoir les prérogatives. Il paroiſſoit moins établir un nouveau pouvoir, que donner des bornes à l'ancien. Il ſembloit en être le gardien, lorſqu'il dédaignoit d'en devenir le poſſeſſeur.

Ce n'étoit pas la même choſe à Rome. Auguſte n'y avoit que le droit

de la victoire. On n'y reconnoiſſoit avant lui que les Magiſtrats légitimes, qu'il n'avoit oſé ſupprimer. Ils jouiſſoient encore de leurs titres & d'une partie de leurs fonctions.

Ce ſpectacle pouvoit, il eſt vrai, conſoler un peu les Romains de ce qu'ils avoient perdu ; mais ne devoit-il pas exciter auſſi les regrets ? La vue de ces monumens à demi-détruits de l'ancienne liberté, ne pouvoit-elle pas nourrir dans les cœurs le déſir de la rétablir ? On retrouvoit à chaque pas dans la ville des faiſceaux & des Licteurs. On les voyoit flétris, humiliés par une autorité nouvelle & inconteſtablement injuſte. N'étoient-ils pas en état de fournir des reſſources puiſſantes & des prétextes reſpectés aux eſprits ſéditieux ?

La force & la violence avoient donné au titre indifférent d'*Imperator*, la ſupériorité ſur ce nom révéré de *Conſul* : mais il n'étoit pas impoſſible que les choſes changeaſſent de nouveau. Il ne l'étoit pas qu'il reparût un jour un ſucceſſeur de Brutus, qu'il ſe trouvât dans cette charge avilie, un

homme aſſez hardi pour réclamer les droits de ce fameux vengeur des Romains, pour ſe prétendre l'héritier de ſon pouvoir, comme de ſon titre.

Alors ce titre conſacré par tant de victoires & d'années, auroit pû en impoſer aux ſoldats comme au peuple. Le moindre ſuccès pouvoit faire d'un Conſul révolté un Magiſtrat légitime, & d'un Empereur vaincu, un rébelle puniſſable.

Auguſte étoit trop éclairé pour ne pas ſentir ce danger : il vit bien qu'il y avoit du péril à tout abbattre, ou à paroître tout ménager. Comme il falloit cependant choiſir, puiſqu'il vouloit reſter le maître, il prit le dernier parti; ſeulement pour en prévenir les ſuites, il employa un moyen qui lui réuſſit; mais qui cauſa bientôt la déſolation de l'Empire, & enfin ſa ruine.

Il ſe réſerva à lui ſeul le commandement des armées. Les ſoldats devinrent ſoldats de l'Empereur, & non pas de la République. Il partagea avec les Sénateurs l'adminiſtration des provinces : mais il ne leur abandonna

que celles qui ſe trouvant au centre de l'Etat, n'avoient beſoin d'aucunes forces pour être contenues.

Il en fit pour le Sénat une eſpéce de priſon honorable, dont les troupes répandues ſur les frontieres, gardoient toutes les iſſues. Il n'obligea pas cette Compagnie déſarmée à lui déférer dans le civil le pouvoir que lui donnoit dans les camps la ſubordination militaire : mais il la mit hors d'état de s'oppoſer à lui, s'il vouloit ſe l'attribuer.

De cette diſpoſition vinrent des abus horribles, & le comble du deſpotiſme ſous ſes ſucceſſeurs. Il n'y eut aucun corps intermédiaire entre les peuples & le Prince, pour ſoutenir le droit des uns, & conſtater le pouvoir de l'autre, en y mettant de juſtes bornes. Les bons Empereurs furent obligés de fixer eux-mêmes celles qu'ils ne vouloient point paſſer. Les mauvais ne trouvant aucune barriere établie, crurent qu'ils pouvoient tout oſer, parce que rien ne réſiſtoit ; ils ſe perſuaderent que tout leur étoit permis, parce que rien ne leur étoit défendu.

LeSénat seul auroit pu conserver du moins le droit de leur représenter leurs devoirs : mais avili d'abord par des Maîtres qui le redoutoient, il se dégrada bientôt lui-même, par des bassesses ridicules & révoltantes. Il chercha dans le mépris une sureté ignominieuse, & ces peres conscripts dont les prédécesseurs avoient conquis ou fait trembler tant d'Etats, ces hommes que le favori de Pyrrhus avoit pris pour autant de Rois, ne furent plus qu'une troupe d'esclaves, dont la lâcheté est aussi démontrée qu'incroyable.

Ses tyrans n'avoient d'autre appui que l'affection des soldats : ils s'attacherent à la gagner. Ils ménagerent cette partie des citoyens, pour pouvoir opprimer le reste avec sureté. Le relâchement de la discipline, les récompenses trop prodiguées, rendirent bientôt les troupes avides & séditieuses. Les gens de guerre non contens d'être les exécuteurs des crimes, voulurent choisir eux-mêmes ceux à qui ils donnoient le droit de les commettre.

Ce dernier attentat n'ayant pû être reprimé ni par les Princes cruels qui en profitoient, ni par les citoyens ſubjugués qui en gémiſſoient, il en réſulta une tyrannie tumultueuſe, au lieu d'une oppreſſion tranquille. Chaque armée éleva ſon chef à la premiere place. De ces élections illégitimes naquirent des guerres cruelles, des combats ſanglans entre tant d'uſurpateurs, trop foibles pour tout envahir, & aſſez avides pour tout déſirer. Telle fut la ſuite de l'inſtitution d'Auguſte.

CHAPITRE III.

Ce que c'eſt que les accuſations de leze-majeſté, ſi fameuſes dans les hiſtoires des Céſars.

Un autre fruit de ſa politique ambitieuſe & cruelle, ce fut l'uſage d'admettre les accuſations de leze-majeſté, devenues ſous ſes ſucceſſeurs un des principaux inſtrumens de la

tyrannie. Ce n'étoit pas une invention récente : mais les restes mêmes de l'ancien gouvernement étoient funestes sous le nouveau, comme ces pierres qu'on laisse trop en saillie dans les bâtimens à demi-ruinés, & qui entraînent à la fin le mur sur lequel elles portoient.

On sçait que du tems de la République, les citoyens se servoient de surveillans les uns aux autres. Jouissant tous d'une portion de la souveraineté, ils avoient droit d'examiner les actions qui paroissoient la blesser. Ils pouvoient même en poursuivre la punition avec honneur, sans avoir d'autre motif que l'amour du bien public. On jouoit sans honte le rôle d'accusateur, & c'étoit souvent par-là que les jeunes gens faisoient l'essai de leurs talens. La premiere marque de zele qu'ils donnoient à la patrie, étoient presque toujours de déférer les auteurs des désordres qui la troubloient : c'est ce qu'on appelloit accuser quelqu'un de leze-majesté, *læsæ majestatis.*

Auguste conserva la Loi qui auto-

risoit ces accusations : mais il lui fit bientôt changer d'objet. Quand l'amour de la patrie ne fut plus qu'un nom, & que le désir de faire sa cour au Prince, l'eut remplacé dans tous les cœurs, ce ne fut plus aux ennemis de la patrie, mais à ceux du Prince, qu'on se fit un mérite de s'attaquer.

L'amour-propre d'un Souverain est bien plus délicat que les intérêts d'un grand peuple : les services qui le flattent sont aussi bien plus lucratifs. Il se forma donc dans Rome, une profession particuliere de gens qui s'appelloient Délateurs, *delatores*. Leur métier étoit de déferer au Sénat les particuliers coupables *d'impiété* envers le Prince, & c'étoit toujours en vertu de la Loi contre les crimes de leze-majesté, qu'ils se portoient pour accusateurs.

Rien n'est si vague & si susceptible de plusieurs sens, que ce mot *d'impiété.* Il n'y eut bientôt plus d'action à laquelle il ne put s'appliquer. Il devint une ressource sûre contre tous ceux que l'on vouloit perdre. Les Délateurs étoient auprès du trône,

comme une meute de chiens furieux, qu'on lâchoit sur le mérite & sur la vertu. Pour augmenter même leur ardeur, on leur abandonnoit la moitié du bien de ceux qu'ils faisoient condamner.

Quelque infâme, quelque révoltante qu'eut d'abord paru cette fonction, elle cessa d'être redoutée dès qu'on vit qu'elle enrichissoit. Les premiers citoyens s'en chargerent avec empressement, quelques-uns peut-être pour assurer leur repos, en se dévouant à troubler celui des autres : mais la plûpart n'y envisageoient que la récompense; & quoiqu'en la méritant, ils fussent certains de se couvrir d'un opprobre ineffaçable, ils recherchoient avec ardeur une infamie lucrative.



CHAPITRE IV.

Avec quel ſoin Auguſte maintint la paix dans l'Empire.

AUguſte étoit digne d'autoriſer le premier une pratique ſemblable, qui produiſoit la perte infaillible des accuſés, la honte des accuſateurs & la conſternation de tout l'Etat. Ce ne fut pourtant pas lui qui la pouſſa aux derniers excès : ſon regne fut celui de la paix à tous égards. Devenu œconome du ſang romain, quand il n'eut plus beſoin d'en verſer, il n'appéſantit point ſon pouvoir ſur les citoyens, & ne chercha point à l'étendre ſur les étrangers.

Il ferma le Temple de Janus. Il ne ſe montra point avide de faire des conquêtes. Toutes les frontieres furent tranquilles, excepté ſur le bords du Rhin, où l'imprudence d'un Général, & la trahiſon des Allemands mal ſoumis, firent périr trois légions avec leur chef.

L'Allemagne n'étoit rien alors de ce qu'elle est devenue depuis. Elle étoit couverte de bois, de marais, habitée par des espéces de sauvages appellés *Germains*, dont la férocité se soutint long-tems contre l'ambition & la valeur des Romains. Après avoir même couté à leurs vainqueurs bien du sang & des travaux, ils contribuerent enfin beaucoup à leur ruine.

Ils avoient été sans cesse en guerre avec les Romains, depuis que César, en s'ouvrant une route jusqu'à eux, leur avoit indiqué celle qu'ils devoient suivre, pour venir piller les Gaules. Vers la fin du regne d'Auguste, ceux qui se trouvoient placés au bord septentrional du Rhin, parurent vouloir se soumettre. Ils reçurent parmi eux un Préteur Romain nommé Varus, avec quelques troupes. On les crut rebutés de la guerre. On cessa de s'en défier, & le Magistrat Italien convaincu de leur soumission, crut que pour l'affermir, il ne s'agissoit plus que de les policer.

Il se trompoit. Ce calme apparent étoit

étoit le fruit des intrigues d'un jeune homme, devenu fameux depuis, sous le nom d'Arminius, par sa haine irréconciliable contre les Romains. Il voyoit avec indignation sa patrie prête à subir le joug. Il engagea sa Nation entiere à le secouer, mais par une perfidie. Varus avec son armée se vit tout d'un coup enveloppé & taillé en piéces, par des ennemis qu'il croyoit subjugués.

C'est un des plus terribles échecs qu'ait jamais essuyé la puissance Romaine depuis Annibal. Trois légions complettes y périrent, sans qu'il s'en sauvât presque un seul homme. De tous les événemens du regne d'Auguste, on dit qu'aucun ne l'affecta avec autant de force, & cette déroute de Varus lui fit une impression, dont il ne put jamais se remettre.

Ce fut cependant un malheur qui n'eut point de suite. Cette calamité passagere n'eut aucune influence sur le reste de l'Empire. Les vainqueurs de Varus furent bientôt contenus, & ensuite punis par ses successeurs. La fierté Romaine n'eut pas long-tems à

murmurer de l'affront qu'elle avoit eſſuyé dans cette journée funeſte. Les aigles même dont les barbares s'étoient rendus maîtres, furent recouvrés dans d'autres batailles, & il ne reſta aux Germains que le regret d'avoir commis une perfidie inutile.

CHAPITRE V.

Occupations d'Auguſte dans l'intérieur de l'Etat. Il eſt probable qu'il a réformé la Juriſprudence. Dangers de ſon ſiſtême, & en général de celui des Romains, en matiere de finance.

AUguſte après être parvenu à aſſurer ſa tranquillité au dehors, s'appliqua à ramener dans l'intérieur de l'Etat, l'ordre que lui-même avoit ſi long-tems troublé. Il fit des Loix ſages, & veilla à leur exécution. Il rendit au Sénat un luſtre que la confuſion des guerres civiles lui avoit fait perdre. Il remit de la décence dans les Tribunaux. Il venoit de dé-

truire la liberté, qu'on pouvoit regarder comme le patrimoine de la République. Il voulut aſſurer du moins aux citoyens la jouiſſance de leurs poſſeſſions particulieres.

Il ſeroit bien à ſouhaiter que les Ecrivains anciens nous euſſent conſervé quelques détails ſur le genre d'adminiſtration qu'il introduiſit dans la Juſtice civile & dans les finances. Ces deux objets ſont trop intéreſſans pour avoir échappé à la politique d'un Légiſlateur. La révolution arrivée dans les autres parties du gouvernement, dut néceſſairement introduire dans celles-là une réforme, ou de nouveaux abus.

Mais les Hiſtoriens ſont plus attentifs à éluder notre curioſité qu'à la ſatisfaire. Ils s'étendent avec une prolixité ennuieuſe, ſur ce délire guerrier, ſur ces agitations convulſives, qu'on pourroit appeller la fiévre d'un Etat. Ils ſont muets ſur ces moyens paiſibles qui en ſont la force & la ſanté, ſur les régles de la juſtice diſtributive, qui ſont inconteſtablement le premier lien de la ſociété, ſur la perception

des impôts, qui forment le plus ſolide appui des trônes.

Il n'y a rien de ſi intéreſſant dans l'hiſtoire d'un grand Empire, que les diſpoſitions faites pour donner une forme fixe à ces objets. Ce ſont elles qui aſſurent la propriété des ſujets & les revenus des Princes. Elles affermiſſent le repos des uns & la grandeur des autres. Elles pourroient en même tems, ſi l'on avoit ſoin d'en conſerver la mémoire, ſervir quelquefois d'inſtruction à la poſtérité.

Malheureuſement nous ne connoiſſons avec préciſion ni les Tribunaux des Romains, ni leurs formalités juridiques (*a*). Celles qui avoient ſuffi dans des ſiécles de liberté, ne convenoient certainement plus au commencement d'une Monarchie. L'adminiſtration de la juſtice

---

(*a*) Ce n'eſt guère que vers le ſiécle de Juſtinien que la Juriſprudence romaine nous eſt aſſez clairement développée, parce que cet Empereur eſt le premier qui ait donné un Recueil univerſel de Loix, ou un Code complet.

eſt une partie eſſentielle du gouvernement. Elle change toujours avec lui. Tous les conquérans ont auſſi été Légiſlateurs.

Conſtantin, Juſtinien, Théodoric, tous les Rois Goths & Francs, Charlemagne, Charles VII, après avoir rétabli des Empires chancelans, ou s'en être fondés de nouveaux, ont mis la main à l'édifice des Loix civiles. Ils y ont fait des réparations ou des retranchemens, ſuivant que leur intérêt l'exigeoit. Il eſt très-probable qu'Auguſte, éclairé comme eux, ſe trouvant dans la même ſituation, uſa de la même politique. Mais on trouve à peine dans l'Hiſtoire de quoi autoriſer cette conjecture, qui ſe change en certitude aux yeux de la raiſon.

Les Hiſtoriens n'ont pas été plus exacts ſur l'article des finances. Il n'eſt cependant pas moins important. Il eſt même plus capable peut-être d'influer ſur la proſpérité, ou ſur le malheur d'un Empire. Car enfin dans les Loix civiles, il s'agit encore moins de les perfectionner, que de les faire obſerver, quelles qu'elles ſoient, avec une

impartialité rigide. L'exemple ſubſiſtant des trois quarts des peuples en Europe, prouve qu'en matiere de *droit* les réglemens les plus abſurdes ne ſont pas dangéreux, pourvû qu'on les exécute; mais en matiere de finance, cela même ne ſuffit pas.

Si à une économie ſévere dans la dépenſe, on ne joint une fidélité exacte dans la recette; ſi dans la répartition, on ne proportionne ſcrupuleuſement le fardeau, aux forces de ceux qui doivent le porter; ſi l'on ne cherche tous les moyens imaginables de le rendre plus léger; ſi l'on n'abrége autant qu'il eſt poſſible le chemin que l'argent a à faire pour ſe rendre dans les coffres du Prince; ſi le fiſc uniquement occupé du ſoin de recouvrer ſes deniers, ne laiſſe à la Nation qui les lui fournit, le tems & le pouvoir d'en amaſſer d'autres, il l'épuiſe & la deſſéche ſans retour. L'Etat entier devient entre ſes mains, comme ces terres qu'un Fermier avide fatigue par des récoltes trop ſuivies, & dont cette fécondité forcée anéantit pour toujours la vigueur.

Etonné alors de la diminution de ſes produits, il s'attache à ouvrir de nouvelles ſources, pour faire couler l'or des peuples juſqu'à lui. Mais en les multipliant, il ne fait qu'accroître ſon avidité, & même ſes beſoins. Il redouble les contributions, ſans prendre garde que le nombre des contribuables diminue dans la même proportion. Les choſes en viennent enfin au point que, dans la Monarchie, il ſe rencontre plus de mains deſtinées à recevoir, qu'il ne peut s'en trouver pour payer.

De cette poſition réſulte une tyrannie ſourde, mille fois plus deſtructive que ces oppreſſions cruelles dont l'Hiſtoire a fait tant de bruit. Celles-ci ne tombent que ſur les grands, c'eſt-à-dire, ſur les courtiſans bas & flatteurs, qui croient s'honorer en rampant avec orgueil aux pieds d'un maître.

L'autre au contraire ſe répand ſur la partie la plus nombreuſe & par conſéquent la plus reſpectable de la Nation. Elle la dévore en détail. Elle attaque les vrais ſoutiens du trône,

qui ſont le nombre & l'amour des ſujets. Elle creuſe autour de lui un abîme où il eſt englouti avec fracas, à la premiere ſecouſſe qu'occaſionne le déſeſpoir des peuples opprimés.

Ce défaut de l'adminiſtration devint ſenſible dans la Monarchie Romaine, ſur-tout quand on ſe fut aviſé de la partager en deux Empires, l'un d'Orient, l'autre d'Occident, & que chaque Empereur eut adopté l'uſage de ſe donner un Lieutenant, ou quelquefois deux, ſous le nom de Céſar. Ces Princes ſubalternes voulurent tous avoir une Cour & des armées. Ils tâchoient d'étaler à la ſeconde place un faſte qui n'eut pas été ſupportable, même à la premiere. De l'excès du luxe & de l'abus des dignités ainſi multipliées, vint celui des impôts, avec la confuſion déplorable, qui dut faire regarder les conquêtes des barbares, comme un bonheur, pour les ſujets de l'Empire.

Tel fut le ſort de cet Etat célèbre, & c'eſt encore Auguſte qu'on peut accuſer d'en être l'auteur. Il ne chercha ni à réprimer les exactions de la fi-

nance, dont il crut trop avoir besoin, (*a*) ni à établir dans la perception des impôts une uniformité, qui peut seule les rendre vraiment utiles, & en prévenir les dangers.

Il mit des droits sur les testamens, sur les successions, sur les ventes. Il laissa subsister les douanes. Il autorisa les capitations arbitraires, toutes espéces d'impositions obscures, qui plaisent aux Princes, parce qu'ils les croient lucratives, & plus encore à ceux qui les entourent, parce qu'elles le deviennent réellement pour eux.

Voila l'idée que donnent de l'administration fiscale des Romains, quelques traits recueillis au hasard dans les Historiens. Nous aurons dans la suite occasion de la confirmer plus d'une fois. Nous verrons cette cause funeste se joindre à la mutinerie des soldats, pour ébranler l'Empire & faciliter sa chute. Ainsi à tous égards Auguste en fondant sa monarchie, eut l'imprudence de préparer lui-même

(*a*) Voyez Dion, Suetone, Tacite, &c.

les moyens qui devoient un jour le renverser.

CHAPITRE VI.

Source du gout que montra Auguste pour les arts & pour les sçavans. Combien ce gout a été utile à sa réputation.

AU reste pour assurer mieux les fers de Rome, il y favorisa le gout des arts que les usurpateurs ou les Rois absolus, rendent volontiers à leurs sujets, en échange de la liberté qu'ils leur ravissent. Ce gout dont le danger frappe bien moins de personnes, que son éclat n'en séduit, occupa désormais toute l'activité des Romains. Ils se laisserent aller aux agrémens d'une vie voluptueuse. Ils apprirent à ne plus estimer que ces futilités, qui, sous le nom de sciences, étendent la gloire littéraire & l'esclavage d'une Nation.

Devenus à la fois plus polis &

plus corrompus, plus éclairés & plus rampans, ils virent naître parmi eux des chefs-d'œuvre de Poësie & d'Architecture. La Grèce perdit en plus d'un genre le droit de revendiquer la premiere place pour ses Ecrivains ou ses Artistes. Mais ces monumens si vantés encore de nos jours, portent avec eux la marque flétrissante de la bassesse qui les a produits : ils ne furent destinés qu'à servir de soutien ou de décoration à la tyrannie.

Auguste en récompensa magnifiquement les Auteurs. Il fit la fortune de Virgile & d'Horace. Il admit à sa familiarité ces deux Poëtes courtisans. Il les combla de distinctions & de richesses : mais ils lui ont rendu beaucoup au-delà de ses bienfaits. Eux seuls ont épargné à sa mémoire la honte dont elle devoit être couverte. C'est d'après eux qu'on regarde comme le modele des bons Princes, un homme à qui les crimes les plus atroces n'ont jamais rien couté.

Ils ont vraiment fait illusion à la postérité, ainsi que l'a dit un moderne connu, qui ayant joüi comme

eux de l'amitié des Grands, n'a pas auſſi ouvertement ſacrifié la vérité à la reconnoiſſance. On juge Auguſte d'après leurs vers admirables qu'on lit tous les jours, & comme ils ſont pleins de ſes éloges, ils font oublier les horreurs de ſa vie, conſervées par des Hiſtoriens qu'on lit rarement.

Je ne ſonge pas à diminuer le mérite des premiers. Je les admire avec tous ceux qui peuvent les entendre. Mais je l'avoue, s'il y a quelque chose d'humiliant pour la littérature, du moins à mes yeux, c'eſt de penſer qu'il n'a manqué peut-être à Neron, pour exciter la vénération des ſiécles poſtérieurs, que d'avoir eu un Virgile ſous ſon regne & de le bien payer.

Quoi qu'il en ſoit, Auguſte ne ſe bornoit pas à penſionner des Poëtes. Tous les arts avoient auprès de lui un accès facile. Il en tiroit parti pour l'embelliſſement de Rome. L'architecture fut un de ceux qu'il encouragea le plus. Il enrichit la ville d'édifices ſuperbes. Il fut ſecondé dans ce gout, vraiment digne d'un Prince, par ſon gendre Agrippa, citoyen éga-

lement illuſtre dans la guerre & dans la paix, qui travailloit avec autant d'intelligence à l'ornement de l'intérieur de l'Empire, qu'à ſa ſureté au dehors. Le Panthéon & d'autres monumens de ce genre, éterniſent ſa gloire & celle de ſon beau-pere.

On ſçait que celui-ci ſe vantoit en mourant d'avoir trouvé Rome toute de brique, & de la laiſſer toute de marbre. C'étoit une exagération ſans doute : mais des monumens encore exiſtans, prouvent qu'elle portoit ſur un fonds véritable.

Par reconnoiſſance pour tant de ſoins, le Sénat lui déféra ſolemnellement vers le milieu de ſon regne, le nom de *Pere de la patrie*. Le peuple applaudit à ce rafinement d'adulation. Le Prince en profita. Il prit ce nom pour lui & pour ſes ſucceſſeurs. Il s'en para dans les monumens publics, dans les médailles, &c. Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que ceux qui avoient imaginé de le lui donner, étoient les enfans des citoyens généreux qu'il avoit proſcrits vingt ans auparavant.

CHAPITRE VII.

Infortunes d'Auguſte dans l'intérieur de ſa famille. Raiſon qui le déterminent à favoriſer l'avancement de Tibere. Son affoibliſſement. Sa mort.

A Force d'accumuler des honneurs & d'en jouir, il vit enfin arriver le terme fatal, où il faut s'en priver. Il n'avoit pû, dans le cours d'une longue vie, parvenir à ſe donner un héritier mâle & direct. Il n'avoit eu d'un premier mariage qu'une fille : c'étoit la trop fameuſe Julie. On connoît aſſez les égaremens & les malheurs de cette Princeſſe. Elle étoit née avec de l'eſprit & de la beauté ; mais elle éprouva combien ces avantages ſont funeſtes au milieu d'une Cour voluptueuſe, & dans un rang où l'on a le malheur de pouvoir compter pour rien la cenſure du public.

Son pere l'avoit mariée d'abord à ſon propre neveu, à ce Marcellus,

plus célèbre aujourd'hui par les beaux vers de Virgile, que par les droits que la naiſſance ſembloit lui donner à la premiere place du monde. Après ſa mort, Julie épouſa Agrippa, l'ancien ami d'Auguſte, & le plus sûr inſtrument de ſes victoires. Elle en eut trois fils. Cette poſtérité nombreuſe ſembloit aſſurer au ſang des Céſars la poſſeſſion inébranlable de l'Empire. Mais les deux premiers moururent, preſque au ſortir de l'enfance.

Le troiſiéme nommé Agrippa comme ſon pere, ne montra que des diſpoſitions fâcheuſes. Tacite l'appelle *rudem ſane bonarum artium, & robore corporis ſtolide ferocem, nullius tamen flagitii compertum.* C'eſt-à-dire, qu'on ne pouvoit pas préciſément lui reprocher des vices dangéreux : mais une force extraordinaire lui inſpiroit une fierté brutale. Une eſpéce de franchiſe altiere qu'il ne ſçavoit pas réprimer, inſpira pour lui de l'éloignement à ſon aïeul. Celui-ci ne s'étoit élevé que par une ambition politique & circonſpecte ; il ne ſe reconnoiſſoit pas dans

le caractere rude & grossier de son petit-fils.

Quand ce Prince se crut obligé de punir par un exil ignominieux, les déréglemens de Julie, Agrippa, presque encore enfant, partagea la disgrace de sa mere. Il fut relegué dans une isle déserte, & les Romains virent avec indifférence le malheur d'un Prince, qui n'avoit ni assez de vertus pour mériter leur attachement, ni des défauts assez frappans pour exciter leur haine.

Auguste en le traitant avec si peu d'égards, cédoit sans doute aux importunités de Livie, de cette femme qu'il avoit autrefois enlevée à son mari, & épousée solemnellement, malgré une grossesse très-avancée. Elle ne lui donna point d'enfans : mais elle avoit de son premier lit deux fils, dont elle vouloit assurer la fortune.

Elle n'oublioit rien pour écarter Agrippa, qui seul pouvoit mettre obstacle à ses desseins, après le désastre de la famille d'Auguste. Elle y réussit. Elle vit ses fils commander les armées, présider au Sénat, & récueillir toutes les distinctions qui pouvoient

les approcher de la premiere place. Au milieu de tant d'éclat, un des deux mourut. Il ne resta plus que Tibere, ce tyran célèbre, dont les Historiens se sont plu à nous laisser des portraits si affreux.

La tendresse ambitieuse de Livie se trouvant réunie sur un seul objet, devint plus active & plus heureuse. Auguste parut prendre pour Tibere tous les sentimens qu'elle cherchoit à lui inspirer. Il l'adopta. Il lui communiqua les titres qui sembloient être le fondement de la puissance Impériale. Il s'attacha à le montrer de loin aux Romains, comme un successeur prêt à le remplacer.

L'instant de la mort d'un usurpateur, fait toujours une époque remarquable pour la Nation subjuguée, surtout quand il ne laisse point d'enfans. L'ordre de la succession n'est pas encore établi. Les Loix qu'il a violées, délivrées enfin de la main qui les tenoit renversées, semblent faire quelque effort pour se relever. Il s'agit alors ou de leur rendre un nouvel être, ou d'en confirmer à jamais l'anéan-

tiſſement. Or l'un & l'autre ne pouvant ſe faire, ſans bleſſer ou ſans favoriſer les intérêts d'une partie des citoyens, il en réſulte des vœux & des diſcours très-variés.

C'eſt ce qui arrivoit à Rome. L'affoibliſſement viſible d'Auguſte y devenoit un ſpectacle intéreſſant. Il donnoit lieu à bien des réflexions. Tant que ſa ſanté lui avoit permis de diriger avec vigueur les rênes de l'Empire, les peuples façonnés au joug, n'avoient pas même eu l'idée de le ſecouer. Mais quand ſa caducité parut annoncer un changement prochain, il ſe fit dans les eſprits une très-grande fermentation.

Quelques citoyens en petit nombre ſe demandoient inutilement s'il ne ſeroit pas poſſible de faire revivre cette liberté, que la molleſſe de leurs peres avoit laiſſé périr.

Les eſprits factieux ſouhaitoient que la vacance du trône put faire naître des déſordres, dont ils eſpéroient profiter de façon ou d'autre. Ils ſe ſouvenoient encore de ce qu'avoit valu la mort de Céſar à ſes vengeurs. Celle

d'Auguſte ne pouvoit pas fournir les mêmes prétextes. Mais c'étoit aſſez pour eux, que le changement de Chef les autoriſât en quelque ſorte à remuer, ſoit pour s'élever eux-mêmes à des places diſtinguées, ſoit pour ſe faire payer plus cher par ceux qui auroient beſoin de leur ſecours pour y parvenir.

Les gens modérés, accoutumés au gouvernement arbitraire, ſe bornoient à ſouhaiter que la puiſſance ſouveraine paſſât ſans trouble entre les mains d'un nouveau Prince, & qu'il en uſât avec autant de ménagement que ſon prédéceſſeur. Mais ils n'oſoient ſe le promettre, en voyant qui étoient ceux qui pouvoient y prétendre.

L'Empire regardoit néceſſairement Agrippa ou Tibere. L'un avoit pour lui les droits du ſang, l'autre le crédit de Livie & l'inclination d'Auguſte. Mais Agrippa, né avec un caractere féroce, aigri par ſon exil, ne paroiſſoit avoir ni l'âge, ni l'expérience néceſſaire pour ſoutenir un ſi grand fardeau.

On trouvoit dans Tibere ces deux avantages. Malheureuſement il étoit d'une famille où l'orgueil & la cruauté ſembloient héréditaires. Il en laiſſoit ſouvent échapper des preuves, quoiqu'il s'appliquât à les cacher. La reconnoiſſance qu'il ne pourroit s'empêcher de marquer à ſa mere, faiſoit craindre, qu'elle ne voulut s'en prévaloir avec la hauteur naturelle à ſon ſexe. Il faudra donc, diſoient ceux qui ſe livroient à ces réflexions, plier ſous une femme, & deux ambitieux, qui vont accabler l'Etat, & peut-être le déchirer.

Cependant la foibleſſe d'Auguſte redoubloit, & avec elle les précautions de Livie. Elle aſſiégeoit le viellard mourant. Elle rappella avec précipitation ſon fils qui étoit parti pour ſe mettre à la tête d'une armée. Elle s'empara de tous les paſſages. S'étant ainſi rendue maîtreſſe abſolue des derniers momens du vieil Empereur, elle eut le tems de prendre toutes les meſures qu'elle jugea indiſpenſables. Alors le peuple apprit tout à la fois qu'Auguſte ne vivoit plus, & que Tibere régnoit.

TIBERE, II. EMPEREUR regne environ 22 ans.

CHAPITRE VIII.

Caractère de Tibere. Réflexion outrée de Tacite à son sujet. Si l'on peut croire, comme l'Historien le fait entendre, que Tibere se soit longtems joué du Sénat, en affectant de balancer à accepter l'Empire.

Quelqu'un a dit qu'il n'y avoit pas de meilleurs Princes que ceux qui n'étoient pas nés pour l'être. Tibere démentit cruellement cette maxime, confirmée d'ailleurs par beaucoup d'exemples.

Il montra dès sa jeunesse des talens marqués dans tous les genres. Il fit la guerre avec succès. Il rassura le premier Rome & l'Empire, lorsque la perfidie heureuse d'Arminius y eut

répandu l'effroi. Il étoit infatigable au travail. Il réuniſſoit une connoiſſance profonde des affaires & des hommes, à la ſagacité la plus éclairée. Mais on lui reprocha toujours une humeur ſombre, un penchant à la diſſimulation, qui s'allie rarement avec la vertu, & qui couvre preſque toujours de grands vices.

Il étoit né loin du trône, où l'éleverent les intrigues, & peut-être les crimes de ſa mere. Tacite, en parlant de la mort de Caius & de Lucius Céſar, dit, *quos mors fato propera, vel novercæ Liviæ dolus abſtulit :* ce qui peut au moins donner lieu à des ſoupçons. On ne ſçait au juſte ſi Livie employa contre eux ces moyens criminels qui coutent ſi peu à l'ambition : mais Auguſte étoit environné d'une famille floriſſante. Il avoit un gendre, des neveux, des petits-fils qui ſoutenoient ſon trône, & paroiſſoient en écarter le fils de ſa femme.

Tout diſparut preſque à la fois. Deſtitué d'appuis il les remplaça par celui qu'on pouvoit ſoupçonner de l'en avoir privé, ſoit que ce Prince

ne pût attribuer tant d'événemens funeſtes qu'au cours de la nature; ſoit que les mains qui les avoient dirigés, ſe fuſſent trop bien cachées, pour qu'il fut poſſible de les convaincre; ſoit enfin que dans une vieilleſſe avancée il craignit de ne pouvoir punir des forfaits qu'il n'avoit pu empêcher.

Tacite laiſſe même entendre qu'on l'accuſa d'avoir pénétré le caractere hautain & malfaiſant de Tibere, & de l'avoir exprès choiſi pour ſucceſſeur, afin de s'aſſurer l'honneur d'être regretté. *Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublicæ curâ ſucceſſorem adſcitum: ſed quoniam arrogantiam, ſævitiamque ejus introſpexerit, comparatione deterrima gloriam ſibi quæſiviſſe.* Voila une de ces réflexions que ni l'éloquence de l'Hiſtorien, ni la méchanceté du Prince ne ſçauroient juſtifier.

Il ne paroît pas qu'Auguſte ſe ſoit cru en droit de diſpoſer de l'Empire uſurpé par lui. Il avoit approché Tibere du rang ſuprême. Il l'avoit nommé par ſon teſtament héritier de tous ſes biens particuliers, conjointement

avec Livie. Il sembloit s'être attaché à le désigner aux Romains, comme celui à qui ils devoient se soumettre, quand lui-même ne seroit plus. Mais on ne voit pas qu'il l'ait nommé Empereur d'une façon précise, ni qu'il lui ait remis sa puissance par un acte juridique.

Tibere sentit bien qu'il falloit légitimer son élevation, au moins par le consentement du Sénat. Cette Compagnie, comme on l'a vu, avoit conservé l'apparence de ses anciens droits. Auguste avoit bien voulu tenir d'elle la confirmation de la place que les armes lui avoient donnée.

Tibere s'étoit comme lui saisi sur le champ de la réalité du pouvoir. Il n'avoit attendu aucun décret pour donner l'ordre à la garde, pour écrire aux armées, pour se rendre maître du Trésor, & de toutes les parties de l'administration. Mais en exerçant l'autorité suprême, il étoit bien-aise, pour l'affermir solidement, de paroître la recevoir d'un Corps, qui après avoir eu autrefois la puissance de faire des Loix, sembloit conserver celle de les interpréter.

Tacite

Tacite lui fait jouer dans cette vue, une comédie aussi dangéreuse au moins que ridicule. Il le représente au milieu des Sénateurs prosternés à ses pieds, insultant à leur bassesse par une incertitude simulée, feignant de se croire indigne du trône qu'on lui offroit, & amenant enfin les choses au point, qu'en s'y plaçant, il ne paroissoit ni le refuser ni l'accepter. *Fessus clamore omnium*, dit cet Ecrivain, *expostulatione singulorum, flexit paulatim, non ut fateretur suscipi à se imperium, sed ut negare, & rogari desineret.*

Il est bien probable qu'il affecta de se faire prier long-tems, pour se mettre à la tête du gouvernement : mais il ne l'est point du tout, que ce fut, comme Tacite le prétend, pour se jouer du peuple & du Sénat. Il ne l'est pas davantage, que ce Prince artificieux se proposât de sonder les esprits, par des refus apparens, & de s'assurer des prétextes pour punir un jour ceux qui n'auroient pas assez combattu son irrésolution. Il l'est encore moins qu'il ait consenti à laisser

son acceptation enveloppée d'un nuage, qui auroit pu rendre ses droits douteux, & enhardir les mécontens.

Sa situation devenoit embarrassante. Ce n'étoit plus Agrippa qu'il craignoit. Il avoit sçu se débarrasser de ce rival incommode. L'instant où Auguste ferma les yeux, fut celui de la mort de son petit fils. Ce malheureux Prince paya de son sang les inquiétudes qu'il pouvoit causer. De ce côté-là Tibere n'avoit à redouter que des remords, si son ame en avoit été susceptible : mais il trouvoit dans sa propre famille un autre sujet d'allarmes.

Drusus son frere avoit laissé un fils nommé Germanicus. Ce Prince, depuis l'âge le plus tendre, réunissoit toutes les qualités qui rendent les hommes respectables & chers à leur patrie. L'Histoire ne fournit point d'exemple de tant de vertus rassemblées dans un rang où elles sont si rares.

On ne lui reprochoit aucun défaut. Il avoit des talens supérieurs pour la guerre. Il se faisoit adorer des peuples

pendant la paix. Tant d'avantages ſoutenus par une taille héroïque, & par les graces de la jeuneſſe, avoient fixé ſur lui les regards de tout l'Empire.

D'ailleurs ſa femme, petite-fille d'Auguſte & fille d'Agrippa, ſembloit lui donner les droits de ces deux hommes, qui avoient conſommé la ruine de la République, & la fondation de la Monarchie.

Enfin il ſe trouvoit à la tête de deux fortes armées deſtinées à défendre les bords du Rhin, contre les barbares de la Germanie. C'étoit la ſeule guerre que Rome eut alors à ſoutenir. Encore la continuoit-on, plus pour écarter les Germains de la Gaule, & venger la défaite de Varus, que pour conquérir un pays qui n'en valoit pas la peine.

Tibere avoit adopté ce jeune Prince, ſur l'ordre exprès d'Auguſte, quoiqu'il eut déja lui-même un fils nommé Druſus. Comme l'adoption donnoit tous les droits de la nature, Germanicus, plus âgé que ſon couſin, devenoit, même ſous le regne de ſon oncle, l'héritier préſomptif de la couronne: mais il étoit à craindre qu'à

ſon âge il ne fut plus ſenſible aux douceurs de l'ambition, qu'à la ſévérité du devoir. On pouvoit appréhender qu'en jettant les yeux ſur ſes forces, il n'aimât mieux ſe ſaiſir de l'Empire que de l'attendre, & la ſuite fit bien voir qu'il en auroit aiſément trouvé les moyens, s'il en avoit eu la volonté.

Il n'y auroit pas eu de droit, il eſt vrai. Mais quel droit y avoit Tibere? Quel droit y avoit eu Auguſte lui-même? Celui de la force ſans doute, & l'exemple du dernier regne prouvoit aſſez qu'il n'en falloit pas d'autre pour devenir Empereur Romain.

Tibere n'étoit pas digne de ſuppoſer à ſon neveu une généroſité dont il ſe ſentoit lui-même incapable. Il devoit donc le redouter & le haïr. Il devoit chercher à s'appuyer contre lui du conſentement du Sénat, & tâcher, en ſe faiſant reconnoître d'abord dans la capitale, de mettre Germanicus dans le cas de ne pouvoir paſſer que pour un rébelle, s'il cédoit au déſir de régner.

Sa politique l'obligeoit à ne mon-

trer que de la répugnance pour la couronne, afin de rendre la démarche du Sénat qui la lui offroit, plus incontestable & moins suspecte. Mais loin de paroître l'accepter d'une façon obscure, son intérêt exigeoit qu'il en rendît l'offre & l'acceptation également éclatantes, afin qu'il ne restât aucun doute sur l'authenticité de l'une, & sur la légitimité de l'autre.

C'est aussi probablement ce qu'il fit. Dans les révoltes qui suivirent de près son avénement, les soldats ne songerent point à reprocher à son élection le moindre défaut de formalité. Ils ne parlerent jamais de lui que comme du véritable Empereur, du seul chef de la République.

Si cependant il y avoit eu le moindre soupçon d'illégitimité, si les choses en étoient demeurées au point que marque Tacite, qu'on eut pû reprocher au nouveau Prince de ne l'être que par une tolérance secrete, sans aucun acte public, n'auroit-on pas fait valoir hautement ce moyen contre lui? Les troupes, pour l'intimider, ne l'auroient-elles pas traité d'usurpa-

teur ? Dans la licence qu'occasionnoit une rébellion ouverte, ce reproche n'auroit-il pas trouvé sa place, parmi tous ceux que l'Histoire nous a conservés ?

C'est en tremblant que j'ose contredire Tacite d'une façon si précise : mais enfin je demande qu'on oublie, si l'on peut, les Auteurs, & que l'on pese seulement les raisons.

CHAPITRE IX.

Dispositions fâcheuses où se trouvoit une partie des troupes Romaines à l'avénement de Tibere. Révolte ouverte des légions de Hongrie.

A Peine Tibere avoit-il paru se rendre aux instances du Sénat, en se laissant nommer Empereur, qu'il se vit à la veille de perdre tout le fruit de sa politique. Un soulevement terrible fit chanceler le trône où il venoit de s'asseoir. L'Italie trembla de voir renaître ces guerres civiles, dont qua-

rante ans de paix ſous Auguſte, avoient preſque effacé la mémoire.

Les ſoldats ne les avoient pas oubliées. Ils s'étoient tranſmis par tradition le ſouvenir de ce que leurs prédéceſſeurs y avoient gagné. Ils comparoient en frémiſſant les richeſſes prodiguées aux légions des Triumvirs dans des tems de troubles, avec l'économie qui préſidoit aux récompenſes pendant la paix. Ils ſe rappelloient avec tranſport ces partages des terres, dont on a pu voir les détails dans l'hiſtoire de la République.

L'Italie déſolée, inondée de ſang par les proſcriptions, s'étoit vue diviſée pour derniere horreur, entre les mains féroces qui l'avoient ſi long-tems déchirée. Antoine, Lepide & Auguſte, devenus tyrans & bourreaux de leur patrie, ſous le nom de Triumvirs, avoient armé deux cens mille hommes contre les défenſeurs de la liberté. Quand la défaite & la mort de ceux-ci n'eurent plus laiſſé de reſſources contre l'oppreſſion, il fallut aſſurer des récompenſes aux bras qui l'avoient établie.

Les Triumvirs n'imaginerent rien de mieux que de partager entre leurs soldats les plus belles terres, les plus fertiles de l'Italie. Les légitimes possesseurs furent chassés, & leurs biens distribués aux Satellites des tyrans.

Ces excès d'infortune & de barbarie flattoient des esprits avides, qui auroient voulu les voir renouveller pour en profiter. Le gouvernement ferme & vigoureux d'Auguste, avoit suspendu leurs dispositions violentes. La gloire qui l'entouroit, son attention à maintenir la discipline, la fortune qui sembloit favoriser toutes ses entreprises, l'habitude de lui obéir, tenoient dans le respect ces troupes indociles. Elles ne se croyoient pas assez puissantes pour détruire leur propre ouvrage.

Sa mort les délivra d'une soumission qui commençoit à leur peser, & la mollesse d'un Général dans cet instant critique, n'opposa aucun obstacle à des murmures qui dégénererent bientôt en une sédition furieuse.

Ce fut en Hongrie, alors la Pannonie, qu'éclata le premier mouve-

ment. Il s'y trouvoit trois légions aux ordres d'un vieil Officier nommé Junius Bléſus. En apprenant la mort d'Auguſte & l'avénement de Tibere, occupé de ſa douleur ou de ſa joie, il parut oublier ſes fonctions. Il laiſſa interrompre la diſcipline. Le ſervice ſe fit avec plus de négligence. On toléra les aſſemblées ſecretes.

Le ſoldat enhardi par ce commencement de déſordre, ne tarda pas à ſe laiſſer emporter plus loin. On ne ſe cachoit plus pour déclamer contre la rigueur du ſervice, & la modicité de la paye. On entendoit dans toutes les tentes, des diſcours qui ne reſpiroient que l'amour du repos & la haine du travail.

En tout pays c'eſt un métier pénible que celui de ſoldat. Il eſt dans la Nation l'homme ſpécialement condamné à la fatigue & aux dangers. Il eſt ſingulier qu'aulieu d'adoucir un état ſi rebutant par lui-même, on en écarte encore tout ce qui pourroit le rendre ſupportable, qu'on y joigne l'excès d'une obéiſſance ſervile, à celui de la plus affreuſe miſere, & qu'à des hom-

mes destinés à braver la mort en tout tems, on fournisse à peine assez d'alimens pour leur donner la force d'aller la chercher : car on peut remarquer qu'en aucun pays la paye du soldat n'a jamais égalé celle du moindre ouvrier, & je trouverois cette disproportion fort juste, si d'ailleurs chez les hommes c'étoit l'utilité des travaux qui en réglât le prix.

La nécessité où l'on se croit d'entretenir des troupes nombreuses, ne permet pas aux gouvernemens de les mettre dans l'abondance. Ceux qui les dirigent en font des espéces de machines, qu'ils n'employent que pour leurs intérêts; voila sur-tout à quoi sert la discipline. Elle ôte à ces automates, appellés soldats, jusqu'au sentiment du mépris que l'on fait d'eux. Par une inconséquence assez singuliere, on voit des brigands enrégimentés pour voler des provinces, dont leurs maîtres n'ont pas besoin, privés d'une subsistance qui leur est nécessaire.

Quoiqu'à cet égard la sévérité Romaine eut bien dégénéré depuis les

guerres civiles, ſon ancienne rigueur ſubſiſtoit encore aſſez pour rendre les légionnaires malheureux & mécontens. Il ne paroît pas que les ſoldats euſſent à ſe louer du traitement qu'on leur faiſoit. Avec de pareilles diſpoſitions, on conçoit qu'il n'étoit pas beſoin de beaucoup d'art pour les enflammer.

Il ſe trouvoit parmi eux un aventurier, nommé Percennius. *Erat in caſtris Percennius quidam*, dit Tacite, *dux olim theatralium operum, dein gregarius miles, procax lingua, & miſceri cœtus hiſtrionali ſtudio doctus*, c'eſt-à-dire, que c'étoit un eſprit audacieux & intriguant. Il avoit été autrefois directeur de Comédie, & l'habitude du théatre lui avoit donné la facilité de parler en public. Soit qu'il eut des vues élevées, qui ne manquent pas toujours aux hommes de cette eſpéce, ſoit qu'il ne cherchât en excitant une ſédition, qu'à ſatisfaire ſon inquiétude naturelle, il eſſaya de ſe donner pour chef aux mutins.

Il commença à les ſolliciter la nuit. Il aſſembloit même les plus furieux

ſur la fin du jour, quand ceux qui reſtoient attachés à leur devoir étoient retirés. Bien-tôt, ſoutenu par d'autres complices de ſa révolte, il ſe mit à haranguer publiquement.

Il demandoit avec hardieſſe à ceux qui l'écoutoient, » juſqu'à quand ils » pourroient obéir, comme des eſclaves, à un petit nombre de Centurions, à un plus petit nombre encore de Tribuns? Quand ils oſeroient eſpérer du ſoulagement à leurs maux, s'ils ne l'obtenoient ou par leurs prieres, ou par la force des armes, d'un Prince encore mal affermi.

» Ils ne devoient, ajoutoit-il, s'en » prendre qu'à leur lâcheté, ſi depuis » tant d'années, on traînoit à des » trente & quarante campagnes des » vieillards chargés de bleſſures. Ne » voyoient-ils pas que le tems même » du congé n'étoit pas encore la fin de » leurs fatigues? On ſçavoit, ſous un » autre nom, les retenir au camp, » & les forcer aux mêmes travaux. Si » quelqu'un d'eux avoit aſſez de force » pour réſiſter à tant de dangers, ſous

» prétexte de leur assigner des terres, » on les dispersoit dans des pays écar» tés : on leur donnoit des marais in» habitables, ou des montagnes in» cultes.

» Qu'étoit-ce après tout, conti» nuoit-il, que le service en lui-mê» me ? Tout l'être d'un soldat s'esti» moit dix as par jour (sept sols & » demi de notre monnoie). Là-dessus » il falloit se fournir des tentes, des » habits, des armes. Là-dessus il fal» loit prendre de quoi s'exempter de » la cruauté des Centurions, & ache» ter de tems en tems quelque relâ» che. Mais les coups, les blessures, » la rigueur de l'hyver, les marches » pénibles de l'été, les dangers de la » guerre, & l'interruption de leurs » ressources pendant la paix, c'étoient » là des maux dont rien ne pouvoit » les défendre.

» Le seul remede à tant d'abus, » étoit d'établir pour le service des » Loix fixes, de se faire assurer un » denier de cuivre par jour (douze » de nos sols,) & d'exiger non-seu» lement qu'après seize ans on ne put

» plus leur refuser leur congé; mais
» qu'on fut obligé de leur payer en
» argent la récompense promise, dans
» le camp même où ils auroient
» servi.

» Les troupes de la garde Impériale
» qui avoient double paye, & à qui
» au bout de seize ans on permettoit
» de revoir leur patrie, essuyoient-
» elles donc plus de périls? Elles n'a-
» voient à garder qu'une ville paisi-
» ble, tandis qu'eux relégués parmi
» des nations barbares, de leurs tentes
» même ils appercevoient toujours
» l'ennemi ».

La multitude applaudissoit à ces discours, suivant que chacun y retrouvoit ses propres idées. Les uns se plaignoient des mauvais traitemens; les autres de leur grand âge; le plus grand nombre, du peu de soin qu'on prenoit de les habiller. Bientôt ils pousserent l'emportement jusqu'à vouloir réunir les trois légions en une: mais comme il lui falloit un nom, & que chacun demandoit à conserver celui de la sienne, ils changent de dessein. Ils placent ensemble les trois

aigles, & les enſeignes de toutes les compagnies. Ils y entaſſent des gaſons au pied. Ils y élevent une eſpéce de Tribunal, pour rendre l'endroit plus remarquable.

Au fort de leurs travaux Bléſus arrive. Il leur fait des reproches : il veut les retenir l'un après l'autre. » Trem» pez vos mains dans mon ſang, leur » crioit-il. Il vous ſera moins honteux » de maſſacrer votre Général, que de » vous révolter contre votre Empe» reur. Si vous m'épargnez, je vous » forcerai de reſter fidéles. Si vous » m'otez la vie, ma mort hâtera vo» tre repentir ». L'ouvrage n'en avançoit pas moins. Il étoit déja même élevé à une certaine hauteur, lorſque l'opiniâtreté de Bléſus les força de l'abandonner.

Alors il leur repréſenta avec beaucoup d'art, que ce n'étoit point par des ſéditions qu'il falloit faire connoître à l'Empereur les vœux des ſoldats, que jamais les anciennes armées n'avoient demandé des choſes ſi extraordinaires à leurs Généraux, ni eux-

mêmes à Auguste : & que c'étoit vouloir rendre trop épineux pour le nouveau Prince, le commencement de son regne ; que si cependant ils persistoient à vouloir exiger en pleine paix, plus que n'avoient fait les vainqueurs au milieu des guerres civiles, ils pouvoient s'épargner des violences contraires à l'obéissance & à la discipline, en nommant des Députés, pour aller en leur nom implorer la bonté de l'Empereur, & en leur donnant des instructions devant lui.

On lui cria que son fils, alors Tribun, n'avoit qu'à s'en charger, & demander d'abord qu'on assurât le congé à tout soldat qui auroit servi seize campagnes : que pour le reste on s'en expliqueroit, après avoir obtenu ce premier point. Blésus voulut bien se prêter à cette démarche ; il fit sur le champ partir son fils.

Alors tout parut un peu plus tranquille. Mais le soldat n'en étoit que plus fier. La complaisance du Général, qui leur donnoit son propre fils pour interprete, leur paroissoit une

preuve convaincante qu'il falloit recourir à la force, pour obtenir ce qu'on auroit refusé à la douceur (*a*).

Cependant, suivant l'usage immémorial & sage des Romains, qui ne craignoient rien tant que de laisser des soldats oisifs, on avoit envoyé des détachemens pour réparer des chemins & des ponts aux environs. Le bruit du soulevement y fut à peine parvenu, qu'il fit naître à ceux qui les composoient, l'envie d'imiter leurs camarades. Ils arrachent aussi-tôt leurs drapeaux qui ne se déposoient pas alors comme aujourd'hui dans la tente du Colonel. On les fichoit en terre à la tête de la compagnie, à-peu-près à l'endroit où l'on place dans nos camps, ce qu'on appelle *les faisceaux d'armes.*

Plus le soldat, comme le peuple, est craintif, tant qu'il respecte l'ordre & la subordination, plus il devient

---

(*a*) Superbire miles quod filius Legati orator publicæ causæ satis ostenderet necessitate expressa, quæ per modestiam non obtinuissent. *Tac.*

furieux, quand il se laisse une fois emporter à la violer. Ceux-ci accablent de railleries, d'injures & même de coups, leurs Officiers qui vouloient les retenir. Les plus rigides étoient ceux qui essuyoient le plus de mauvais traitemens.

Les mutins en distinguoient sur-tout un, qui devoit sa place à son mérite. C'étoit un homme de fortune, qui avoit été long-tems simple soldat. Il rappelloit toute la dureté de l'ancien service. Il la faisoit sentir avec d'autant plus de rigueur, qu'il l'avoit lui-même éprouvée (*a*).

Les soldats peu touchés de sa vieillesse, ne songeoient qu'à se venger de sa sévérité. Ils lui faisoient porter des fardeaux pesans. En retournant au camp, ils le conduisoient à leur tête ainsi chargé. Ils lui demandoient avec des railleries ameres, comment il se trouvoit d'une pareille marche.

(*a*) Antiquam, duramque militiam revocabat, invictus operis ac laboris, & eo immitior, quia toleraverat. *Tac.*

Leur arrivée renouvella bientôt le déſordre. En voyant ces furieux rentrer dans l'enceinte du camp, les autres oublient leurs promeſſes, & les engagemens qu'ils viennent de prendre. Ils ſe répandent tous dans les villages voiſins pour les piller.

Bléſus accourt ſuivi des Officiers, & de ce qu'il y avoit de mieux parmi le ſoldat, qui lui obéiſſoit encore. Il ordonne d'arrêter un petit nombre de ceux qu'on trouveroit les plus acharnés au pillage, & de les mettre en priſon.

Ces miſérables ſe voyant ſaiſis, ſe défendoient. Il ſe jettoient aux pieds de leurs camarades. Ils les appelloient par leurs noms. Ils imploroient le ſecours de la centurie, (*a*) de la cohorte, de la légion dans laquelle ils ſervoient. Ils annonçoient aux autres

(*a*) Le mot de centurie répondoit à celui de compagnie parmi nous : le nom de cohorte à celui de régiment d'un bataillon. La légion n'a point d'équivalent dans notre langue.

le même malheur. En même-tems ils accabloient Bléſus d'injures. Ils atteſtoient le ciel & la terre. Ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit exciter la haine contre leur perſécuteur, la compaſſion pour eux, la fureur & la crainte dans le cœur de tous ceux qui ſe raſſembloient à leurs cris.

Ils furent bientôt écoutés. Le reſte de leurs complices s'émeut. On charge les gardes. On délivre les coupables. On les emmene ſous les yeux même de Bléſus. Alors le tumulte augmente. La ſédition ſe trouve avoir pluſieurs chefs. Un ſimple ſoldat, nommé Vibulenus, ſe fit élever ſur les épaules de quelques factieux, devant le Tribunal même où Bleſus interdit cherchoit des moyens pour ſoutenir ſon autorité compromiſe. Il parut ainſi tout d'un coup au milieu des troupes étonnées, & attentives à ce qu'il alloit faire.

» Compagnons, leur dit-il, vous
» venez de rendre la lumiere & la vie
» à des camarades innocens : mais qui
» les rendra à mon frere ? Ou le re-
» trouverai-je ce frere que je ché-

» riſſois ? L'armée de Germanie vous
» l'envoyoit pour traiter de nos com-
» muns intérêts. Mais la nuit derniere
» Bléſus l'a fait maſſacrer par ſes Gla-
» diateurs, qu'il arme & qu'il entre-
» tient pour la perte des ſoldats.

» Répondez Bléſus, où avez-vous
» fait jetter ſon corps ? Les plus cruels
» ennemis même ne refuſent point la
» ſépulture aux infortunés qu'ils font
» périr. Où eſt-il ? Laiſſez-moi du
» moins le baigner de mes larmes,
» duſſiez-vous interrompre mes re-
» grets, en me faiſant égorger auſſi
» ſur ſon corps défiguré. Peut-être les
» légions auront-elles ſoin de rendre
» les derniers devoirs à deux innocens
» qui ſe feront ſacrifiés pour elles ».
En parlant ainſi, il verſoit des pleurs. Il ſe frappoit le viſage & la poitrine. Ecartant enſuite ceux qui le ſoutenoient, il ſe précipita aux genoux des révoltés. Ce mouvement les attendrit & les transporta au point, qu'une partie courut arrêter les gladiateurs de Bléſus : (*a*) une autre en

(*a*) Il eſt aſſez difficile d'imaginer à quoi

fit autant au reste de sa maison : plusieurs se répandirent dans la campagne pour chercher le mort, & si on ne les eut bientôt convaincus que le corps ne se trouvoit pas, que les esclaves appliqués à la question nioient le meurtre, & que de plus Vibulenus n'avoit jamais eu de frere, ils n'étoient pas loin d'attenter à la vie du Général lui-même.

CHAPITRE X.

Efforts infructueux de Drusus fils de Tibere, pour appaiser la révolte. Hasard singulier à qui on en doit la fin, s'il faut en croire Tacite.

A Ces tristes nouvelles Tibere se hâta de faire partir son fils Drusus avec plusieurs Sénateurs distingués. Il ne le chargea d'aucune instruction

---

pouvoient servir dans un camp, ces tristes victimes du luxe & de la barbarie romaine.

précise, le laissant le maître de se prêter aux circonstances : mais avec une escorte considérable, il lui donna pour conseil Elius Sejanus, ce Ministre devenu depuis si fameux sous le nom de Séjan, & dont la chute & l'élévation signalent également l'inconstance des Princes, & l'ambition des favoris.

Son crédit ne faisoit encore que commencer. Il étoit associé à son pere dans la charge de Préfet du Prétoire, qui signifioit plus dès-lors chez les Romains, que celle de Capitaine des Gardes-du-Corps parmi nous. Elle se trouva même réunir par la suite toutes les fonctions que nous attribuons au Connétable & au Chancelier.

Quand on sçut au camp que Drusus approchoit, les légions en sortirent, & s'avancerent au-devant de lui, comme pour lui faire honneur. Les soldats n'avoient pourtant ni leurs drapeaux, ni l'air d'ardeur & d'empressement qu'ils prennent toujours dans de pareilles occasions; & quoiqu'ils affectassent de la tristesse, on démêloit sur les visages encore plus d'insolence.

Dès que le Prince fut entré, ils placent des gardes aux portes. Ils disposent dans l'intérieur des corps de troupes, avec défense de quitter leur poste. Les autres entourent le Tribunal où Drusus s'étoit rendu : car dans les camps romains, on pratiquoit toujours, vers le milieu, une élévation où on déposoit les aigles; le général s'y plaçoit, soit pour haranguer les soldats, soit pour leur donner leur paie; enfin dans toutes les occasions qui exigeoient de l'appareil, le Prince s'y tenoit debout, en faisant signe avec la main qu'on l'écoutât.

Pour eux, quand ils jettoient les yeux sur leur grand nombre, ils éclatoient en murmures pleins d'audace. Quand ils les reportoient sur le fils de l'Empereur, leur confiance diminuoit. C'étoit un bruit confus, des cris furieux, & tout d'un coup un calme profond. Tour-à-tour ils éprouvoient la terreur & l'inspiroient.

Enfin le tumulte cessa, & Drusus lut la lettre de son pere. Elle portoit qu'il n'avoit garde d'oublier des légions à la tête desquelles il s'étoit tiré de

de tant de dangers ; que dès que ſa douleur lui laiſſeroit l'eſprit en repos, il feroit part au Sénat de leurs demandes ; qu'en attendant il leur envoyoit ſon fils, pour leur accorder ſur le champ ce qui n'exigeoit point de délais, mais que la connoiſſance du reſte devoit être reſervée à cette compagnie, & pour d'autres tems.

Les ſoldats s'étoient choiſi une eſpece d'orateur, qui expoſa leurs intentions telles qu'on les a vues ci-deſſus dans le diſcours de Percennius. Druſus étonné répondit que de pareilles demandes paſſoient ſon pouvoir. En effet il ne s'agiſſoit pas de moins que d'une reforme complette dans tout l'état militaire. Il ajouta qu'il ne pouvoit rien décider ſans en informer ſon pere & le Sénat.

Il parloit encore, quand il fut interrompu par un grand cri. » Qu'étoit-» il venu faire, diſoit-on, s'il n'avoit » le pouvoir ni d'augmenter leur paie, » ni de diminuer leurs travaux, ni de » leur faire aucun bien ? Ce n'étoit » que pour cela qu'on avoit les mains » liées. Quand il s'agiſſoit de maltrai-

» ter les soldats, ou de les faire égor-
» ger, tout le monde en avoit le droit.
» C'étoit ainsi que Tibere employoit
» autrefois le nom d'Auguste, pour
» éluder les prieres des légions. Drusus
» se servoit déja des mêmes artifices.
» Ne leur enverroit-on donc jamais que
» de jeunes gens sans autorité?

» Il étoit bien singulier que l'Em-
» pereur ne réservât au Sénat que la
» connoissance de ce qui pouvoit tour-
» ner à l'avantage des troupes. Il fal-
» loit donc aussi le consulter ce Sénat,
» pour ordonner des supplices ou des
» batailles. Mais on n'avoit besoin de
» conseils que pour les récompenser :
» on s'en passoit bien pour les punir ».

Alors ils se retirent plus irrités que jamais. Ils insultent le Prince & son cortége. Ils menacent les soldats arrivés avec lui, s'ils ne l'abandonnent pour se joindre à eux. Pour comble de malheur le jour avançoit. On approchoit d'une nuit terrible, & qui sembloit annoncer les plus criminels excès, lorsque le hasard fit tout changer.

Le ciel étoit presque serein. La

lune parut tout d'un coup perdre de sa lumiere. Les soldats qui n'en devinoient pas la cause, appliquerent ce présage aux circonstances présentes. Comparant les fatigues de leur état avec l'obscurcissement que souffroit cet astre, ils en conclurent que leur entreprise pourroit réussir, s'il venoit à reprendre son éclat.

Ils se mirent donc à faire beaucoup de bruit, suivant les régles de démence transmises de siécle en siécle, & observées encore dans plus d'une partie du monde. Ils se livroient à la tristesse ou à la joie, suivant que la planete sembloit plus claire ou plus voilée.

Mais des nuages l'ayant tout-à-fait couverte, ils la crurent pour toujours ensevelie dans les ténébres. Comme des esprits une fois frappés se laissent facilement aller à la superstition, ils se plaignoient en gémissant, du sort qui leur annonçoit des travaux éternels, & des Dieux qui s'opposoient à leur audace (*a*).

(*a*) Luna, clariore pene cœlo visa lan-

Drusus, persuadé qu'il falloit profiter avec prudence d'un hasard si heureux, commanda à ce qu'il avoit d'Officiers autour de lui, de parcourir les tentes, de s'insinuer auprès des sentinelles, & dans les corps-de-garde, d'y réveiller l'espérance & la crainte.

» Jusqu'à quand, disoient aux soldats ces Officiers fideles, assiégerons-nous le fils de notre Empereur? Quel sera le fruit de tant d'attentats? Est-ce à Percennius, à Vibulenus que nous voulons nous soumettre? Percennius ou Vibulenus sont-ils capables de nous assurer un

---

guescere. Id miles rationis ignarus, omen præsentium accepit, ac suis laboribus defectionem sideris adsimilans, prospereque cessura quæ pergerent si fulgor & claritudo diei redderentur : igitur æris sono, tubarum cornuumque concentu strepere, prout splendidior, obscuriorve lætari aut mœrere, & postquam ortæ nubes offecere visui, creditumque conditam tenebris, ut sunt mobiles ad superstitiones perculsæ semel mentes, sibi æternum laborem portendi, sua facinora aversari deos lamentantur.

» meilleur ſort ? Vont-ils ſe mettre à » la tête de l'Empire Romain, à la » place des Nérons & des Druſus ? Que » ne ſommes-nous les premiers à répa- » rer la faute, comme nous avons été » les derniers à la commettre ? On » obtient lentement ce qu'on demande » pour toute une multitude à la fois : » mais les récompenſes que chacun » mérite en particulier, on en jouit » bientôt (*a*) ».

Ces diſcours faiſoient impreſſion. Ils jettoient de la défiance dans les eſprits. Il n'y avoit plus de concert entre les jeunes ſoldats & les vétérans, entre une légion & une autre. Inſenſiblement l'amour du devoir commence à renaître. Ils ceſſent de faire la garde aux portes. Ils reportent à leurs places les aigles qu'ils en avoient tirées au commencement de la ſédition.

Au point du jour, Druſus inſtruit de ce qui ſe paſſoit, aſſembla l'armée.

(*a*) Tarda ſunt quæ in commune expoſtulantur : privatam gratiam ſtatim mereare, ſtatim recipias.

Il s'exprima avec nobleſſe, ſur le paſſé qu'il blamoit, ſur le préſent qu'il approuvoit. Il dit que l'inſolence & les menaces ne pouvoient rien ſur lui. Mais que s'il les voyoit rentrer dans le devoir, s'il les entendoit ſupplier avec modération, il écriroit à ſon pere pour le prier d'écouter leurs demandes ſans reſſentiment. En effet il dépêcha ſur le champ à Rome un courier, pour informer l'Empereur de l'état des choſes.

Enſuite il délibera avec ſon Conſeil ſur le parti qu'il falloit prendre. Les eſprits timides penſoient qu'il devoit attendre les ordres de la Cour, & cependant ramener les ſoldats par la douceur. D'autres ſoutenoient qu'il falloit employer des remedes violens, parce que la multitude, diſoient-ils, ne connoît pas de milieu : elle eſt redoutable quand elle ne craint pas : dès qu'elle eſt une fois intimidée, on peut la mépriſer ſans riſque.

Ils inſinuoient donc à Druſus qu'il falloit profiter du moment où la ſuperſtition duroit encore, & redoubler la terreur en faiſant périr les auteurs

du ſoulevement. Le caractere du Prince le portoit à la rigueur. Ainſi Percennius & Vibulenus furent mandés, & égorgés dans ſa tente.

Alors on rechercha ceux qui avoient eu le plus de part au trouble. Une partie qui etroit diſperſée hors du camp, fut égorgée par les Centurions même. Ils ſe vengeoient ſur ces malheureux des affronts qu'ils en avoient reçus. Quelques-uns furent livrés par leurs propres camarades, qui vouloient prouver la ſincérité de leur retour.

A tant de ſujets d'allarmes pour les ſoldats, ſe joignoit encore la rigueur prématurée de la ſaiſon. Les pluies étoient continuelles; & les vents ſi violens, qu'ils ne pouvoient ni s'aſſembler ni ſortir de leurs tentes, ni même ſe défendre contre les torrens & les tourbillons qui les renverſoient. Ils redoutoient toujours la colere du ciel, & croyoient que c'étoit pour les punir, qu'il faiſoit palir les aſtres & fondre les orages.

Ils ne trouvoient point d'autre remede à leurs maux, que d'abandon-

ner un camp malheureux, ſouillé par leurs fureurs, & de ſe rendre chacun dans leurs quartiers. La huitiéme légion partit la premiere : la quinziéme enſuite : la neuviéme vouloit s'obſtiner à attendre la réponſe de Tibere : mais ſe trouvant affoiblie par la retraite des deux autres, elle obéit avant qu'on l'y forçât. Alors Druſus voyant tout pacifié, revint en Italie, ſans même attendre le retour de ſon courier.

Le récit que je viens de faire eſt entierement copié d'après Tacite. Tous les traducteurs, ſans exception, ont cru que cet effroi ſubit des ſoldats avoit été cauſé par une éclipſe. Il eſt bon pourtant de remarquer qu'il n'eſt point du tout queſtion d'éclipſe dans le latin. On peut s'en convaincre, & par ma traduction qui eſt fidelle, & par le texte mis au bas, qui n'eſt point altéré.

Ces mots *prout ſplendidior, obſcuriorve, plus claire ou plus voilée*, ſuppoſent des alternatives d'ombre & de lumiere pluſieurs fois réitérées, dont une éclipſe n'eſt pas ſuſceptible.

L'ombre n'y fait qu'augmenter jufqu'à l'immerfion totale, & diminuer depuis le commencement de l'émerfion. Il eft donc clair que ces expreffions *fplendidior, obfcuriorve*, ne peuvent défigner que des nuages qui en paffant cachoient la lune, ou la laiffoient reparoître en s'éloignant. Celles qui fuivent en font la preuve convaincante. *Poftquam ortæ nubes offecere vifui*, dit l'Ecrivain latin, *quand de nouveaux nuages l'eurent tout à-fait couverte.* On ne peut pas fe méprendre au fens.

J'avoue que je ne conçois pas trop comment des foldats Romains pouvoient s'effrayer de voir des nuages leur cacher la lune. Mais j'avoue auffi qu'en copiant tout cet épifode dont Tacite a orné fa narration, je n'en crois pas un mot. Qu'il ait voulu parler ou non d'une éclipfe, il eft vifible qu'il s'eft prêté à la foibleffe commune chez tous les anciens. Ils veulent toujours trouver dans les fingularités occafionnées au ciel par les révolutions des aftres, ou des faifons, quelque rapport avec les événemens

produits ſur la terre, par les paſſions des hommes.

Examinez l'antiquité. Vous n'y verrez pas un ſeul fait un peu conſidérable, qui n'ait été précédé par quelque ſigne dans le ciel. Si Periclès s'embarque pour aller combattre les Spartiates, une éclipſe épouvante ſon pilote. Si Alexandre eſt prêt à livrer bataille aux Perſes, une éclipſe vient inquiéter les deux armées. Si Céſar eſt aſſaſſiné, une éclipſe annonce ſa mort au genre humain.

On n'a pourtant point vu d'éclipſe à Hochſtet, ni à Ramillies, ni à Fontenoy, ni à Molvits, ni à Prague, ni à Berghen. On n'en a point vu à la mort du Maréchal de Saxe, ni à celle de Neuton, qui en auroit mérité ſeul une de ſoleil plus viſible & mieux prédite que celle du premier Avril 1764. Il faut en conclure que l'imagination de nos Ecrivains n'a plus les mêmes droits ſur la marche des aſtres, & que les Almanachs en devenant plus communs, lui ont ôté une grande reſſource.

CHAPITRE XI.

Autre révolte qui éclate parmi les troupes employées à la garde du Rhin, ſous les ordres de Germanicus. Caractere de ce Prince. Sa généroſité, ſa fidélité envers Tibere. Il parvient à appaiſer les ſoldats en apparence.

LA ſédition de Hongrie n'étoit pas encore appaiſée, quand on apprit à Rome qu'il s'en étoit élevé une autre ſur les bords du Rhin, dans les armées qui les défendoient. Celle-ci cauſa bien plus d'effroi, parce que les troupes qui l'appuyoient étoient bien plus nombreuſes, & qu'elles pouvoient trouver un chef tout autrement autoriſé.

Elles étoient, comme je l'ai dit, aux ordres de Germanicus, & compoſoient huit légions diviſées en deux corps. On les diſtinguoit ſous les noms de haute & de baſſe armée.

La premiere ne ſe décidoit point. Elle étoit inſtruite des mouvemens arrivés en Hongrie. Elle attendoit, ſans ſe déclarer, le ſuccès d'une révolte éloignée. Mais la ſeconde plus voiſine de Germanicus, ſe livra à une fureur, que ſoutint d'abord l'eſpérance de la voir avouée par ce Prince.

Ces eſprits groſſiers ne l'étoient pas aſſez, pour ne pas ſentir combien ſa ſituation devoit être délicate. Le bruit s'étoit répandu qu'Auguſte avoit eu deſſein de l'élever à l'Empire; au moins eſt-il ſur qu'il avoit travaillé à l'en approcher. Il lui en avoit confié les principales forces, en le mettant à la tête des armées du Rhin. Ayant de plus obligé Tibere à l'adopter, il étoit viſible qu'il avoit voulu lui aſſurer la préférence ſur Druſus, à qui cette adoption faiſoit perdre le droit d'aîneſſe, & les eſpérances qui y étoient attachées.

Germanicus ne ſongeoit pas à abuſer de ces marques d'eſtime. Mais perſonne n'ignoroit combien le cœur de Tibere en étoit ulceré. La diſſimu-

lation, dont il se faisoit une étude, n'alloit point jusqu'à pouvoir cacher sa jalousie & son dépit. Il blâmoit dans son neveu les vertus même qui le faisoient aimer, parce qu'elles paroissoient être la critique de ses propres défauts. Germanicus, avec un caractere doux, un abord ouvert, se faisoit chérir autant que les airs insultans ou mystérieux de son oncle le faisoient redouter (*a*).

Des querelles de femmes contribuoient d'ailleurs encore à les désunir. Livie hautaine, implacable dans ses ressentimens, exigeoit une soumission sans bornes de toute sa famille, dont elle seule avoit commencé & affermi la grandeur. Germanicus soutenoit peut-être trop contre elle sa femme Agrippine qu'il idolâtroit.

Cette Princesse, seul reste du sang d'Auguste, ne se voyoit qu'à regret au-dessous d'une femme qu'on soup-

---

(*a*) Juveni civile ingenium, mira comitas, diversa à Tiberii sermone, vultu, arrogantibus & obscuris.

çonnoit d'en avoir été l'ennemie, & d'en avoir cauſé la ruine. Elle ne mettoit pas dans ſes plaintes aſſez de politique. Mais ſa ſageſſe & ſon amour pour ſon mari, auroient du rendre ſupportable ce que ſon courage avoit de trop altier.

Connoiſſant entre ces deux Princes tant de ſujets de ſe craindre & de ſe haïr, il n'eſt pas étonnant que l'armée ſe promît l'appui du neveu, en travaillant à détrôner l'oncle. Comme cependant la grandeur d'ame du premier étoit connue, on n'oſa pas d'abord lui en faire la propoſition. La révolte s'annonca,ainſi qu'en Hongrie, par de ſimples murmures, contre un ſervice auſſi dur qu'infructueux. Mais le ſoldat qui ſentoit mieux ſes forces, ſe porta plus promptement à en abuſer.

Ce n'étoit pas un ſimple aventurier, qui, comme dans l'autre armée, haranguât des légions iſolées, peu nombreuſes, & trop foibles pour tenir ſeules contre les efforts qu'elles avoient à redouter. Ici la ſédition avoit pour elle pluſieurs organes. Pluſieurs voix

repréſentoient aux troupes que la République ne devoit ſon aggrandiſſement qu'à leurs victoires. De tous côtés on leur faiſoit ſentir qu'elles tenoient dans leurs mains le ſort de l'Empire, & qu'il falloit profiter du beſoin que l'on avoit de leurs ſecours, pour s'en faire payer le prix.

A ces diſcours ſéditieux les ſoldats s'animent. Ils chaſſent ou tuent leurs Officiers, ſur qui tomboit toujours le premier reſſentiment des troupes mutinées. Ils ne reconnoiſſent plus aucune eſpéce de ſubordination. Seulement ils avoient ſoin de ſe partager entr'eux les gardes, & tout ce que demandoit la ſureté commune.

Ce qui faiſoit le plus redouter aux gens éclairés un acharnement profond & implacable, c'eſt qu'ils n'agiſſoient pas ſéparément, ou à la ſollicitation d'un petit nombre de factieux. Ils éclatoient enſemble : ils s'appaiſoient enſemble. On découvroit dans leurs mouvemens tant d'accord & de fermeté, qu'on auroit pu leur croire des Chefs.

Germanicus étoit alors dans les Gaules

occupé à une eſpéce de cadaſtre, pour la répartition des impôts. Ce Prince, le héros de Rome, & connu par ſes talens guerriers, ne dédaignoit pas de s'appliquer aux affaires de finance. C'eſt la conduite de tous les véritablement grands-hommes, du moins tant qu'ils en ont été les maîtres. C'eſt celle du ſage Julien, avant même qu'il fut ſur le trône. C'eſt celle du modele des bons Rois, de Henri IV dès qu'il y fut parvenu. Ces héros bienfaiſans ne croyoient pas devoir ſe borner à détruire les ennemis déclarés d'un Etat. Ils s'attachoient à porter la juſtice & la lumiere dans un art qui peut lui en procurer de bien plus redoutables, quoique plus obſcurs.

Telle étoit l'occupation de Germanicus quand il apprit la mort d'Auguſte, & bientôt après l'effet qu'elle avoit produit ſur une de ſes armées. Il étoit trop pénétrant pour ne pas ſentir tout d'un coup le fruit qu'il en pouvoit tirer. La révolte d'un corps ſi puiſſant lui ouvroit un chemin sûr au trône.

L'autre corps, malgré ſa prétendue

indécision, n'auroit pas été difficile à séduire. Tibere n'avoit point de forces capables de résister. Il est clair que son neveu n'avoit qu'une démarche à faire pour le déplacer, & il ne manquoit probablement pas d'amis qui l'encourageoient à la hasarder.

Mais sa grande ame ne s'ouvrit point à ces insinuations perfides. Quoique son oncle, en l'adoptant, n'eut fait que se prêter à des ordres supérieurs, il ne s'en regardoit pas moins comme lié envers lui. Il attachoit de l'infamie à l'idée de dépouiller un homme qu'il s'étoit obligé de regarder comme son pere. Sans écouter les raisons qui auroient pû justifier son ambition, il n'écouta que celles qui la condamnoient au silence. Au premier bruit du soulevement, il partit à la hâte, résolu de calmer, au péril même de sa vie, un trouble dont un cœur moins noble auroit profité sans balancer.

Les soldats le reçurent d'abord avec plus d'espérance que de crainte. Ils se présenterent en foule pour lui adresser leurs représentations. Pour lui, les voyant tous confondus, il leur

ordonna de se ranger chacun sous leurs drapeaux, & les fit apporter, afin de pouvoir par là distinguer les compagnies. On lui obéit, quoiqu'avec lenteur.

Alors il commença à leur parler du respect dû à Auguste. Il passa ensuite aux victoires de Tibere, vantant surtout les belles actions qu'avoit faites ce Prince dans le pays, avec les mêmes légions qui se portoient à l'outrager. Il fit valoir le consentement de Rome, de l'Italie, des Gaules, qui toutes avoient reconnu sans difficulté le nouvel Empereur.

Jusques-là on l'écouta en silence : ou du moins sans beaucoup de bruit. Mais quand il en vint à la sédition, qu'il leur demanda où étoit l'obéissance due aux Généraux, l'ancien respect pour la discipline, ce qu'ils avoient fait de leurs Tribuns, de leurs Centurions, ils se mirent à découvrir leurs estomacs, en reprochant les blessures dont on les récompensoit si mal, & les coups dont on les accabloit injustement.

Ils se plaignoient de la rigueur des

Officiers, de la modicité de la ſolde, de la dureté des travaux. Ils ne déguiſoient pas qu'ils étoient las de faire des retranchemens & des foſſés, d'aller en parti chercher des fourrages, des pierres, du bois; enfin tout ce qui ſe pratique dans un camp, ſoit pour en aſſurer la défenſe, ſoit pour en bannir l'oiſiveté.

Le cri le plus furieux venoit des vétérans, qui ayant fait leur temps trois fois & davantage, ſupplioient qu'on ne les laiſſât pas mourir dans les mêmes travaux, & qu'on leur aſſurât, après de ſi longs ſervices, une retraite qui les ſauvât de l'indigence.

Il y en eut même qui demanderent l'argent légué par Auguſte (*a*), en faiſant des vœux pour Germanicus, & lui laiſſant entrevoir qu'il pouvoit

---

(*a*) Auguſte avoit laiſſé par ſon teſtament, une ſomme d'environ trente-deux de nos livres, *trois cens ſeſterces* à chaque ſoldat légionnaire. Cet exemple fut ſuivi par ſes ſucceſſeurs, qui augmenterent de beaucoup le legs.

compter sur eux, s'il vouloit prétendre à l'Empire. A ces mots le Prince, comme s'il se fut senti souillé d'un crime, se précipita en-bas de son Tribunal. Il parut n'entendre qu'avec horreur des offres qu'il étoit si éloigné d'accepter.

La vivacité de ce mouvement, où l'on ne soupçonnoit pas d'artifice de la part d'un homme tel que Germanicus, fit tout d'un coup sentir aux séditieux combien ils s'étoient trompés, en comptant sur lui. Autant ils avoient estimé son courage, tant qu'ils avoient espéré se le donner pour complice, autant ils commencerent à le craindre & peut-être à le haïr, quand ils virent qu'ils ne pouvoient manquer de l'avoir pour ennemi. Ils essayerent au moins de l'intimider. Ils lui présenterent leurs armes, menaçant de le percer, s'il ne remontoit à sa place.

Pour lui, protestant qu'il mourroit plutôt que de manquer à son devoir, il tira son épée : il alloit se la plonger dans le sein, si ses amis ne lui eussent par force arrêté le bras. Les soldats

les plus éloignés, furieux de ſa conſtance, & même, ce qu'on aura peine à croire, quelques-uns s'avançant tout près, lui crioient qu'il frappât.

Un d'entr'eux lui préſenta même une épée nue, en lui diſant *que la pointe en étoit meilleure.* Malgré leur animoſité, les autres ſentirent combien ce trait étoit cruel & honteux. Ils parurent ſe rallentir un moment, & les Officiers du Prince eurent le tems de l'entraîner dans ſa tente.

Là on examina ce qu'il falloit faire. Le bruit couroit déja que les mutins alloient envoyer des députés à la haute armée, pour lui propoſer de ſe joindre à eux. On diſoit qu'ils s'apprêtoient à piller une ville du voiſinage, & que de-là ils porteroient le ravage dans les Gaules.

On avoit encore à craindre que l'ennemi inſtruit du déſordre arrivé parmi les troupes Romaines, ne s'emparât des bords du fleuve dès qu'il les verroit abandonnés. Faire charger les légions dans leur retraite, par les troupes auxiliaires, c'étoit allumer la guerre civile. Il y avoit du péril à tenir

ferme, de la honte à céder. Soit qu'on refusât, ſoit qu'on accordât tout, c'étoit mettre la République en danger.

Après avoir bien peſé tous les avis, le conſeil du Prince s'arrêta à ſuppoſer des lettres de Tibere, qui accordoit au ſoldat une partie de ce qu'il exigeoit. On lui promit une paye plus forte; une diſpenſe générale de tous les travaux, qui n'étoient pas d'une néceſſité indiſpenſable, & le double du legs fait par Auguſte.

Ils ſentirent qu'ils ne devoient ces promeſſes qu'à la crainte. Pour ne pas riſquer de ſe voir un jour fruſtrés de tout, ils en demanderent ſur le champ l'exécution. Germanicus & ſes amis pour faire la ſomme néceſſaire, ſe dépouillerent de tout ce qu'ils avoient d'argent, & leurs Officiers ramenerent dans les quartiers, dit Tacite, ces légions déshonorées, qui n'avoient pas honte de faire porter à leur tête un argent volé ſur leur propre Général.

CHAPITRE XII.

Les ſoldats mal calmés ſe revoltent une ſeconde fois. Ce qui les ramene. Diſcours que leur tient Germanicus, ſuivant Tacite.

On croyoit tout appaiſé : Germanicus dans cette idée avoit même été contenir un autre corps de troupes de qui on craignoit auſſi quelque mouvement. Il fut bientôt rappellé à cette même armée, dont il venoit d'acheter ſi cher la ſoumiſſion. Malheureuſement il y fut joint par des Députés du Sénat, dont Tacite n'explique pas les inſtructions, & qui parurent en vouloir faire un myſtere aux ſoldats.

Ces cœurs inquiets & troublés par les reproches ſecrets de leur conſcience, s'ouvrirent bientôt à la crainte. Ils crurent que ces Envoyés venoient pour caſſer tout ce qu'ils avoient exigé dans le tems de la ſédition. Ce bruit répandu & favoriſé

ſous main par des factieux, qui ſe croyoient intéreſſés à ranimer le déſordre, échauffe les eſprits. Ils reprennent leur premiere animoſité. Ils inſultent les Envoyés. Le chef de la députation, qui étoit un Sénateur diſtingué, courut même riſque de la vie. Ce ne fut qu'avec bien de la peine que Germanicus parvint à l'arracher des mains de ces furieux.

Dans ce déſordre tout le monde le blâmoit de ne pas ſe retirer vers la haute armée, où il pouvoit eſpérer de trouver de la ſoumiſſion, & des forces contre les rébelles. On lui diſoit que c'étoit trop long-tems écouter des conſeils pleins de molleſſe, qu'il falloit une bonne fois en impoſer aux mutins, par une réſolution vigoureuſe; que s'il s'obſtinoit encore à les déſarmer à force de complaiſance, il devoit au moins éloigner d'eux ſon fils encore enfant, & ſa femme enceinte, qui pouvoient n'en être pas reſpectés.

Agrippine ne vouloit pas ſe retirer. Elle s'oppoſoit à ces inſinuations timides. Elle promettoit de braver le danger

danger avec une fermeté digne du ſang d'Auguſte. Cependant, après avoir long-tems héſité, après avoir en pleurant embraſſé ſon fils, Germanicus engagea la Princeſſe à partir avec toutes les femmes de ſa ſuite.

Elle s'y réſolut avec répugnance, & le déſordre de ſon départ ſembloit augmenté, par la précipitation avec laquelle il falloit s'y préparer. C'étoit un ſpectacle touchant que cette déplorable troupe. La femme du Général étoit forcée de fuir avec ſon fils entre ſes bras. Celles de ſes amis la ſuivoient en pouſſant des cris, & leurs maris obligés de reſter dans le camp, les conduiſoient des yeux avec une inquiétude auſſi triſte que douloureuſe (*a*).

(*a*) Tout ce morceau eſt écrit par Tacite, avec beaucoup d'éloquence & de chaleur. J'ai tâché de l'imiter autant que je l'ai pû. Je dois cependant faire obſerver que cet abandon, cette déſolation ſi naïvement dépeinte, eſt toute entiere de l'imagination de l'Ecrivain. Il a dit lui même plus haut, que les troupes alliées continuoient dans la

Ces pleurs, ces gémissemens attirerent pourtant l'attention des soldats. Ils sortent de leurs tentes pour en sçavoir la cause. Ils voyent des femmes dont la qualité leur est connue, prendre le chemin de *Treves*. Ils songent qu'elles vont se retirer chez des étrangers, sans gardes, sans escorte, privées même de leur suite particuliere, loin d'avoir celle qui convenoit à leur rang.

La vue d'Agrippine sur-tout réveille dans leurs cœurs la honte & la com-

---

soumission aux ordres de Germanicus. Ce Prince étoit donc en état de donner facilement une escorte à sa femme, & sans doute il le fit. Mais il faut avouer que cette circonstance de plus dans le récit de Tacite, l'auroit gâté. Agrippine partant en sureté sous l'escorte d'un bon corps de cavalerie, seroit un personnage froid qui n'intéresseroit personne. Quand on voit au contraire la même Princesse réduite à fuir seule, sans domestiques, au milieu d'un pays ennemi, elle excite la crainte & la pitié. Elles devient un vrai personnage de tragédie, & c'est précisément ce que Tacite en vouloit faire.

passion. Ils se rappellent le souvenir d'Agrippa, d'Auguste, de Drusus, pere, aïeul, beau-pere de cette infortunée. Sa fécondité, sa vertu les attendrissent. Ils sont émus en voyant cet enfant né dans le camp, élevé sous les tentes, à qui ils avoient eux-mêmes donné le nom de Caligula, parce que pour lui concilier l'amour des troupes, on lui en faisoit porter l'habit.

Ils se sentent sur-tout pleins de jalousie contre les habitans de Treves. Ils rougissent qu'on soit obligé de confier à des barbares un dépôt pour qui l'on craint leurs emportemens. Alors ils s'opposent à la marche des chariots. Ils prient qu'on retourne, ou qu'au moins on s'arrête. Une partie entoure Agrippine avec respect. Les autres courent vers Germanicus : mais ce Prince encore outré de douleur & de colere, leur parla en ces termes.

» Mon épouse & mon fils ne me
» sont pas plus chers que mon pere &
» l'Etat. Mais l'un a pour lui sa gran-
» deur : l'autre des armées qui le dé-
» fendront. Quant à ma femme &
» mon fils, je les offrirois moi-même

» ſans regret à la mort, s'il s'agiſſoit
» de votre gloire. Mais je les éloigne
» aujourd'hui d'une armée furieuſe,
» afin que toutes les horreurs qu'elle
» prépare ne tombent que ſur moi. Je
» ne veux pas qu'on ait encore à vous
» reprocher d'avoir égorgé le petit-
» fils d'Auguſte, & la fille de Tibere.

» Quel excès en effet, quel crime
» vous reſte-t-il encore à commettre?
» Quel nom vous donner, dans l'état
» où je vous vois? Vous appellerai-je
» ſoldats, vous qui avez aſſiégé votre
» Général dans vos retranchemens.
» Vous appellerai-je citoyens, vous
» qui foulez aux pieds l'autorité du
» Sénat, qui violez des Loix ſacrées
» même pour les ennemis, l'autorité
» du commandement, & le droit des
» gens?

» Le grand Céſar a pu d'un ſeul
» mot reprimer une armée révoltée.
» Auguſte en ſe montrant, épouvanta
» d'un coup d'œil les légions qui lui
» avoient gagné la bataille d'Actium,
» & moi qui ſuis de leur ſang au
» moins, ſi je n'égale pas leur gloire,
» comment me ſuis-je vu traité par

» la premiere & la quinziéme légion ?
» L'une doit ſes drapeaux à Tibere :
» l'autre en a reçu mille récompen-
» ſes, & a été guidée par lui dans les
» combats. Quelle reconnoiſſance lui
» en marquez-vous ?

» Voila donc les nouvelles qu'il
» faut que j'envoye à mon pere ! Tan-
» dis qu'il n'en reçoit que d'agréables
» des autres provinces, moi je lui
» manderai d'ici que les plus grands
» avantages n'ont pu raſſaſier l'avidité
» de ſes ſoldats ; qu'ils égorgent leurs
» Centurions ſous mes yeux, qu'ils
» chaſſent les Tribuns, qu'ils arrêtent
» leurs Commandans, que le camp
» & le fleuve ſont teints de ſang Ro-
» main, verſé par des mains Romai-
» nes, & que moi-même je traîne
» des jours peu aſſurés, parmi des
» troupes qui me haïſſent.

» Pourquoi, trop imprudens amis,
» m'arracher le fer que j'allois dès les
» premiers jours me plonger dans le
» ſein ? Celui qui m'offroit ſon épée
» me donnoit une marque bien plus
» ſure d'affection. J'aurois perdu la
» vie, mais avant que d'être témoin

» du déshonneur de mon armée. Vous » auriez élu un Général qui, en laissant ma mort impunie, auroit du » moins vengé le massacre de Varus » & de ses légions. Les Dieux n'auroient pas souffert que des Gaulois, » malgré leur bonne volonté, eussent » seuls l'honneur de soutenir la gloire » du nom Romain, & de réprimer » les peuples de la Germanie.

» O vous que j'implore, divin Auguste, vous que les Dieux ont » adopté, vous mon pere Drusus, » dont j'ose ici rappeller la mémoire, » faites que ces soldats, déja sensibles » à la honte & à l'honneur, effacent » les taches dont ils se sont souillés. » Faites qu'ils rendent funeste aux ennemis l'emportement qui les armoit » contre leur patrie.

» Et vous dont je vois changer les » visages & les dispositions, si vous » voulez prouver votre repentir, si » vous songez à me rendre mon fils » & mon épouse, craignez l'approche » des mutins; séparez-les d'entre » vous; ce sera le gage de votre retour » & de votre fidélité ».

J'ai traduit en entier ce discours ; mais c'est plutôt pour faire connoître le gout & le stile de Tacite en ce genre, que pour satisfaire au devoir d'Historien. Les anciens se donnoient à cet égard une liberté dont nous avons très-bien fait de nous priver. Ils écrivoient alors l'histoire, précisément comme nous faisons aujourd'hui des tragédies.

L'Ecrivain se mettoit à la place de ses héros. Il leur prêtoit les sentimens qu'ils avoient pu avoir. Il les faisoit parler comme ils auroient du le faire : & l'usage où l'on étoit de cultiver l'éloquence, de traiter en public & de vive voix toutes les grandes affaires, rendoit cette supercherie moins révoltante.

Un autre gouvernement a amené d'autres mœurs. Celles-ci ont imposé à nos Historiens des régles inconnues à ceux de l'antiquité. On ne permet plus aux premiers d'imaginer dans leurs cabinets des discours de rhéteurs, & de les décorer du nom des grands hommes dont ils parlent. Je ne crois pas que ni eux ni les Lecteurs ayent

perdu à la suppression de ce privilege.

Au reste il est vraisemblable que Germanicus dit à ses soldats quelque chose d'équivalent au discours que Tacite lui fait prononcer. Ils ne lui répondirent qu'en avouant la justice de ses reproches, en le priant de punir les coupables, de pardonner à ceux qui ne l'étoient devenus que par foiblesse, de les conduire à l'ennemi, de rappeller Agrippine, & de ne pas confier à des Gaulois le jeune éleve des légions, son fils *Caligula*. Le Prince consentit à leurs demandes, & les laissa maîtres de punir les chefs de la révolte.

On put voir bien clairement alors à quel point la multitude est inconstante. Ces soldats s'empressent eux-mêmes à dénoncer ceux dont ils ont été si long-tems les complices. Ils les chargent de chaînes. Ils les traînent devant un Officier, qui s'y prit ainsi pour les juger.

Les légions entouroient le Tribunal, l'épée nue à la main. Un Tribun y faisoit monter l'accusé. Si le

cri général le déclaroit coupable, il étoit ſur le champ précipité & maſſacré. Les ſoldats ſe prêtoient avec plaiſir à des meurtres qui ſembloient les juſtifier (*a*) : & Germanicus ne les empêchoit pas, parce que faiſant tout ſans ordre, la cruauté & l'odieux de cette exécution ne pouvoit tomber que ſur eux (*b*).

Ainſi tout s'appaiſa. Il ne leur reſta de tant de fureurs, que le déſir de l'expier aux dépens des ennemis, & de laver dans le ſang des Germains celui de leurs camarades dont ils venoient de ſe couvrir.

(*a*) Et gaudebat cædibus miles, tanquam ſemet abſolveret.

(*b*) Cette réflexion eſt de Tacite.



CHAPITRE XIII.

Sagesse de Germanicus. Il fait enterrer les corps des Romains tués à la défaite de Varus. Mécontentemens & soupçons de Tibere contre Germanicus. Il le tire de l'Allemagne. Mort de ce dernier.

GErmanicus crut devoir profiter de cette ardeur utile. Une suite de victoires glorieuses en fut le fruit. Ce Prince devenu le vengeur & le soutien de l'Empire, justifioit & les vœux des soldats qui avoient voulu l'avoir pour maître, & les regrets des citoyens, qui en admirant sa vertu, blamoient sa modération.

Tant d'éclat n'étoit pas propre à tranquiliser Tibere. La crainte lui faisoit dissimuler sa jalousie : mais au fonds du cœur, il trembloit de se voir un fils si chéri, & si digne de l'être. Il vouloit se défier de cet excès

de vertu, quoiqu'il en eut des preuves bien convaincantes. Il osoit à peine se croire assuré de l'Empire, quand il songeoit que Germanicus avoit été le maître de l'en priver.

Une démarche innocente de ce jeune Prince vint encore fortifier ses inquiétudes. Il avoit poussé ses conquêtes bien au-delà du Rhin. La femme, le fils, & le beau-pere du terrible Arminius, étoient tombés entre ses mains. La mort de Varus étoit vengée. Mais on voyoit encore les tristes restes de sa défaite, dans les campagnes qui en avoient été témoins.

Germanicus songea à faire disparoître les monumens d'une honte qu'il avoit effacée. Il fit tourner son armée du côté de ce champ de bataille, qui avoit couté tant de larmes & de sang à l'Empire. Il n'y avoit point de soldat qui en marchant ne s'attendrît sur le désastre dont ils alloient voir les preuves. Il n'y en avoit aucun à qui ce moment ne rappellât ses amis, ses parens, les accidens que la guerre

entraîne, & le malheureux sort de l'humanité en général (*a*).

On arriva enfin dans ces lieux funestes, qui n'offroient qu'un spectacle & un souvenir affreux. On distinguoit la vaste enceinte du premier camp de Varus, & la place qu'y avoient occupé les trois légions. Ensuite un retranchement moins considérable, à demi-détruit, avec un fossé peu profond, indiquoit l'endroit où s'étoient refugiés les débris de l'armée déja vaincue (*b*).

Au milieu de la campagne paroissoient des monceaux d'os blanchis, ou des restes de cadavres épars, sui-

(*a*) Permoto ad miserationem omni qui aderat exercitu, ob propinquos, amicos, denique ob casus bellorum, & sortem hominum.

(*b*) Incidunt mestos locos, visuque ac memoria deformes. Prima Vari castra, lato ambitu, & dimensis principiis trium legionum manus ostentabant: dein semiruto vallo, humili fossa, accisæ jam reliquiæ consedisse intelligebantur.

vant que les ſoldats avoient été maſſacrés, en ſe défendant en corps ou dans la fuite. On appercevoit des armes rompues, des membres de chevaux, & des têtes clouées aux arbres voiſins. Dans les bois d'alentour on voyoit les autels où avoient été égorgés les Tribuns & les premiers Centurions (*a*).

Les ſoldats qui avoient eu le bonheur d'échapper au maſſacre, ou de briſer leurs fers, enſeignoient à leurs camarades les endroits où s'étoient paſſés les évenemens les plus mémorables de la journée. Ici, diſoient-ils, notre légion perdit ſon aigle : ici Varus reçut une premiere bleſſure : là il ſe donna malheureuſement la mort de ſa propre main.

Ils montroient l'endroit où Armi-

(*b*) Medio campi albentia oſſa, ut fugerant, ut reſtiterant disjecta, vel agglomerata. Adjacebant fragmina telorum, equorumque artus. Simul truncis arborum ante fixa ora. Lucis propinquis barbaræ aræ apud quas Tribunos, & primorum ordinum Centuriones mactaverant.

nius avoit harangué ses troupes après la victoire. Ils racontoient par combien de supplices différens les barbares avoient fait sentir leur cruauté aux prisonniers, avec quel orgueil leur chef avoit insulté aux aigles captives.

Ce spectacle & ces discours augmentoient la fureur des soldats. C'étoit alors la sixiéme année depuis la défaite. Ne pouvant distinguer parmi ces ossemens confus ceux de leurs amis, ils les couvroient tous également de terre avec une indignation douloureuse. On leur dressa en gason un vaste tombeau, & Germanicus, qui partageoit l'affliction des vivans, voulut, pour faire honneur aux morts, y mettre lui-même le premier la main.

Cette cérémonie déplut à Tibere, soit qu'il craignît que la vue de ces corps égorgés, abandonnés sans sépulture, ne rendit les troupes moins courageuses, & ne leur fit paroître l'ennemi plus redoutable; soit qu'il soupçonnât le Prince de ne leur avoir donné cette marque éclatante de son

affection, que par des vues politiques & dangereuses; soit enfin, comme dit Tacite, qu'il ne put se résoudre à approuver aucune action de Germanicus. Depuis ce moment il n'eut point de repos qu'il ne l'eut fait revenir auprès de lui, quoique le séjour de ce Prince sur le Rhin, eut encore été marqué par de nouvelles victoires.

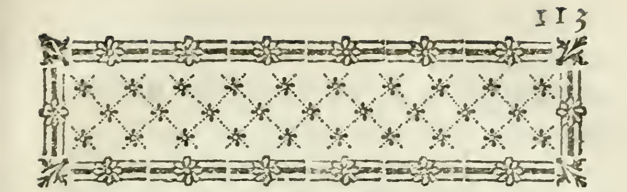
On connoît le reste de sa vie. On sçait avec quels applaudissemens il fut reçu dans Rome, quels coups porterent au cœur ingrat & soupçonneux de Tibere, ces marques d'attachement données à un homme qu'il croyoit toujours son rival, comment il s'appliqua à l'éloigner du théatre de sa gloire, & même de l'Italie, à lui procurer tous les dégouts imaginables en Orient, où il l'envoya pour essuyer des affronts, comment enfin ce Prince adoré de tout l'Empire, fut arraché à la fleur de son âge à l'amour des peuples.

Il mourut dans la persuasion funeste que son oncle l'avoit fait empoisonner, & l'horreur du sort qui paroissoit menacer après lui sa femme &

ses trois fils, ne fut pas ce qu'il y eut de moins déplorable dans ses derniers momens.

Si l'estime de la postérité, & les louanges d'un Historien tel que Tacite, étoient une compensation suffisante pour la vertu persécutée, on pourroit croire Germanicus bien dédommagé des malheurs de sa vie. Il a laissé une mémoire chere à tous les honnêtes gens. On ne peut songer à ses vertus sans admiration, ni à ses infortunes sans attendrissement. En lisant son histoire, la premiere idée des Lecteurs sensés, sera toujours de souhaiter des Rois qui lui ressemblent.





HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE
L'EMPIRE ROMAIN.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Changement des mœurs de Tibere ; suivant les Historiens. Commencement de Séjan. Son ambition. Sa faveur. Sa politique. Ses crimes & ses artifices contre la maison de Germanicus.



LA mort de Germanicus fut, dit-on, l'époque d'un changement affreux dans les mœurs & dans la conduite de Tibere.

Jusques-là, retenu par la crainte d'un concurrent, il avoit affecté des vertus, & voilé ses vices.

Quand il se vit délivré d'un rival incommode, il ne tarda pas à se livrer à tous ses penchans. Séjan, Ministre artificieux, &, comme il arrive souvent, corrupteur intéressé d'un maître, dont les foiblesses assuroient sa grandeur, aida à le familiariser avec l'infamie & la cruauté.

Il le fortifia contre les remords. Dans le dessein de régner en sa place, il le plongea dans la paresse & dans les débauches. Il imposa à Rome un joug sanguinaire, jusqu'à ce qu'il périt lui-même au milieu de ses projets ambitieux.

Voila du moins ce que répétent depuis long-tems tous les Historiens, sur la foi des deux premiers qui ont osé l'avancer. Il ne s'agit pas encore ici de discuter tous les faits qu'ils rapportent. Je dois raconter d'abord l'élévation & la chute de ce favori célébre, dont le nom seul devroit faire trembler ceux qui ont le malheur de posséder l'amitié des Grands. Le danger où il

mit Tibere, m'oblige à lui donner place dans cet ouvrage, quoique ses vues & ses intrigues n'ayent pas eu le succès qu'il en attendoit.

Tibere aimoit la table, le jeu, la conversation, & tous les plaisirs qui sont moins dangereux par eux-mêmes pour les Princes, que par le tems nécessaire pour les gouter. Il étoit naturellement d'une humeur sombre. Il se plaisoit dans une vie retirée. La pompe de son rang lui devenoit à charge, & dès qu'il se vit sans concurrent en possession des fatigues attachées à l'Empire, son premier soin fut de chercher quelqu'un sur qui il put s'en débarrasser.

La mauvaise destinée des Romains voulut qu'il trouvât près de lui un homme fait pour parvenir dans une Cour à la plus haute fortune. C'étoit cet Elius Séjanus, dont j'ai parlé à l'occasion de la révolte appaisée par Drusus. Il avoit une physionomie heureuse, un caractère souple, un esprit adroit, avec le cœur le plus faux. Personne ne sçavoit ramper avec plus de noblesse, ni étaler avec des manieres

plus polies un faste insultant. Il n'y a point de façon d'attirer de l'argent & de le dépenser qu'il ne mit en usage.

D'ailleurs il étoit infatiguable en tout genre. Il apportoit au travail une pénétration singuliere, avec une assiduité opiniâtre. Une santé robuste lui permettoit de se livrer à tous ces excès qu'on honore du nom de plaisirs dans les Cours polies. Mais il conservoit jusques dans la chaleur de la débauche, le sens froid de l'ambition.

Il calculoit en homme habile l'utilité de l'amour plutôt que ses douceurs. Sçachant combien les femmes sont en état de fournir des ressources puissantes au vice, quand elles lui consacrent des attraits destinés par la nature à orner la vertu, il n'oublioit rien pour séduire celles dont il avoit besoin, & il y réussissoit. Enfin il avoit toutes les qualités qui rendent ce qu'on appelle un grand Seigneur dangéreux, méprisable & puissant.

Dès qu'il parut à la Cour, il s'attacha à couvrir une ambition furieuse d'un désintéressement affecté. Son pere étoit un simple Chevalier Romain,

parvenu par son mérite, ou par les intrigues qui en tiennent lieu, à la place de Préfet du Prétoire. Séjan, comme je l'ai dit, en avoit obtenu la survivance de bonne heure. Il en exerça sur le champ les fonctions. Son humeur insinuante & flatteuse lui acquit en peu de tems l'affection de l'Empereur ; & dès qu'il eut gagné sa confiance, il forma son plan pour se mettre un jour en état de le déplacer, s'il faut du moins en croire les Historiens.

La premiere démarche qu'il crut nécessaire, fut de travailler à avoir sous sa main un corps de troupes puissant, qui ne dépendit que de lui, & qui put au premier ordre lui donner tout l'Empire, en l'assurant de la capitale. Il rassembla donc sous les murs de cette ville, les différens corps dont étoit composée la garde de l'Empereur.

Pour entendre le but & l'effet de cette manœuvre, il faut sçavoir qu'Auguste avoit réservé pour cet objet environ dix mille hommes, qui y étoient particulierement consacrés. On les ap-

pelloit Prétoriens, ce qui revient au mot de *maiſon du Roi* parmi nous. Leurs fonctions étoient de monter la garde au Palais, & probablement dans les principaux quartiers de la ville. Ils jouiſſoient d'un rang & d'une paye diſtinguée.

Le Préfet du Prétoire avoit le commandement général de cette petite armée. Mais Auguſte, dont la politique fut toujours de ménager Rome, du moment qu'il s'en vit le maître paiſible, n'y retenoit auprès de lui qu'une partie de ces troupes. Le reſte étoit diſperſé dans d'autres villes d'Italie, & ſe rendoit ſucceſſivement à Rome par diviſions, pour y faire le ſervice. C'eſt le même ſyſtême qu'on paroît ſuivre parmi nous depuis quelque tems, pour la partie de la maiſon du Roi, qu'on appelle les Gardes-du-Corps.

Séjan propoſa à Tibere de changer l'ordre établi. Il l'engagea à réunir toutes les cohortes Prétoriennes dans un camp qui fut fixé à une très-petite diſtance de Rome. Pour appuier ſon deſſein, il employa ce motif qui ſert

quelquefois à couvrir tant d'abus : il fit valoir le bien du service.

Il représenta que la discipline s'observeroit plus rigoureusement sous les yeux du Prince, que ces troupes ainsi rassemblées deviendroient une ressource sure pour maintenir la tranquillité dela ville, sans qu'on en put craindre pour elles le voisinage, & qu'il résulteroit de son plan plusieurs utilités, sans aucun inconvénient.

Il fut donc adopté. Le camp fut tracé, & les Prétoriens s'y établirent, d'abord sous des barraques. Mais on les changea bientôt en casernes fortifiées, où le soldat retenu avec plus d'exactitude, se trouvoit aussi plus à portée de recevoir les ordres de ses chefs, & plus en état de seconder leurs projets. De ce changement peu intéressant en apparence, vinrent les longs malheurs de Rome, le sort funeste de plusieurs Empereurs, la honte de l'Empire, & enfin sa destruction dans des temps plus malheureux, & sous des chefs plus adroits ou plus fortunés que Séjan.

Ce premier pas étoit beaucoup pour

lui : mais il restoit encore bien des obstacles à détruire, avant qu'on put en recueillir les fruits. Tibere se trouvoit précisément dans la même situation qu'Auguste. Sa famille étoit nombreuse & florissante. Son fils Drusus avoit plusieurs enfans. Germanicus en avoit laissé trois qui donnoient de grandes espérances. Le peuple, toujours idolâtre d'un nom qu'il avoit tant chéri, voyoit avec plaisir s'élever de jeunes Princes qui promettoient de le faire revivre un jour. Avant que d'arriver au trône, il falloit écarter toute cette jeunesse qui en occupoit les dégrés. Séjan commença par Drusus.

Ce Prince avoit des talens & du courage. Il se voyoit avec douleur obscurci par le crédit du favori. Il lui marquoit en toute occasion une haine peu équivoque. Une fois même, à ce qu'on dit, dans un instant où Séjan le poussoit à bout, il lui donna un soufflet.

Les mœurs des Romains n'attachoient pas à cette espéce d'affront la même honte que les nôtres. Cependant

pendant on conçoit que la fierté de Séjan dût en être indignée. Ayant sa vengeance & son ambition à satisfaire, il en devint plus ardent à presser l'exécution de ses desseins.

Malheureusement le Prince avoit une femme jeune, belle & coquette. Le Ministre s'attacha d'abord à la séduire, & comme elle n'étoit pas d'un caractere à se défendre long-tems, il y parvint avec facilité. Quand une femme intrigante & voluptueuse en est venue là, elle n'a plus rien à refuser à un homme qui peut satisfaire tous ses goûts. Aussi Séjan ne craignit point de faire part à sa nouvelle maîtresse de ses projets. Elle ne se contenta pas de les adopter. Elle voulut en devenir complice.

C'étoit souiller son nom & sa naissance. C'étoit hasarder des droits incontestables, contre des espérances aussi éloignées que criminelles. Son mari étant héritier présomptif de l'Empire, lui en assuroit légitimement la possession. Séjan ne pouvoit encore lui faire partager que ses crimes, & il étoit fort douteux qu'il pût jamais

faire davantage pour elle. Mais il y a des cœurs qui ne goutent les plaisirs que quand ils sont déshonorans. Pour eux l'infamie même devient un besoin. Tel étoit celui de la Princesse, & en peu de tems Drusus mourut empoisonné.

Cet événement funeste replaçoit au premier rang les enfans de Germanicus. Ils entroient déja dans l'âge, où l'ambition & le ressentiment commencent à partager avec l'amour du plaisir le cœur des hommes. Leur mere Agrippine, toujours impétueuse, toujours implacable, s'étoit étudiée à faire passer dans leur ame la haine & les transports qu'elle nourrissoit dans la sienne.

Elle avoit paru inconsolable de la mort de son mari, jusqu'à ce qu'elle crut ses enfans en état de la venger. Alors elle éclata en reproches & en menaces contre le Ministre, dont elle pénétroit les desseins ambitieux. Celui-ci de son côté ne lui épargnoit aucun des dégouts que les dépositaires du pouvoir font si aisément essuyer dans les Cours, aux personnes qui

n'ont pour elles qu'un grand nom.

Cette fiere Princesse s'en irritoit encore. Dans l'excès de son emportement elle ne ménageoit pas même Tibere, qui ne l'avoit jamais aimée. Elle voulut, à ce qu'on assure, se remarier; soit que l'ardeur de son tempéramment lui rendît réellement ce secours nécessaire, soit plutôt qu'elle songeât à donner un défenseur à ses enfans, & à s'assurer d'un chef pour le parti qui les portoit à l'Empire.

Tibere ne voulut point se prêter à des vues qui lui paroissoient plus dangereuses pour lui-même, qu'utiles pour la Princesse. Séjan eut soin de ne lui rien laisser ignorer des plaintes & des regrets d'Agrippine. Elle y mettoit une indiscrétion & une amertume qui le dispensoit de les aigrir en les rapportant. Elle ne voyoit pas que cette conduite peu mesurée fournissoit des armes à son ennemi. Quand il voulut la rendre suspecte, & ses enfans redoutables, il trouva l'oreille du Prince ouverte pour tout entendre, & son cœur disposé à tout croire.

CHAPITRE II.

Séjan veut épouser la belle-fille de Tibere. Refus qu'il essuie, sans que son crédit en souffre. Adulation des Romains envers ce favori. Ses intrigues, leur succès. Trait horrible de son pouvoir, & de la bassesse des Sénateurs.

AU milieu des agitations intestines qui divisoient ainsi la Cour, la faveur de Séjan prenoit des accroissemens rapides. Il sembloit que l'amitié de Tibere pour lui, s'échauffât à proportion de ce qu'il se réfroidissoit pour ses neveux. Ce Prince venoit alors de quitter Rome, dans le dessein de n'y plus rentrer. Son éloignement pour les affaires s'étoit augmenté avec sa confiance pour le Ministre, qui lui en épargnoit les dégouts.

Il avoit pris le parti de se retirer av c une troupe choisie & peu nombr.u e, dans une petite isle voisine de

l'Italie, qu'il a depuis rendue célébre ſous le nom de *Caprée.* Il y avoit raſſemblé tout ce qui peut flatter les ſens. Il y menoit, loin du tumulte de la capitale, une vie libre & voluptueuſe. Il avoit déſiré que Séjan l'accompagnât, moins peut-être pour lui faire partager ſes plaiſirs, que pour avoir un homme ſûr, qui veillât à empêcher que rien ne pût les troubler.

Celui-ci crût le moment favorable pour haſarder une propoſition qu'il avoit toujours différée, malgré l'intérêt preſſant qu'il avoit à la faire accepter. La veuve de Druſus ne vouloit pas avoir commis un crime inutile. Elle rappelloit à ſon complice ſes promeſſes & ſes engagemens. Elle exigeoit qu'il remplaçât le mari qu'elle lui avoit ſacrifié. Il falloit le conſentement de Tibere pour une alliance ſi inégale. Son amitié pour Séjan ſembloit effacer la diſproportion. Celui-ci avoua donc ouvertement à l'Empereur les déſirs de la Princeſſe & les ſiens.

Tibere aimoit Séjan, mais comme les Princes abſolus ſont capables d'ai-

mer. Il vouloit bien accepter ſes ſervices, parce qu'ils lui étoient utiles, & les payer par l'abandon de ſon pouvoir. Mais il ne ſongeoit pas à lui permettre un mariage qui l'auroit ou élevé au-deſſus de la récompenſe, ou mis en état d'en abuſer. D'ailleurs il étoit révolté contre l'audace d'un homme ſans nom, qui ſe préſentoit pour devenir le ſucceſſeur de ſon fils.

Il ne répondit donc que par un refus décidé. Cependant il ne montra ni aigreur ni fierté. Seulement il laiſſa entrevoir à ſon Miniſtre que ſa dépendance faiſoit tout ſon mérite, & que pour affermir ſon crédit, il falloit qu'il s'y bornât. Du reſte il s'attacha pour le conſoler, à le combler de nouvelles graces. Il ſouffroit que toutes les diſtinctions, tous les honneurs, ſe partageaſſent preſque également entre Séjan & lui. Il lui renvoyoit tout l'exercice de la ſouveraineté. A peine ſembloit-il s'en réſerver les marques & le titre.

C'eſt ce qui parut ſur-tout dans un voyage qu'ils firent enſemble ſur les

côtes de la Campanie. Rome presque toute entiere s'y rendit pour leur faire sa cour. La longue absence du Prince qu'on n'avoit pas vu depuis plusieurs années, sembloit en faire un devoir. Tibere prit plaisir à étaler dans cette contrée délicieuse, un spectacle bien supérieur à ces Cours plénieres, qui flattoient si agréablement l'orgueil de nos anciens Rois.

Ce fut vraiment là que Séjan pût jouir de sa faveur. A Rome elle avoit bien la même réalité. Cependant elle n'y brilloit pas avec le même éclat. L'appareil de la puissance se perd, pour ainsi dire, dans une grande ville. Parmi tant d'hommes occupés de leurs affaires, on ne démêle pas ceux qui ne le sont que de porter leurs hommages au Maître de qui leur sort dépend.

Mais dans le coin d'une province on distinguoit sans peine les deux objets de l'adoration publique. L'esclavage, s'il est permis de le dire, y paroissoit dans toute sa pompe. Tous les ordres de l'Etat confondus, humiliés aux pieds du Prince & de son

favori, servoient bien plus à redoubler l'insolence du second, qu'à constater la grandeur du premier.

Enfin on se lassa même de les avilir. On les renvoya. Cette multitude de flateurs revint à Rome, les uns inquiets, les autres yvres de joie, suivant que leurs bassesses avoient été ou accueillies ou dédaignées.

Tant de gloire n'effaçoit point dans le cœur de Séjan l'humiliation du refus qui l'avoit précédée. Il étoit outré; mais en habile courtisan il dévoroit sa douleur. Il redoubloit d'activité, pour regagner d'un côté ce qu'il avoit perdu de l'autre. N'ayant pû devenir le beau-frere d'Agrippine & l'oncle de ses fils, il reprit le projet de les détruire. Il s'appliqua à réveiller les soupçons & la sévérité de Tibere, afin de profiter contre cette Princesse de ses éclats indiscrets qui en étoient la suite.

Il ne crut pas devoir employer le poison contre sa famille, quoiqu'il le put sans peine. Il aima mieux la perdre par la main même de l'Empereur. Peut-être se flattoit-il de le ren-

dre par-là plus odieux. En effet le peuple ne voyoit qu'avec effroi le danger de cette famille qu'il adoroit. Quoique personne ne put se dissimuler la part qu'y avoit le Ministre, l'indignation générale tomboit moins sur l'auteur de ces manœuvres criminelles, que sur celui qui pouvant les arrêter, paroissoit y prendre part en les souffrant, & même les encourager par son consentement.

On gémissoit, on murmuroit, mais secretement. Au milieu de tant de partisans & d'admirateurs, la veuve de Germanicus vivoit dans une solitude effrayante. Elle paroissoit abandonnée de ceux même qui souhaitoient avec plus d'ardeur la prospérité de sa maison. Un seul ami lui restoit, nommé Titius Sabinus. C'étoit un Chevalier Romain intrépide, désintéressé, qui ayant été particulierement estimé de Germanicus, ne pouvoit se résoudre à trahir Agrippine.

Il continuoit de la voir. Il l'accompagnoit par-tout. Il adoucissoit sa douleur en la partageant. Peut-être lui étoit-il attaché par un lien plus tendre

encore que celui de l'amitié. Elle étoit belle, & la beauté malheureuse n'en a que plus de pouvoir sur les ames nobles, d'autant mieux que l'amour s'y glisse sous le nom de la compassion. Peut-être, en considérant l'âge avancé de Tibere & les droits de ses neveux, Sabinus se flattoit-il de recueillir bientôt les fruits de sa constance. Peut-être aussi n'agissoit-il que par générosité, & ne cherchoit-il dans une conduite si haute, que la gloire d'en donner l'exemple.

Séjan avoit essayé plusieurs fois de se l'attacher, ou au moins de le détacher d'Agrippine. Il avoit aussi cherché des prétextes pour le perdre. Mais Sabinus irréprochable, autant qu'incorruptible, bravoit également la haine & les offres du Ministre.

Celui-ci frémissoit : il pressoit avec ardeur ses confidens intimes de le délivrer d'un obstacle qui le gênoit. Après bien des délais l'entreprise en fut formée par quatre scélerats décorés du titre de Sénateurs. Ils étoient déja tous parvenus aux premieres charges, mais ils ne voyoient dans

leurs anciennes dignités que de nouvelles raiſons pour s'avilir. Ils ambitionnoient le Conſulat, où on n'arrivoit que par la faveur de Séjan, & le crime, dit Tacite, étoit le ſeul moyen de fixer ſon choix.

Il s'agiſſoit d'amener Sabinus au point de fournir lui-même quelque prétexte à l'accuſation qui ſe préparoit contre lui. Un des quatre complices, nommé Latiaris, ſe chargea de le voir, & d'en tirer de quoi le rendre coupable. En effet il s'inſinua dans ſa familiarité. Pour exciter ſa confiance, il affecta de lui en marquer une entiere. Chaque fois qu'ils ſe voyoient, il ne parloit qu'avec vénération de Germanicus. Il s'attendriſſoit ſur le ſort de ſa veuve & de ſes enfans.

C'étoit prendre le cœur de Sabinus par l'endroit ſenſible. L'infortune, comme le remarque Tacite, donne aux courages une ſorte de foibleſſe. Les malheureux croyent toujours avoir beſoin de ſupport, & leur plus grande conſolation, eſt de trouver avec qui déplorer leurs peines. Sabinus s'ouvrit donc ſans difficulté. Latiaris vit bien-

tôt le fond de son cœur. En l'échauffant par dégrés, en se permettant à lui-même des choses hardies, afin d'enhardir celui qu'il vouloit tromper, il parvint à lui arracher des plaintes dont il étoit facile de faire des crimes.

Ce n'étoit pas tout : il falloit des témoins, & comme le plan étoit dressé de longue main, il s'en trouva. Les complices de Latiaris se cacherent un jour dans un grenier, au dessus du cabinet où Sabinus devoit être reçu. Une pareille ruse étoit aussi honteuse, que la fourberie détestable. Mais il ne s'agissoit plus d'honneur pour des hommes qui avoient été capables de l'imaginer. Ces trois Sénateurs n'étoient occupés que du soin d'appliquer soigneusement l'oreille aux fentes du plancher, afin de ne rien perdre de ce qui se disoit au dessous d'eux.

Tibere & Séjan n'y étoient pas épargnés. Sabinus, dans l'effusion de sa douleur & de sa confiance, ne déguisoit rien de ce qu'il pensoit. Après un entretien animé, il sortit. L'accusation fut sur le champ dressée, & en-

voyée à l'Empereur, avec les détails qui l'avoient produite.

Jamais, ſuivant Tacite, aucun événement ne cauſa dans Rome autant d'horreur & d'effroi. Il n'y avoit perſonne qui ne tremblât dans ſa maiſon. Les liens du ſang & de l'amitié ne paroiſſoient que de foibles aſſurances contre la perfidie. On n'oſoit ni ſe voir, ni ſe parler. On ne ſe ſe croyoit pas en ſureté, lors même que l'on étoit ſeul, puiſque les toits, les murailles, & les plafonds pouvoient cacher des eſpions & des accuſateurs.

Cette étrange information fut remiſe à Tibere, & appuyée, comme on peut croire, par Séjan. Il arriva bientôt au Sénat un ordre précis d'inſtruire le procès. Cette troupe d'eſclaves, au lieu de punir les quatre traîtres qui la déshonoroient, ſe hâta de partager leur infamie. Sabinus fut arrêté, condamné & exécuté le même jour.

Si toute cette hiſtoire eſt vraie, elle juſtifie en quelque ſorte l'audace de Séjan & la tyrannie de Tibere. Les

Romains, avec tant de lâcheté, ne pouvoient leur inspirer que du mépris. Il étoit difficile de ménager des hommes capables de courir si bassement au devant de la servitude.

CHAPITRE III.

Mort d'Agrippine & de deux de ses fils. Le crédit de Séjan commence à diminuer sans qu'il s'en apperçoive.

LA chute d'Agrippine suivit de près celle de ce fidéle ami. On l'exila dans une de ces isles désertes, qui tenoient lieu chez les Romains de nos prisons d'Etat. Son fils aîné, dans le même tems, fut renfermé dans une isle voisine. Le second nommé Drusus, eut pour prison un appartement du Palais, & tous trois périrent en peu d'années, ou par le poison, ou par le désespoir & la misere, qui suffisoient pour leur ôter la vie. Agrippine & Drusus eurent cependant la consolation de survivre à leur en-

nemi. Mais il ne leur revint point d'autre avantage de sa mort, que celui de songer qu'il ne profiteroit pas de leur perte, après l'avoir causée.

Il étoit alors bien éloigné de redouter la sienne. Il paroissoit au comble de la faveur & de la puissance. Tibere inaccessible dans son isle, ne voyoit & n'entendoit plus que par lui. Sa place lui donnoit un pouvoir absolu sur les soldats de la garde, & lui livroit la personne du Prince. La crainte l'assuroit du Sénat. Il ne restoit plus de la famille Impériale que deux jeunes rejettons, dont il voyoit qu'il lui seroit facile de se défaire, dès qu'ils deviendroient redoutables.

Il se prêtoit avec arrogance à la rapidité de sa fortune. Il étaloit un faste & un luxe inconnu jusqu'alors. Il devenoit de jour en jour plus délicat sur les marques de respect qu'il se croyoit en droit d'exiger. Il ne songeoit pas qu'il ne brilloit que d'un éclat emprunté, & qu'il pouvoit se trouver entierement obscurci, au premier nuage qui s'éléveroit entre lui & l'astre,

dont il ne faisoit que réfléchir les rayons.

Tout sembloit concourir à redoubler sa confiance. On publioit déja dans Rome qu'il alloit être associé à la souveraine puissance, soit qu'il eut fait lui-même semer ce bruit, pour sonder les dispositions de l'Empire & de l'Empereur, soit que ce degré d'élevation parut infaillible, parce que c'étoit le seul qui lui manquât.

Cependant les extrémités sont si voisines dans la vie, & sur-tout à la Cour, qu'il touchoit à sa chute, lorsqu'il sembloit approcher du terme de la grandeur. La faveur dans le cœur des Princes, s'use comme les autres sentimens. L'instant où un Ministre chéri commence à décheoir dans l'esprit de son Maître, n'est pas loin de celui où il devient à charge. C'est ce qui arrivoit insensiblement à Séjan.

Il n'étoit pas possible que sa fortune n'eut point fait de jaloux. Il n'étoit pas le seul chez qui Tibere put rencontrer l'espéce de talens qui le lui rendoient si précieux Parmi les créatures qu'il avoit élevées, il s'en trou-

voit plus d'une qui prétendoit ſecretement à ſa place, & qui y avoit les mêmes droits. Un Officier des gardes Prétoriennes, ſur-tout, nourriſſoit à cet égard des prétentions qui paroiſſoient fondées.

Il ſe nommoit Nevius, Sertorius, Macro. La reſſemblance de caractere & de vices lui avoit d'abord valu la protection de Séjan. L'humeur impérieuſe de ce Miniſtre l'avoit long-tems borné aux ſervices ſubalternes & peu honnêtes qui flattent le plus les Grands. Ils les reconnoiſſent ordinairement par leur confiance en d'autres matieres plus ſérieuſes, non pas pour eux, mais pour le public, qui ſouffre leurs choix faute de pouvoir les réformer. Macro parvenu par ce moyen à être connu du Prince, lui devint bientôt néceſſaire.

Séjan trop fier de ſon crédit, n'avoit regardé la faveur naiſſante de ſa créature, que comme une augmentation de la ſienne. Ce courtiſan adroit, mais aveuglé par la proſpérité, oſoit compter ſur la reconnoiſſance de ſes pareils, dans le tems qu'il ne ſongeoit

lui-même qu'à abuser des bontés de son Maître. Aussi fut-il trompé. La pénétration intéressée de Macro lui fit pressentir la disgrace de Séjan, long-tems avant que ce Ministre pensât même à la croire possible. Dès-lors il travailla & à l'accélerer, & à se mettre en état d'en profiter.

Ce fut lui probablement qui fit parvenir à l'Empereur les éclaircissemens nécessaires pour lui désiller les yeux. Ce Prince ne songeoit point à les ouvrir. Enchaîné par l'habitude, par les bienfaits dont il avoit comblé Séjan, par la mollesse dont il s'étoit fait une nécessité, par la crainte même de se compromettre en essayant de renverser une fortune qu'il avoit trop bien affermie, il ne vouloit qu'achever en paix sa carriere. Il jouissoit tranquillement des délices de Caprée, & sembloit s'inquiéter peu de ce qui se passoit ailleurs.

Cependant quand on lui eut découvert avec évidence les vues de son Ministre, l'effroi succéda à la sécurité. Il frémit de se voir à la discrétion d'un homme qu'il croyoit en

état de l'accabler, dès que son intérêt le lui ordonneroit. Son premier soin fut de l'éloigner. Mais pour ne pas l'allarmer, de peur de l'exciter à employer tout d'un coup ce qui lui restoit de ressources, & à précipiter l'exécution de ses projets, il se garda bien de laisser éclater sa disgrace.

Il lui fit encore plus de caresses qu'auparavant. Il l'envoya à Rome, pour y présider en sa place. Il le nomma Consul avec lui. Séjan partit plus convaincu que jamais de sa puissance, & les hommages publics ne pouvoient que l'entretenir dans son erreur. L'adulation étoit portée au point, que, suivant Dion, on lui offroit des sacrifices. Il faudroit le soupçonner d'extravagance bien plus que d'orgueil, si ce qu'ajoute le même Historien, étoit vrai, qu'il s'en offroit à lui-même.



CHAPITRE IV.

Mesures que prend Tibere pour se défaire de Séjan. Il le fait arrêter. Déchaînement du peuple contre ce favori. Sa mort & celle de ses enfans.

TIbere resté à Caprée, délibéroit avec son nouveau confident, sur le parti qu'il y avoit à prendre. La perte du Ministre étoit décidée. Il en avoit reçu la preuve dans les excès de tendresse qui avoient accompagné son départ. Mais on craignoit d'employer la violence. On trembloit qu'il ne se décidât à repousser la force par la force. Tibere ne pouvoit se dissimuler combien on étoit peu content de son gouvernement. Il appréhendoit que le peuple ne se partageât entre Séjan & lui, & que les soldats, en se déclarant pour le premier, ne lui donnassent tout l'avantage.

Il parut bien dans la suite que la

frayeur grossissoit les objets à ses yeux. Il n'en étoit si susceptible, que parce qu'il ne méritoit pas de connoître quelle supériorité a dans ces occasions un prince légitime, sur un sujet révolté. Il étoit visible que Séjan avoit conduit son projet avec plus de scélératesse & d'audace que de politique. Il avoit aliéné par sa hauteur les grands de l'Etat. Ce qu'on prenoit pour son parti n'étoit composé que d'un petit nombre d'hommes qui subsistoient de ses libéralités, ou qui comptoient sur ses bienfaits. Le gros de la Nation n'adoroit en lui que l'apparence du pouvoir. Elle en détestoit l'abus; & la terreur qu'il inspiroit, étoit le seul appui de sa grandeur.

Tibere ne faisoit point ces réflexions, & Macro l'en détournoit. Il exageroit le danger afin d'être plus certainement employé à le dissiper. Il croyoit ne pouvoir peindre trop criminel & trop redoutable un homme dont il vouloit s'assurer les dépouilles. Il engagea le Prince à user d'abord d'une dissimulation, qui d'ailleurs étoit assez de son caractere.

Il se passoit alors à la Cour Romaine précisément la même scene qui s'est jouée presque de nos jours à celle de France, quand on voulut déplacer le célébre Fouquet. Ni lui, ni Louis XIV, n'ont certainement mérité dans tout le reste la honte d'être comparés à Séjan ou à Tibere. Mais les procédés des deux Princes pour perdre leurs Ministres, furent exactement semblables. Ils ne mirent que de la finesse, dans des entreprises qu'ils auroient pû sans risque achever avec grandeur. A force de paroître se défier de leur pouvoir, ils laisserent douter si l'usage n'en avoit pas été dirigé par de petites vengeances particulieres, plutôt que par les intérêts pressans & solides de l'Etat.

A peine Séjan étoit-il à Rome, qu'il y arriva des lettres de Caprée, capables non pas de le décourager entiérement, mais au moins de l'inquiéter. Elles étoient destinées à avertir en quelque sorte le public, que son crédit avoit pû souffrir quelque altération. Il y étoit seulement nommé avec une indifférence affectée, & dans sa

position, c'étoit une eſpéce de diſgrace.

Tibere ſoutint pendant quelque tems cette circonſpection politique. Il lui marquoit aſſez de froideur pour l'obliger à s'obſerver : & aſſez de confiance pour lui faire croire que le changement de ſa fortune ne venoit que de ſon abſence. Il le crut ſi bien, qu'il ſollicita la permiſſion de retourner à Caprée. Elle lui fut refuſée, mais avec douceur, & ſous un prétexte honnête. Le Prince répondit qu'il étoit prêt lui-même de ſe rendre à Rome. Il ménagea ſes termes de façon qu'il paroiſſoit ne vouloir éviter à ſon Miniſtre, que la fatigue d'un voyage.

Cependant tout ſe préparoit ſous-main. On ſondoit les Prétoriens. On s'aſſuroit des Officiers par des promeſſes, & des ſoldats par des libéralités. On ceſſoit d'avoir égard aux recommandations de Séjan. Le public remarquoit avec ſurpriſe que tandis qu'il conſervoit tout l'éclat de la puiſſance, ſes créatures étoient écartées de tous les emplois.

Tibere ſe faiſoit inſtruire de tout. Il ſçut que rien ne s'ébranloit à Rome, que Séjan plus inquiet que conſterné, s'appliquoit à démêler les motifs de ſa conduite, plutôt qu'à en prévenir l'effet. On l'aſſura que dans le cas d'une révolution entiere, ce Miniſtre trouveroit plus d'ennemis que de partiſans, que ſa chute cauſeroit bien moins d'indignation que de joie.

Macro qui ambitionnoit la place de Préfet du Prétoire, appuyoit alors ſur la néceſſité qu'il y avoit de la rendre vacante. Le troiſiéme fils de Germanicus, le jeune Caligula, venoit d'être appellé à la Cour, & déſigné héritier préſomptif. Il n'oſoit ſe livrer à des eſpérances élevées pendant la vie de Séjan. Il hâtoit le moment où il ſe verroit délivré d'un rival ſi redoutable. Tibere lui-même ſentoit dans ſon cœur la haine ſuccéder à la tendreſſe. Il ſouhaitoit d'être débarraſſé par la mort d'un homme qu'il n'aimoit plus, de la honte de l'avoir aimé ſi long-tems. Elle fut donc réſolue.

Macro partit pour Rome avec des ordres ſecrets adreſſés au Sénat, & des

des lettres qui l'établiſſoient Préfet du Prétoire. Ni les unes ni les autres n'éprouverent la moindre réſiſtance. Le nouveau Préfet fut reconnu dans le camp ſans oppoſition, & Séjan ſe vit arrêté auſſi paiſiblement dans le Sénat même où il s'étoit rendu.

La certitude de ſon malheur découvrit alors les ſentimens que ſa proſpérité avoit ſi long-tems fait cacher. On ne fut pas plutôt inſtruit de ſa détention, que le peuple courut avec fureur renverſer ſes ſtatues, dont, ſuivant l'uſage des Romains, on avoit rempli les places publiques. Il fut témoin lui-même de ce ſpectacle. Ses yeux en furent frappés, lorſqu'on le conduiſoit à la priſon, où dans le tems de ſa ſplendeur il avoit fait périr tant d'innocens. Tout puiſſant, on s'étoit fait un mérite d'embraſſer ſes genoux. Priſonnier, on ſe fit un devoir de l'inſulter. Par un retour aſſez ordinaire, ceux qui avoient été ſes plus lâches adulateurs dans la bonne fortune, devinrent ſes plus cruels ennemis dans la mauvaiſe.

On ne le laiſſa pas languir dans les

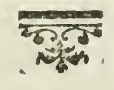
fers. On ne l'avoit ménagé d'abord que parce qu'on craignoit que les soldats ne fissent quelque mouvement en sa faveur. Quand on les vit tranquilles, Macro le fit étrangler, & exposer publiquement dans un lieu destiné à cet usage, comme est Montfaucon parmi nous. Deux fils & une fille qu'il laissoit, partagerent son malheur, malgré leur extrême jeunesse.

Il étoit défendu par les Loix d'exécuter une fille, avant l'âge de puberté. Il falloit qu'elle fut nubile pour que l'on put la condamner au supplice. Le bourreau eut ordre de violer celle de Séjan dans la prison, avant que de la faire mourir. Cette étrange formalité eut lieu plus d'une fois à Rome dans la suite des temps. C'est une de ces insultes que les régisseurs des Empires se permettent souvent de faire aux Loix, sous prétexte de les respecter.

Telle fut la fin déplorable d'un des plus puissans Ministres dont l'histoire fasse mention. Il avoit rempli pendant une assez longue suite d'années le poste de souverain subalterne, & dans

cet intervalle il vit à ses pieds tout ce qu'il y avoit alors de plus grand sur la terre. Il étoit parvenu à sa fortune par des moyens criminels. Il en jouit avec audace, & la perdit avec ignominie.

Quand on vient à compter depuis lui jusqu'au Maréchal d'Ancre, tous les malheureux qui après avoir occupé des places aussi brillantes, en sont tombés par une chute aussi funeste, quel est le particulier sage qui ne rende pas grace à la providence de son obscurité? Quel est l'homme capable de refléchir, qui n'éprouve pas plus de compassion que d'envie pour ces esclaves de la grandeur, & qui ne dise, en jettant les yeux sur sa médiocrité, Je n'ai pas leurs honneurs, mais je ne crains point leur sort?



CHAPITRE V.

Examen de ce que disent les anciens Ecrivains au sujet de la conduite de Tibere après la mort de Séjan. Si l'on peut croire que ce Prince ait commencé à soixante & huit ans à se livrer au libertinage excessif dont on l'accuse.

LA catastrophe de Séjan fut pour tout l'Empire un sujet de réjouissance. Malheureusement Tibere, après l'avoir puni, n'en devint pas plus doux ni plus retenu. Accoutumé au sang, il ne cessa point d'en verser. Enervé par les plus infâmes désordres, il continua de s'y livrer, & la malheureuse Rome, pendant tout le reste de son regne, n'eut plus qu'à gémir sur des scenes déshonorantes, ou à pleurer sur des scenes cruelles.

Ces horreurs ne sont plus de mon sujet. Je ne me suis pas engagé à parler de ces mouvemens particuliers,

qui ne donnerent aucune ſecouſſe à l'Empire. Mais l'envie de trouver la vérité m'a mis la plume à la main. Elle me force à m'arrêter un inſtant ſur ces événemens déplorables. Trop d'Ecrivains les ont répetés d'après Tacite & Suetone. On ne lit point ſans frémir ce qu'ils nous apprennent de ce malheureux Tibere. On eſt porté à penſer que ſans Néron, il auroit occupé le premier rang parmi les ſcélerats couronnés, qui ont trop ſouvent déshonoré le trône & la nature humaine.

Encore s'il falloit examiner, d'après les hiſtoires qui nous reſtent, qui des deux a mérité cette horrible prééminence, je crois que Tibere pourroit l'emporter. Car enfin Néron élevé dans une cour voluptueuſe & ſanguinaire, devenu le maître de tout, dans un âge où il eſt auſſi difficile de ſe connoître que de ſe conduire, entouré de flatteurs, dont l'intérêt eſt toujours d'avoir des Princes qui leur reſſemblent, c'eſt-à-dire, foibles & méchans, Neron auroit eu beſoin d'être le plus ſage des hommes, pour n'en

pas devenir le plus corrompu. Malgré les leçons si vantées des Seneques & des Burrhus, il n'a jamais connu, peut-être, ni la vertu, ni l'obligation de la pratiquer.

Mais Tibere, monté sur le trône à un âge mûr, instruit par son expérience & par l'étude de la philosophie, n'ignoroit aucun de ses devoirs. Il n'avoit pas à redouter l'ivresse du rang suprême. Cruel par gout, & crapuleux par choix, il termina une jeunesse exempte de désordres, par une vieillesse infâme. Connoissant tout le prix de la vertu, il lui préféra volontairement le vice, par le seul plaisir de s'y livrer.

Telle est l'idée que donnent de lui Tacite, Suetone & tous leurs copistes. Mais il faut remarquer qu'en parlant de ses débauches, ils disent qu'il ne commença à s'y plonger, que depuis sa retraite à Caprée. Il avoit alors soixante & huit ans.

Il me semble pourtant qu'un Prince né avec un tempéramment fougueux, n'attend pas jusques là pour se déshonorer par des excès. Il n'est guère pro-

bable que le libertinage naiſſe dans le cœur d'un homme, à l'inſtant où preſque toutes les paſſions y meurent. On ne ſçauroit croire que les glaces de la vieilleſſe y allument des tranſports effrenés, que le feu de la jeuneſſe la plus bouillante rendroit à peine vraiſemblables.

Je ne cherche certainement pas à rétablir la réputation de Tibere. Je ne prétends pas, comme je l'ai déja dit, démontrer que Tacite nous ait trompés, après s'être laiſſé tromper lui-même par des bruits qu'il auroit pu ſe diſpenſer d'adopter. Mais je penſe que l'honneur du genre humain exige qu'on tâche de diminuer, dès qu'on le peut, l'horreur de ces récits qui l'aviliſſent. Le cœur de l'homme eſt bien aſſez fécond par lui-même en infamies trop réelles, ſans qu'on lui prête encore des atrocités qui répugnent à la nature la plus corrompue.

Tant que Tibere vit dans Rome, tant que ſa conduite & ſes actions ſont expoſées à la vue de tout l'Empire, on ne s'aviſe pas de le ſoupçonner d'aucun déſordre. On lui repro-

che de la cruauté, & nous verrons ce qu'il en faut penser. Mais on respecte ses mœurs, sans doute parce qu'il auroit été trop aisé de confondre la calomnie qui auroit osé les attaquer.

Après treize ans de jouissance d'un pouvoir absolu, à soixante & huit ans passés, après une vie, sinon vertueuse, au moins assez réglée pour un Prince, il se sent fatigué de l'adulation servile des Romains. Tant de bassesse le révolte, quoiqu'il en soit l'objet. Las des affaires, trompé par un Ministre, qui pour en devenir le maître, avoit intérêt de lui en inspirer le dégout, il se retire à la campagne. Il s'y livre à une vie douce & solitaire. Jaloux de son repos, & d'une gayeté que les embarras du trône ne laissent guère connoître aux Princes, il ne se montre plus qu'à des amis, par qui il ne craignoit pas d'en être distrait.

Aussi-tôt des bruits affreux se répandent. L'imagination invente les absurdités les plus atroces, & la haine les adopte. Les jardins délicieux de

Caprée deviennent à ses yeux un serrail infâme, d'où la pudeur est bannie. Des soupers agréables, sont des rendez-vous, où l'on se fait un jeu d'insulter à la nature, où l'on n'épargne ni l'âge ni le sexe, où un vieillard plus que sexagénaire, s'efforce de souiller par des emportemens lascifs la jeunesse & la beauté, où enfin on est forcé de créer de nouveaux mots, pour exprimer des abominations nouvelles (*a*).

Ces ordures absurdes, consignées malheureusement dans un livre, *excellent d'ailleurs*, ont fait une impression ineffaçable sur la postérité. Elles déshonoreront jusques dans les siécles

(*a*) Saxa rursum & solitudines maris repetit, pudore scelerum & libidinum, quibus adeo indomitus exarserat, ut *more regio* pubem ingenuam stupris pollueret; nec formam tantum & decora corpora, sed in his modestam pueritiam, in aliis imaginem majorum incitamentum cupidinis habebat. Tuncque primum ignota ante vocabula reperta sunt, *sellariorum, & spintriarum*, ex fœditate * joci multiplicique patientia. *Tac.*

* Toutes les éditions portent *loci*, il est évident que c'est une faute.

les plus reculés, un Prince qui ne pouvoit ni s'en rendre coupable, ni s'en juſtifier.

Ce livre excellent d'ailleurs, c'eſt Tacite. Dans ſon plus grand acharnement il montre toujours une eſpéce de réflexion. Quand il calomnie, au moins c'eſt avec eſprit. Je me ſuis bien gardé de traduire le paſſage que je viens de citer. Mais il faut convenir qu'il doit plaire à l'imagination de ceux qui le liſent dans l'original. On eſt choqué de l'obſcenité des détails, & pourtant on rend juſtice à l'énergie avec laquelle ils ſont peints. Ce n'eſt pas le ſujet, c'eſt la maniere de le traiter, qui flatte le Lecteur.

Suetone au contraire, dans la même circonſtance, laiſſe voir une fureur bien maladroite, ou une crédulité bien groſſiere. Voici, ſuivant lui, quelques traits des plaiſirs de Tibere à Caprée.

Undique conquiſiti puellarum & exoletorum greges, monſtroſique concubibitus repertores, quos ſpintrias appellabat, triplici ſerie connexi, invicem inceſtabant ſe coram ipſo, ut aſpectu

deficientes libidines excitaret..... Majore adhuc & turpiore infamia conflagravit..... Pueros primæ teneritudinis quos pisciculos vocabat, instituerat ut sibi natanti inter femina versarentur, ac luderent, lingua, morsuque sensim appetentes, atque etiam infantes necdum lacte depulsos, inguine, ceu papillæ admoveret.... Unde nota in atellanico exodio ludis assensæ maximo excepta, percrebuit. Hircum vetulum Capris naturam ligurrire..... Fertur etiam in sacrificando quondam captus facie ministri acerram præferrenti, nequisse abstinere, quin pene vixdum re divinâ peractâ ibidem statim seductum constupraret, simulque fratrem ejus tibicinem, &c. &c. &c. Suet. vita Tiberii.

Je m'arrête à regret sur ces horreurs dégoutantes, dignes tout au plus du P. des C. & qui n'auroient jamais dû souiller l'histoire. Mais voulant prouver une bonne fois, combien ce Suetone tant cité, est un Ecrivain méprisable, je ne pouvois me dispenser de rappeller ces passages. Quiconque aura la patience de lire dans

le latin tout ce qu'a écrit ce ridicule Historien, ne pourra s'empêcher de gémir sur le sort des Princes, dont les siécles suivans flétrissent la mémoire avec tant de légereté, & sur de pareils témoignages.

Je sçais bien encore une fois qu'il est impossible de démontrer aujourd'hui d'une façon convaincante pour tout le monde, qu'on ait ainsi pris le change sur le compte de Tibere. Il est difficile de prouver que Tacite & Suetone ayent tort sur des faits qui ne sont connus que par eux. Mais cependant leur autorité ne doit point prévaloir sur celle de la raison.

Celle-ci nous crie que ce n'est pas à soixante & huit ans qu'on commence à rechercher des excès, dont les cœurs les plus corrompus rougissent à vingt. Ce n'est pas quand on sent en soi la nature défaillir, qu'on s'applique à en violer toutes les loix. La vieillesse amene l'avarice, la défiance, l'inflexibilité, & même l'amour du vin. Mais pour les infamies qu'on attribue à celle de Tibere, elle en écarte invinciblement l'idée, en ôtant la force de les commettre.

CHAPITRE VI.

De la cruauté attribuée à Tibere. Si elle étoit aussi atroce, aussi étonnante que l'ont prétendu Tacite & Suetone.

A L'égard de la cruauté tant reprochée avec quelque raison à ce Prince déshonoré, il y auroit bien des choses à dire. Son humeur étoit implacable. Il fit périr avec les formalités de la justice, beaucoup de citoyens distingués. Sa séverité naturelle, aigrie par les satyres, enhardie par les bassesses, donna lieu dans Rome aux scenes les plus tristes, aux plus terribles abus de la puissance arbitraire. On ne sçauroit en douter. Mais aussi dans quelles craintes, dans quels dangers ne devoit-il pas vivre?

D'abord il est certain que les Romains, avant même que d'être opprimés par lui, le mirent en quelque sorte dans la néceffité de devenir oppresseur. Ils l'accablerent dès le com-

mencement de ſon regne, de railleries mordantes & de libelles injurieux. De l'aveu de Tacite lui-même, ce Prince n'autoriſa les accuſations de leze-majeſté, que quand il eut été pouſſé à bout par les ſatyres les plus cruelles. *Hunc quoque aſperavere carmina incertis auctoribus vulgata, in ſævitiam, ſuperbiamque ejus, & diſcordem cum matre animum.*

Il y auroit eu ſans doute plus de grandeur à les pardonner qu'à s'en croire outragé. Mais où ſont les cœurs capables de tant de modération, dans un rang élevé? Que deviendroit la gloire des hommes puiſſans, ſi la poſtérité dégradoit tous ceux d'entr'eux qui ont eu la foibleſſe de punir les plaiſanteries dont ils étoient l'objet?

D'ailleurs Tibere avoit à gouverner un peuple né pour être libre, & ſubjugué depuis peu. Son avénement au trône avoit été ſignalé par deux révoltes effrayantes. Les Romains, quoiqu'avilis, n'avoient pas encore tout-à-fait oublié ce que ſignifioit leur nom. La ville étoit pleine de familles ſupérieures en tout genre à la famille

régnante, avant les funestes évenemens qui avoient assuré l'illustration de celle-ci.

Les descendans des anciens vengeurs de Rome, les *Scipions*, les *Metellus* pouvoient soupirer quelquefois de se voir soumis aux ordres des Césars, dont le nom n'avoit pas seulement été connu de leurs ancêtres. Il étoit facile sous un nouveau regne de prendre des regrets un peu vifs, pour un commencement de projets ambitieux. Le Prince, obligé par son intérêt personnel de maintenir la tranquillité publique, ne devoit pas balancer à lui sacrifier les victimes qu'elle sembloit exiger.

Machiavel n'est pas le premier inventeur de cette politique, plus inhumaine encore que nécessaire. Telle a toujours été, & telle sera toujours la morale de tous les gouvernemens, excepté peut-être de la démocratie. Ne voit-on pas à Venise une inquisition d'état dans le sein d'une République? Les soupçons n'y sont-ils pas punis comme des crimes, dans ceux qui peuvent les faire naître?

Ne voit-on pas dans des Monarchies qui ne paſſent point pour tyranniques, ſous des Rois connus par leur bonté, des citoyens enlevés ſur la foi d'un délateur anonime, ſouvent ſur moins que des ſoupçons? Ne périſſent-ils pas de miſere & de déſeſpoir dans les cachots, avant qu'on ait ſeulement ſongé à examiner s'ils ſont innocens ou coupables? Toutes les violences ne deviennent-elles pas légitimes aux yeux des hommes en place, dès qu'elles peuvent ſe couvrir de ce nom auſſi terrible au moins que ſacré, *le bien de l'Etat?*

Je ne prétends pas qu'elles ſoient une ſuite du droit des gens bien approfondi. Je ſoutiens ſeulement qu'elles exiſtent, & qu'elles exiſtent dans tous les gouvernemens abſolus. Tibere, en les introduiſant dans le ſien, ne fit que ſe conformer aux maximes de tous les Princes, à qui leurs Miniſtres perſuadent qu'il faut régner ſans inquiétudes, & qu'il eſt beau d'être obéis ſans examen.

Malheureuſement les Romains n'étoient pas encore faits à ces principes.

Ils devoient s'indigner contre des exécutions qui étoient injuſtes, ſuivant ceux de leurs peres, quoique peut-être indiſpenſables dans le plan d'une Monarchie nouvelle. Ils devoient donc regarder comme innocens des hommes condamnés pour des crimes dont au fonds du cœur ils étoient tous complices. Ils devoient haïr le Prince au nom duquel ſe faiſoient ces ſacrifices révoltans.

Il eſt même probable que la voix publique ſe plaiſoit à diminuer le poids des accuſations, afin de faire paroître les ſentences encore plus odieuſes, & les Ecrivains qui ont eu la complaiſance ou la foibleſſe de s'en rendre les échos, nous ont tranſmis comme des exemples uniques de cruauté, des faits qu'on retrouve autour de ſoi, dans tous les ſiécles, & dans toutes les adminiſtrations.

Ce n'eſt pas tout. Tacite, en les détaillant, y ajoute des circonſtances ſi affreuſes, Suetone y en joint de ſi ridicules, qu'on ſe ſouleve malgré ſoi, contre l'éloquence maligne de l'un,

& contre la crédulité imbécille de l'autre.

Le premier dit que Tibere s'appliqua d'abord après la ruine de Séjan, à instruire les procès de tous ceux qu'on avoit arrêtés comme complices de ce malheureux Ministre. Mais bientôt ennuyé de la longueur du procès & du nombre des accusés, il envoya ordre *de les égorger tous indistinctement dans la prison.* L'Historien peint le spectacle horrible que donnerent à Rome tous ces cadavres exposés par tas aux yeux du public.

» Il y en avoit, dit-il, de tout sexe, » de tout âge, de tout rang. Il n'étoit » permis ni d'en approcher, ni de » donner des larmes à leur sort, ni » même de les considérer long-tems » de loin. Des gardes dispersés tout » autour, étoient chargés de punir » sur le champ le moindre témoignage » de tristesse. Ils accompagnoient les » cadavres jusqu'au Tibre où on les » jettoit. On les voyoit flotter sur la » riviere, ou pourrir sur les bords, » sans que personne osât songer à les

» couvrir de terre. L'effroi faisoit ou-
» blier tous les devoirs de l'humanité,
» & plus les occasions de montrer de
» la pitié devenoient fréquentes, plus
» il étoit dangereux d'en laisser pa-
» roître ».

Voila ce que raconte Tacite, & ce que sa maniere admirable de peindre ne fera jamais croire à un Lecteur sensé. On a vu des tyrans se baigner dans le sang de leurs sujets. La Saint Barthelemi est une preuve du peu de cas que les Souverains font quelquefois de la vie des hommes. Mais la Saint Barthelemi étoit le fruit d'une ambition impuissante, échauffée par le fanatisme religieux.

Catherine de Médicis voyoit avec indignation les armes des Protestans prêtes à l'emporter sur ses intrigues. Elle avoit pour conseils ces Guises si célébres, à qui il n'a manqué que du bonheur, pour devenir aussi coupables que Cromwel. Ils aiguillonnoient le cœur de cette Reine dévouée à une barbarie voluptueuse, à une superstition cruelle, & de plus dévorée par l'envie de régner. Ils lui suggéroient

des crimes, dont ils espéroient recueillir le fruit. Malheureusement sa foiblesse sembloit les rendre nécessaires, & le fanatisme paroissoit les justifier.

Mais ici ni le fanatisme, ni l'intérêt, ni l'ambition ne pouvoient avoir lieu. Tibere régnoit seul & sans contradiction. L'unique objet qui pouvoit lui causer quelque crainte, venoit d'être abbattu. J'ose le soutenir, la méchanceté humaine ne va point jusqu'à verser le sang des hommes, uniquement pour s'épargner un peu d'ennui.

On les laisse pourrir dans les prisons, comme je viens de le dire. On les livre dans les cachots aux horreurs du désespoir. Ces barbaries sont même plus souvent l'effet de la négligence des Ministres, que de la volonté du Prince qui les ignore. Mais, quelque scélerat qu'on le suppose, il n'expédie point un ordre général de massacrer tous ses prisonniers, par le seul dégout d'examiner s'ils sont coupables.

En admettant même cet excès in-

concevable de cruauté, il n'en feroit pas parade. Il chercheroit à en ſupprimer les preuves. Loin de trouver un rafinement de plaiſirs, à montrer au public ces monumens d'un eſclavage déteſté, il ſe croiroit intéreſſé à les faire promptement rentrer dans le ſein de la terre. Après avoir ſatisfait ſon reſſentiment, il en éloigneroit les objets. Il défendroit peut-être qu'on arroſât leurs cendres de larmes, de peur d'en voir naître des vengeurs. Mais il ſe flatteroit, en les dérobant à la vue, d'enſevelir à la fois le ſouvenir de ſes victimes, & celui de ſes forfaits.

En général on voit peu de Princes qui chériſſent leurs peuples. On en voit beaucoup qui les oppriment, ou les laiſſent opprimer. Mais il n'y en a pas un qui ſe plaiſe à les voir égorger, ſi un intérêt chimérique ou réel ne ſollicite leur mort. Le comble du délire dans un deſpote, celui de la dégradation dans les ſujets, feroit que les uns fuſſent regardés par l'autre comme des troupeaux deſtinés uniquement à ſes plaiſirs, ou à ſon bien

être. Dans ce cas même, si l'on y réfléchit bien, ce que l'on attribue à Tibere, seroit encore incroyable. Car enfin un Boucher ne tue ses bœufs que quand il en a besoin pour les vendre, & cet exemple seul est une réfutation complette du passage de Tacite.

Après cette preuve horrible de l'indécence qu'il met dans ses relations, faut-il refuter les indécences aussi affreuses, mais non pas plus vraisémblables qu'on trouve dans Suetone à cette occasion ? Il représente Tibere dans son serrail de Caprée, occupé, après dîner, à faire précipiter devant lui du haut d'un rocher, les gens qui avoient le malheur de ne pas lui plaire. Au bas de ce rocher l'Ecrivain place des soldats, qui s'amusoient aussi à assommer à coups de bâton ceux à qui la chute n'avoit pas ôté la vie.

Quelquefois, pour varier ses divertissemens, l'Empereur faisoit donner la question sous ses yeux. Il n'étoit pas sûr alors de se présenter à lui. Un de ses anciens amis, qu'il avoit invité lui-même à le venir voir, étant arrivé à Caprée dans un de ces instans

d'occupation, Tibere distrait, ordonna qu'on le mit à la torture, comme les autres. Quand il se fut apperçu de la méprise, il fit tuer son ami pour la réparer.

Je ne sçache de tous les Souverains du monde, qu'un Pape à qui l'on ait reproché comme à Tibere, d'aimer à souiller ses yeux par l'appareil des supplices, & ses oreilles par les cris des malheureux. On lit dans une histoire de France moderne, * que ce fameux schismatique, Urbain VI, avoit soin de se promener, *en disant son breviaire*, dans les jardins où il faisoit donner la question, & qu'il grondoit les bourreaux, quand les patiens ne crioient pas assez fort.

Mais il faut observer 1°. que les Auteurs anciens d'après qui le moderne rapporte ce fait, sont fort suspects. La haine contre un schismatique, connu d'ailleurs par un caractere rigoureux, a pu donner lieu à cette imposture, comme à bien d'autres.

2°. En la plaçant au rang des véri-

---

* Par M. Villaret. T. X.

tés inconteſtables, il faut obſerver encore que ce Pape pouvoit être inhumain par les mêmes raiſons que Catherine de Médicis. Dès que l'ambition ou le fanatiſme religieux peuvent entrer pour quelque choſe dans une vengeance, on doit être sûr qu'elle ſera implacable & cruelle. On doit s'attendre qu'il n'y manquera rien de ce qui peut la rendre atroce. Mais quand même cet exemple ſeroit vrai, il ne prouveroit pas ce qu'on attribue à Tibere, qui n'avoit ni ſa fortune à faire, ni ſa religion à ſoutenir.

On fait ordinairement des découvertes dans un art auquel on s'applique. Tibere en avoit fait d'intéreſſantes dans celui de tourmenter les hommes. Il leur faiſoit boire beaucoup de vin, *par artifice*, dit Suetone. C'étoit du vin blanc apparemment. Car prenant enſuite de bonnes précautions pour qu'ils ne puſſent ſatisfaire les beſoins qui devoient réſulter d'une pareille opération, il leur faiſoit payer par un long ſupplice, le court plaiſir qu'il leur avoit procuré.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Véritable idée qu'on doit avoir de Tibere. Que ſon gouvernement étoit heureux pour le peuple. Sa mort.

DEtournons les yeux de ces horreurs qui ſont toujours une preuve effrayante de la méchanceté des hommes, ſoit qu'elles ayent été réellement commiſes, ſoit qu'elles ne viennent que de l'imagination des Ecrivains. Tibere fut un mauvais Prince ſans contredit. Il ſe fit déteſter de la nobleſſe. Il ſacrifia les têtes les plus élevées de l'Etat à ſa tranquillité. Mais il ne paroît pas que les peuples fuſſent à plaindre ſous ſon gouvernement.

C'eſt une eſpece de paradoxe, très-facile pourtant à démontrer, que la fermeté pouſſée par un Prince juſqu'à la rigueur, n'eſt jamais à charge aux peuples. Sa bonté, dès qu'elle dégenere en foibleſſe, la grandeur de ſon

ame, si elle devient ambition, sont leurs plus grands fléaux. Voila ce que les Historiens ne sçauroient se persuader.

On trouve dans tous leurs ouvrages une méprise bien générale & bien funeste. Ils accablent des épithetes les plus odieuses un homme puissant, qui sacrifie à sa sureté quelques têtes de marque. Ils déifient un Prince imbécile qui abandonne une Nation entiere aux vexations de ses Ministres, ou de leurs créatures. Ils font l'apothéose d'un conquérant qui inonde la terre de sang, & qui sacrifie une infinité d'hommes à l'ambition la plus insensée.

Il est vrai que ces hommes sont obscurs. Ce ne sont point eux qui disposent des récompenses & des honneurs : & c'est ce qui enhardit les Panégyristes de leurs assassins. Pour moi, je ne le cache pas, c'est sur le nombre, & non sur la qualité de ses victimes, que je mesure mon horreur pour un tyran. La différence que la société met entre ses membres, cesse à mes yeux, dès qu'on les égorge in-

juſtement. Céſar, le grand, le clément Céſar, chargé d'un million de meurtres, ſeroit à mes yeux un million de fois plus déteſtable que l'infâme Néron, ſi celui-ci n'en avoit commis qu'un.

Qu'importe à l'infortuné qui périt, que ce ſoit ſur un champ de bataille, dans une priſon, ou ſur un échaffaud? Qu'importe à la Nation qui le perd, l'eſpéce de ſupplice où on le fait expirer? Je ne vois de réel, de vraiment déplorable que ſa perte & ſon innocence: & la vie du dernier ſoldat d'une armée, auroit dû être toujours auſſi précieuſe au genre humain, que celle du premier Sénateur de Rome.

Je n'eſpere pas que cette façon de penſer devienne jamais bien commune. L'intérêt général exigeroit qu'on travaillât à l'accréditer. Mais les intérêts particuliers la combattront toujours: & malheureuſement ceux qui gagneroient le plus à la faire recevoir, ſont auſſi ceux qui peuvent le moins aider à la répandre.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt sûr que

l'implacable Tibere entretenoit l'ordre & la paix dans ses vastes Etats. Il vouloit, comme un moderne célébre l'a dit de Louis XI, avoir seul le droit d'être injuste. Parmi les barbaries qu'exigeoit son despotisme sanguinaire, il se rencontroit souvent des punitions qui sauvoient aux peuples bien des injustices.

C'est lui qui dit à un Gouverneur avide, & soupçonné de se prêter trop aisément aux exactions des financiers : *Je veux bien qu'on tonde mes brebis, & non pas qu'on les écorche.* Ce mot digne sans doute d'une autre bouche, prouve un fonds d'amour pour les hommes, dans le Prince qui l'a prononcé. Ses Historiens, malgré leur acharnement à le noircir, ont laissé échapper des traits, d'où l'on peut conclure qu'il méritoit des Juges plus équitables.

Auguste, tant loué par les Ecrivains qu'il payoit, ne put rester uni jusqu'à la mort, avec deux amis à qui il devoit tout. Agrippa & Mecene se virent dans la disgrace, & malgré les

flatteries que l'hiſtoire prodigue au Prince, il eſt clair que le tort étoit de ſon côté.

Tibere, au contraire, conſerva des amis juſqu'à la mort. La plume amere de Tacite ne reproche à aucun de ceux qui occuperent ce poſte ſi périlleux en apparence, d'avoir employé des moyens honteux, pour fixer la bienveillance du tyran. Il falloit bien que ſa cruauté admit quelques diſtinctions. Cette ame féroce n'étoit point fermée à tous les ſentimens humains, puiſqu'elle s'ouvroit à ceux de l'amitié.

Dans les calamités publiques, on lui voit montrer le plus grand zele pour le ſoulagement des particuliers. Il faiſoit prêter de l'argent ſans intérêt, pour prévenir les manœuvres des uſuriers. Il y eut des famines ſous ſon regne. Mais il s'en faut bien qu'on puiſſe les lui reprocher. Au contraire il n'épargna rien pour rendre moins ſenſible ce fléau dû, ou à des ſtérilités imprévues, ou à des orages qui faiſoient périr en mer les vaiſſeaux chargés d'approviſionner l'Italie. Il prodi-

gnoit son argent, ainsi que ses soins, pour que la partie la plus indigente & la plus nombreuse de la Nation n'en souffrit pas. *Plebes quidem acri annona fatigabatur*, dit Tacite, *sed nulla in eo culpa ex principe, quin infeconditati terrarum, aut asperis maris obviam iretur, quantum impendio, diligentiaque poterat.*

Il s'appliquoit sur-tout à réprimer les vexations dans les provinces. Il veilloit pour empêcher qu'on ne les accablât de nouveaux impôts. Il vouloit que l'avarice fut bannie de la recette des anciens. Il défendoit même d'employer les coups & les saisies pour contraindre au payement (*a*).

Les places qui donnent le droit de les recueillir, sont ordinairement remplies par des hommes dont l'avidité fait tout le mérite. Tibere y éle-

---

(*a*) Et ne provinciæ novis oneribus turbarentur, utque vetera sine avaritia aut crudelitate magistratuum tolerarent, providebat. Corporum verbera; ademptiones verborum aberant. *Tac.*

voit des particuliers qu'il ne connoissoit que par la réputation de leurs vertus, & que le peuple lui même y appelloit, comme incapables d'en abuser. Il les y laissoit vieillir (*a*) : & quoique Tacite semble blâmer cette politique, il est aisé de sentir combien elle étoit sage.

Enfin il ne jouissoit en Italie même que d'un domaine fort borné. Ses domestiques n'avoient pas cet air insolent que les Grands ont presque toujours la foiblesse de favoriser, & qu'ils regardent peut-être comme une preuve de leur supériorité, parce qu'ils se voyent servis par des hommes qui méprisent tous les autres. S'il avoit quelque intérêt à discuter avec les particuliers, la justice ordinaire en décidoit. Il laissoit aux Tribunaux une liberté entiere, même contre lui.

(*a*) Res suas Cesar spectatissimo cuique, quibusdam ignotis, ex fama mandabat, semelque adsumpti tenebantur, prorsus sine modo, cùm plerique iis negotiis insenescerent. *Tac.*

Qu'a donc fait de plus pour le bonheur des peuples, le petit nombre de Princes, dont la postérité chérit avec raison la mémoire ? Combien de regnes décorés des titres les plus pompeux, sont loin d'offrir de pareils traits pour la ressource de l'adulation qui les célébre ! Combien de Souverains seroient mis par leurs flatteurs sur la même ligne que Trajan, ou Henri IV, s'ils avoient montré la centieme partie de la bienfaisance, que les plus cruels ennemis de Tibere ne peuvent lui refuser !

Tacite ajoute, il est vrai, qu'il ne faisoit point ces actions généreuses avec l'extérieur affable qui leur donne un nouveau prix. Il les affoiblissoit en quelque sorte, suivant cet Ecrivain, par l'air repoussant dont il les accompagnoit. En multipliant les preuves de bonté, il ne sembloit curieux que d'inspirer la crainte.

Mais que prouve cette remarque, même en la supposant vraie ? Deux choses tout au plus. Premierement, que Tibere à une grande générosité joignoit une certaine rudesse de ca-

ractere, qui dépare ſouvent cette vertu ſans la détruire. Secondement, que l'Hiſtorien hors d'état de diſſimuler cette vérité contraire à ſon plan, mais connue de tout ſon ſiécle, s'attachoit à en diminuer la force par ſes obſervations malignes, & que ſe ſentant obligé de lui rendre un hommage involontaire, il employoit pour l'éluder toute la ſagacité de ſon eſprit.

Tibere mourut dans ſon lit (*a*) à un âge où parviennent rarement les meilleurs Princes. Suetone, après avoir chargé ſa vie d'abſurdités, ne les lui épargne pas, avant & après la mort. Vers la fin de ſon regne, il reçut, dit cet Ecrivain, une lettre d'Artabane, roi des Parthes. Le Souverain Aſiatique donnoit à l'Empereur Italien les noms de parricide & de meurtrier. Il lui reprochoit de vivre dans la pareſſe & dans la débauche. *Il l'avertiſſoit en ami de ſe tuer au plus*

(*a*) Tacite dit qu'il y fut étouffé par l'ordre de ce même Nævius Macro, qui occupoit auprès de lui la place de Séjan.

vîte, afin de satisfaire la juste & furieuse haine qu'on lui portoit (*a*).

Suetone rapporte tout cela sérieusement. Plus d'un moderne l'a répété d'après lui, & quand on cherche à connoître cet Artabane, qui donnoit de si bons avis, on trouve que c'étoit un monstre de cruauté, abhorré lui-même de ses sujets, à juste titre. *Artabanum inter Scythas eductum, ob sævitiam execrati*, dit Tacite. Il faut avouer qu'à cela près c'est un Roi digne d'être connu de la postérité, par l'éloquence qu'il mettoit dans ses dépêches. Ses Ambassadeurs devoient être bien reçus avec de pareilles instructions.

Si l'on veut connoître encore quelques particularités sur la personne de Tibere, en voici de curieuses. Il étoit

---

(*a*) Quin & Artabani Parthorum Regis litteris laceratus est, patricidia & cœdes, & ignaviam, & luxuriam objicientis, *monentisque ut voluntaria morte, maximo justissimoque civium odio quamprimum satisfaceret.* Suet.

très-robuste : mais la preuve qu'en apporte Suetone, ne paroîtra pas convaincante à tout le monde. C'est qu'il faisoit mal à un enfant, ou même à un jeune homme, en lui donnant une chiquenaude au front.

Il avoit tant de force & de roideur dans les articulations, qu'avec le doigt il perçoit une pomme bien fraiche. Il voyoit clair la nuit en se réveillant de son premier sommeil, & cela parce qu'il avoit *de gros yeux*. Il avoit d'ailleurs la poitrine & les épaules larges, & *tous ses autres membres jusqu'au bout des pieds, étoient fort bien proportionnés*.

Voila dans quel gout Caius Suetonius Tranquillus a écrit à Rome l'histoire des douze premiers Césars. Voila l'Auteur qu'on n'a pas honte de citer, & d'après lequel la postérité n'a pas craint de rendre des arrêts. J'ai vu il y a quelque tems un petit ouvrage où on l'appelloit *un exact & véridique Historien*. Je n'ai garde de prononcer les noms qu'il faudroit lui donner, si on vouloit lui donner ceux qu'il mérite. Mais il est

sûr que l'Ecrivain à qui il doit cet éloge, n'est ni exact ni véridique.

CALIGULA, III. EMPEREUR regne un peu plus de 3 ans & demi.

CHAPITRE VIII.

Espérances flatteuses mais peu durables que Caligula fait concevoir aux Romains. Ce qu'il faut penser des extravagances qui lui sont attribuées par Dion & par Suetone.

TIbere en mourant laissa l'Empire à un fils de Germanicus. C'étoit ce même Caligula que nous avons vu encore enfant, suivre son pere dans les camps, & gagner le cœur des troupes. Ses deux freres aînés étoient péri d'une mort funeste. On avoit craint long-temps pour lui l'humeur soupçonneuse de son ayeul adop-

tif, & la compaſſion qu'excitoient tant de malheurs, rendoit ſa perſonne plus intéreſſante.

Il apportoit au trône un nom chéri des Romains, une jeuneſſe brillante, & ces apparences de bonté qui ſignalent le commencement de tous les regnes. Auſſi ſon avénement fit concevoir les eſpérances les plus flatteuſes. Le peuple voyant enfin régner le ſang de Germanicus qu'il avoit tant aimé, & pleuré ſi amérement, ſe livra à la joie la plus folle.

Les Temples n'étoient pas aſſez grands pour contenir la foule qui s'y préſentoit. Les Prêtres ne pouvoient ſuffire aux ſacrifices, & pendant trois mois une yvreſſe générale parut agiter tous les eſprits. Ils ne pouvoient guère ſe réjouir plus mal-à-propos. On avoit cru tout gagner à la mort de Tibere : on fut bientôt forcé de le regretter.

Sa tyrannie avoit été ſombre, artificieuſe, impitoyable. Celle de Caligula fut auſſi cruelle. Mais on peut attribuer ſes crimes plus à l'égarement d'eſprit, qu'à la perverſité du cœur.

L'hiſtoire le repréſente comme un fou couronné, qui ſe trouvant dans les mains une arme terrible, la ſouveraine puiſſance, en fit, comme il étoit naturel, un bien funeſte uſage.

Parmi nous un Roi qui donneroit des preuves de démence auſſi fortes, ne ſeroit pas long-tems obéi. On cacheroit bientôt dans l'obſcurité un accident humiliant pour la couronne & dangereux pour les ſujets. Les corps établis par les Loix, pour veiller à l'honneur de l'un & à la tranquillité des autres, trouveroient bientôt le moyen de les concilier ſans violence.

On n'avoit pas cette reſſource à Rome, ainſi que je l'ai déja dit. La folie & la fureur du Maître, n'étoient pas des raiſons pour l'exclure, ou pour ſuſpendre ſon pouvoir, parce qu'il n'y avoit perſonne en droit de décider à quel point cette folie, cette fureur pouvoient être tolérables. Cette ville en fit une cruelle expérience ſous Caligula.

Je ne penſe pourtant pas qu'il faille croire de lui, tout ce qu'en rapportent Dion & Suetone. Nous n'avons

plus ce qu'avoit écrit Tacite sur ce regne malheureux. Mais il nous avertit lui-même que les histoires des premiers Césars qui couroient de son tems, étoient peu fidéles. En effet *celles de mauvais Princes ne sont guère que des panégyriques pendant leur vie, & des satyres après leur mort* (a).

Il est donc permis de se défier à ce sujet des Ecrivains qui ont montré d'ailleurs peu de sagesse & de réflexion. Or c'est ce qu'on peut reprocher à Dion comme à Suetone. On a déja vu le jugement que j'en ai porté. S'il y a quelque chose qui le justifie, c'est assurément ce que ces deux compilateurs d'anecdotes hasardées, racontent du Prince dont je parle.

Qui croira par exemple qu'un Souverain ait jamais fait fermer les greniers d'une grande ville, pour avoir le plaisir de faire afficher ces mots au

---

(*a*) Neronis &c. res, florentibus ipsis, ob metum falsæ, postquam occiderant, recentibus odiis compositæ. *Tacit.*

coin des rues, *Il y a famine?* C'est ce que Suetone assure de Caligula : *Nonnunquam horreis conclusis, populo famem indixit.* Mais personne ne s'avisera d'y ajouter foi sur la parole de Suetone.

On ne croira pas davantage que des particuliers obscurs ayent été condamnés à être dévorés par les bêtes, ou à être sciés en deux, pour avoir manqué de jurer une fois en leur vie, par le génie de l'Empereur. C'est encore Suetone qui le dit. *Multos honesti ordinis...... ad bestias condemnavit, aut medios per serras dissecuit.... Quod nunquam per genium suum dejerassent.*

Pour le premier trait, l'absurdité en est démontrée par son exposition seule aux yeux de quiconque connoît un peu le peuple. Personne n'ignore combien cette nombreuse portion des hommes est sensible à tout ce qui paroît avoir quelque rapport à sa subsistance. C'est l'unique objet qui l'affecte vivement dans une Monarchie. On peut même remarquer que plus un gouvernement devient arbitraire,

plus il faut qu'il ait ſoin d'entretenir l'abondance parmi cette foule de malheureux, que l'opulence de quelques citoyens oiſifs prive de tous les droits de la nature, & à qui il ne reſte que leurs bras, pour en recouvrer une petite partie.

La moindre atteinte que l'on paroît donner à l'adminiſtration des bleds, les met en fureur. Ils ſouffrent ſans murmurer le deſpotiſme le plus odieux, & c'eſt avec raiſon, parce qu'ils ſont placés trop bas, pour en ſentir le poids. Mais la police des grains eſt une partie délicate, où ils ne voyent jamais ſans frémir, introduire aucune innovation. Il eſt clair que ſi Caligula s'étoit à cet égard permis un ſeul des caprices dont on l'accuſe, le jour ne ſe ſeroit point paſſé ſans une ſédition violente, & on n'en voit pas une ſeule ſous ſon regne.

Il n'y a pas plus de vraiſemblance dans ces prétendus ſupplices, dans ces hiſtoires d'hommes dévorés par les bêtes, ou ſciés en deux, par les ordres d'un Empereur Romain. Jamais

ces eſpéces de punitions ne furent miſes en uſage dans Rome, du moins au tems dont il eſt ici queſtion. Elles répugnent aux Loix & aux uſages qui y ſubſiſtoient encore. Les Princes abſolus peuvent bien violer les unes, mais ils ſe laiſſent toujours conduire par les autres, même dans leurs vengeances.

Louis XI ne s'aviſa point de faire empaler perſonne. Le Cardinal de Richelieu n'ordonnoit pas à ſes Commiſſaires de faire écorcher les ennemis dont il exigeoit la mort. De même Selim ſe contentoit de faire étrangler ſes Pachas. Il ne lui vint jamais dans l'idée de les faire brûler ou rouer vifs. Par tout pays les hommes puiſſans & cruels n'employent pour ſe venger, que les armes autoriſées par l'uſage, & la mode entre pour quelque choſe juſque dans les barbaries les plus injuſtes.

D'ailleurs ce ſont des particuliers obſcurs qui, ſuivant Suetone, furent ainſi traités pour les ſujets les plus légers. Mais ne ſçait-on pas que cette condition ſi mépriſée des grands, trouve ſous les plus mauvais Princes,

une reſſource dans ſon obſcurité même ? Encore une fois, quoi qu'on en diſe, l'eſclavage & la tyrannie ne ſe font ſentir qu'aux grands Seigneurs. Ce n'eſt pas la cruauté d'un Prince, c'eſt ſa foibleſſe que les hommes d'un rang médiocre ont à redouter.

Ce principe eſt confirmé par les violences même que l'on prête à Caligula. Il faiſoit, diſent ailleurs ſes Hiſtoriens, maſſacrer les gens connus par leurs richeſſes, afin de s'emparer de leur argent. Il les regardoit comme les ſimples dépoſitaires d'un tréſor qui lui appartenoit. Mais il n'augmentoit pas les impôts. Les provinces reſpiroient ſous lui, comme ſous Tibere, tandis que la Cour étoit arroſée du ſang des courtiſans.

Dion n'eſt ni plus ſage ni plus croyable que Suetone. A qui perſuadera-t-il que Caligula ait aſſemblé le Sénat, pour ſe dire à lui-même devant les Sénateurs, après leur avoir fait les plus terribles menaces : *Rien n'eſt mieux dit que ce que vous avez dit, Caius. N'aimez aucun de ces hommes-là. Ne vous en embarraſſez*

pas : mais que votre plaiſir, & le ſoin de votre ſureté, ſoient votre unique objet, & la ſeule regle de juſtice que vous connoiſſiez. Ne reconnoît-on pas là l'eſprit d'un Rhéteur maladroit, qui coud des phraſes, ſans réfléchir ſur ce qu'elles ſignifient ?

On voit bien quelquefois au théatre de prétendus hommes d'état, débiter en vers des maximes qui les déshonorent : mais il n'eſt jamais entré dans la tête d'aucun Prince, d'aller dire de ſens-froid à une Compagnie auguſte : *Je vous tuerai tous, car tel eſt mon bon plaiſir.* Le délire même de Caligula ne juſtifie point l'Hiſtorien qui raconte de pareils traits.

On peut nier encore hardiment que ce Prince ait marché à la tête de deux cens cinquante mille hommes, pour aller ramaſſer des coquilles ſur le bord de la Manche, & qu'il ſe ſoit fait décerner le triomphe pour un pareil exploit. Ou auroit-il trouvé ces deux cens cinquante mille hommes, aux environs de Boulogne & de Calais ? Toutes les forces de l'Empire réunies

alloient à peine à ce nombre. Avouons donc que rien n'eſt ſi incertain, & ſouvent ſi puérile, que ce que nous ſçavons de cette ancienne hiſtoire.

Parmi tant de faits abſurdes qu'on nous raconte, il y en a qui ne le ſont que par la négligence, ou l'imbécillité des Hiſtoriens. Par exemple les folies de Caligula pour ſon cheval ſont devenues célébres. Il lui faiſoit, dit-on, manger de l'orge dorée. Il le fit Prêtre. Il vouloit le faire Conſul.

Si le fait eſt vrai, il avoit probablement quelque cauſe que l'Ecrivain n'a pas ſçu développer. Peut-être l'Empereur vouloit-il inſulter les Prêtres à qui il aſſocioit ſon cheval. Peut-être le projet de le nommer Conſul étoit-il une raillerie contre un Magiſtrat, ou trop borné, ou trop entreprenant. Certainement il y a là plus de malignité que de folie.

Il s'eſt paſſé de nos jours des choſes auſſi abſurdes, quand on les ſépare des circonſtances qui doivent les accompagner. Charles XII, moins cruel que Caligula, mais auſſi deſpotique, menaçoit les Sénateurs Suédois de leur

envoyer sa botte pour les gouverner. Si, au lieu d'une vertu malheureuse & inflexible, Charles XII avoit fait éprouver à la Suede une prospérité tyrannique, s'il avoit régné dans un tems où l'ignorance générale eut accrédité les ressentimens particuliers, il est sûr que cette botte paroîtroit avec éclat dans son histoire.

On la citeroit comme la preuve d'un despotisme insensé. Cependant Charles XII n'a jamais passé pour fou. Du moins ses extravagances héroïques ne sont pas du genre de celles qui prouvent, aux yeux du commun des hommes, un cerveau altéré. L'Empereur Romain & lui, pouvoient, par un trait assez semblable, chercher à humilier des Corps qu'ils redoutoient. Le dessein de donner à un cheval la soutane d'un Prêtre, ou les licteurs d'un Consul, n'a jamais été plus sérieux, que la menace d'envoyer une botte pour éclairer de graves Sénateurs.

CHAPITRE IX.

Tyrannie de Caligula. Un Officier de ſa garde forme le projet de l'aſſaſſiner, & l'exécute.

QUoi qu'il en ſoit, ſi les folies attribuées à Caligula peuvent s'excuſer, il n'en eſt pas de même de ſa cruauté. Celle de Tibere avoit été réfléchie. Il cherchoit toujours à lui donner une apparence de juſtice. C'étoit le Sénat qu'il choiſiſſoit pour Miniſtre de ſes vengeances. Il y faiſoit accuſer & juger avec appareil les infortunés dont il vouloit la mort. Par cet indigne abus des Loix, il ſe ménageoit le double plaiſir de perdre ceux qui lui étoient à charge, & de déshonorer ceux qu'il laiſſoit vivre.

Caligula mettoit moins de politique dans ſa barbarie. Les lenteurs inſéparables, même d'un arrêt injuſte, fatiguoient ſon impétuoſité. Il faiſoit exécuter tout d'un coup par des ſoldats,

les assassinats qu'il croyoit utiles ou nécessaires Peut-être d'ailleurs le mépris qu'il avoit pour les Sénateurs, l'empêchoit-il de paroître s'abaisser, jusqu'à se mettre en quelque sorte dans leur dépendance. Il les dédaignoit trop pour en faire ses boureaux.

Assez d'Ecrivains ont conservé le triste détail de ses crimes, & la patience de Rome à les souffrir en a grossi la liste. Ces fiers Romains, si ce que l'on dit est vrai, se laissoient égorger sans résistance. Ils renonçoient sur ses ordres à une vie qu'ils n'auroient dû perdre qu'en lui arrachant la sienne. Ce ne fut qu'après l'avoir endurée pendant trois ans & plus, qu'ils songerent à terminer la désolation de leur patrie.

Cassius Cherea, Officier plein de bravoure, & digne, par son courage, d'affermir sur le trône un Prince vertueux, entreprit d'en renverser un misérable qui le souilloit. Il étoit Tribun des gardes Prétoriennes. Ce poste répondoit assez à celui de Capitaine des gardes-du-Corps parmi nous.

C'étoit une ame fiere, intrépide; mais

mais ſon extérieur, comme il arrive quelquefois, n'annonçoit que de la molleſſe. Sa façon de parler ſur-tout étoit peſante & ridicule. Caligula, qui ne ménageoit rien, s'en divertiſſoit ouvertement. Il lui faiſoit des railleries piquantes. Il traitoit de lâcheté la compaſſion généreuſe que montroit ce Tribun, pour ceux que ſon miniſtere le mettoit ſouvent dans le cas d'opprimer.

En effet, comme je viens de le dire, les ſoldats de la garde, ainſi que leurs Officiers, ſe trouvant plus immédiatement ſous la dépendance des Empereurs, étoient les exécuteurs ordinaires de leurs barbaries. Il faut ſe ſouvenir qu'Auguſte n'avoit paru preſque ſe réſerver que le commandement des troupes. Ses ſucceſſeurs ne parurent pas non plus avoir d'autre titre. Ce fut toujours en vertu de leur pouvoir militaire, & par la main des ſoldats, qu'ils commirent toutes les atrocités *croyables* dont leurs hiſtoires ſont remplies.

On conçoit combien un homme, tel que Cheréa, devoit ſouffrir dans

de pareilles fonctions. Il ne s'y prêtoit qu'avec une répugnance frappante. Cette conduite l'avoit rendu ſuſpect & même odieux à la Cour, comme c'eſt l'uſage des Princes qui ſe croyent outragés, ſi un de leurs ſujets oſe ſe parer des vertus qu'ils n'ont pas. Auſſi quand c'étoit le tour de cet Officier d'aller prendre l'ordre, le mot que l'Empereur lui donnoit, étoit preſque toujours un affront. Ayant donc à venger ſes injures particulieres, il fut le premier qui anima les Romains à faire ceſſer la honte de leur patrie.

Il parloit avec tant de courage, il diſoit des choſes ſi vraies, qu'il ſe fit bientôt des partiſans. Il ranima un peu cet ancien eſprit républicain, qui avoit paru s'éteindre avec Brutus & Caſſius. Il parvint à rappeller à pluſieurs citoyens, combien leurs ancêtres avoient attaché de gloire au meurtre d'un tyran. Il leur prouva que l'entrepriſe étoit encore plus néceſſaire, plus honorable que périlleuſe.

Réchauffant ainſi les courages, il forma en peu de tems une conſpira-

tion, où entroient des hommes de tous les rangs. Mais les plus distingués faisoient plutôt des vœux pour le succès, que des efforts pour l'assurer. Ils désiroient de la voir réussir, & craignoient de paroître l'appuyer, suivant l'ordinaire des riches, qui ayant plus à perdre dans les révolutions, sont aussi bien plus frappés des risques d'une entreprise hasardeuse, que de ses avantages.

Cependant l'ardeur de Cheréa l'emporta sur la timidité de ses associés. Le bruit s'étoit répandu que Caligula devoit passer en Egypte. Ce voyage exposoit le secret de la conjuration, & c'étoit pour son auteur une forte raison d'en précipiter la fin. *Il s'en va*, disoit-il à ses amis; *quelqu'un le tuera. Nous aurons la honte d'avoir pû le faire & de ne l'avoir pas osé.* Ainsi tandis que les autres trembloient d'attaquer le tyran, ce cœur généreux ne paroissoit sensible qu'à la crainte de le laisser échapper.

Les conjurés, conduits par un chef aussi ardent, s'arrêterent enfin, après plusieurs changemens, à un plan fixe.

On se décida à choisir, pour tirer Rome de l'oppression, un tems où des jeux publics célébrés avec somptuosité y répandoient une apparence de joie.

On sçait combien les Empereurs étoient attentifs à flatter le peuple par des spectacles, dont la magnificence l'étourdissoit sur son esclavage. Auguste étoit le premier auteur de cette condescendance politique, & de toutes ses maximes c'étoit la seule que Caligula eut adoptée, parce qu'elle flattoit ses propres inclinations. Il aimoit avec fureur le théatre & tout ce qui y a rapport. Il y faisoit des dépenses incroyables, & cette prodigalité le rendoit cher à la populace, qui partageoit ses amusemens, sans craindre sa férocité.

Ce fut dans une de ces fêtes qu'on résolut de l'assassiner. La confusion, le désordre inséparable de ces réjouissances tumultueuses, faisoient espérer des occasions favorables, & en effet elles en fournirent. Caligula sortant du théatre, vers le milieu du jour, mal accompagné, fut tout-à-coup en-

vironné par les conjurés. Cheréa eut l'honneur, qu'il avoit ambitionné, de lui porter le premier coup, & ce malheureux Prince éprouva que la ſouveraine puiſſance n'eſt pas toujours un aſyle, pour ceux qui en abuſent.

On dit que les conjurés s'acharnerent ſur ſon corps, & qu'il s'en trouva même d'aſſez furieux pour en manger. Ces excès n'ont rien que de très-croyable. On les a vûs ſe renouveller dans tous les ſiécles & dans tous les pays. Ils accompagnent ordinairement le déſaſtre des hommes, qui ſont aſſez imprudens pour exciter l'indignation publique, & aſſez malheureux pour y ſuccomber.



CHAPITRE X.

Agitation terrible qu'excite dans Rome la mort de Caligula. Un Consul, aidé par l'auteur de la conspiration, songe à rétablir la liberté & la République. Les soldats nomment un Empereur.

Le bruit se répandit bientôt qu'il étoit arrivé du trouble dans le Palais. On n'assuroit pas que l'Empereur fut mort, mais on disoit qu'il avoit été attaqué. En un instant ce fut un tumulte affreux dans Rome, & sur-tout au théâtre, où presque toute la ville étoit encore assemblée. Peu de personnes étoient instruites ; mais tout le monde auroit voulu l'être. L'empressement d'apprendre des nouvelles en faisoit recevoir de fausses. Il couroit parmi cette multitude immense plusieurs bruits tous opposés, & conformes au caractère ou aux intérêts de ceux qui les débitoient.

Les uns disoient que l'Empereur n'étoit que blessé : d'autres qu'il étoit mort : d'autres que s'étant échappé du milieu des poignards, il avoit gagné la place publique, où il demandoit vengeance contre ses assassins. Plusieurs même, songeant combien le cœur d'un tyran est fertile en détours, le soupçonnoient d'avoir fait lui-même semer tous ces bruits, afin d'examiner la façon dont ils seroient reçus, & de trouver un prétexte pour se défaire une bonne fois de tous ceux qui auroient paru souhaiter sa mort.

Pour augmenter encore l'embarras & le trouble, une garde Allemande, appellée & soutenue dans Rome, pour le maintien de la tyrannie, se présenta aux portes du théatre l'épée à la main. Ces barbares n'avoient d'autres ressources, dans le pays étranger où ils se trouvoient transplantés, que la protection du Maître qui les payoit. Ils vouloient venger sa mort, puisqu'ils n'avoient pû l'empêcher.

D'autres soldats attirés par le bruit, s'étoient joints à eux. Tous ensemble jettoient des cris de fureur. Ils mena-

çoient d'un maſſacre général le peuple déſarmé. Le tyran n'étoit plus, & l'effroi qu'inſpiroit ſon nom, duroit encore.

Enfin la vérité bien connue ramena l'ordre. Les ſoldats, dont l'attachement n'avoit plus d'objet, ſe retirerent ſans violence. Les citoyens diſtingués allerent dans leurs maiſons gouter la joie de n'avoir plus à craindre les caprices d'un Maître furieux: & le peuple, pour qui la nouveauté a toujours de l'attrait, paroiſſoit bien moins regretter le Prince, que ſes amuſemens.

Cependant l'Empire étoit ſans chef. Les aſſociés de Cheréa étourdis eux-mêmes de leur action, & plus encore du tumulte qui l'avoit ſuivie, s'étoient diſperſés. Cheréa ſeul avec un des deux Conſuls, ſe préparoit à tirer un fruit ſolide d'une entrepriſe qu'il ne croyoit que commencée, quand les autres la regardoient comme achevée. Après avoir renverſé le tyran, il ſongeoit auſſi à détruire la tyrannie, & peu s'en fallut que dans un inſtant ſi critique, le fruit des uſurpations d'Auguſte ne fut perdu.

Ces Magiſtratures, dont il avoit laiſſé ſubſiſter les noms, rappelloient toujours aux Romains un ſouvenir précieux. Elles avoient encore les marques extérieures du pouvoir : &, comme je l'ai déja fait obſerver, il ne falloit que des circonſtances favorables, pour leur en rendre la réalité.

Cheréa ne ſe ſentoit pas aſſez autoriſé pour amener ſeul un ſi grand changement. Il ſe fit appuyer par le Conſul C. Sentius Saturninus. Celui-ci étoit de ſon côté un caractère ferme, hardi, capable de gouter les projets du Tribun, & digne de travailler à les faire réuſſir. Ces deux hommes, s'ils euſſent été ſecondés, pouvoient ou ramener la liberté, ou du moins, de concert avec le Sénat, donner des bornes au deſpotiſme.

Le Conſul ſe hâta de rentrer dans les fonctions de ſa charge. Il rendit une Ordonnance, pour défendre les aſſemblées particulieres, pour promettre une réforme dans le gouvernement, & engager les ſoldats comme le peuple, à attendre leur

ſort de la déciſion du Sénat. Après ces précautions qui étoient néceſſaires, il aſſembla la Compagnie, non pas au Palais Impérial, ce qui auroit été un reſte de l'ancienne ſervitude, mais au Capitole, dont le nom ſeul rappelloit la grandeur & la liberté Romaine.

Il y parut avec l'appareil du Conſulat, dans les tems les plus heureux de la République. Sa pourpre, ſes licteurs, la majeſté de ſon maintien, formoient un ſpectacle nouveau qui frappoit tous les yeux.

Cheréa, le premier auteur de la liberté renaiſſante, lui rendit auſſi le premier hommage. Il alla prendre l'ordre du Conſul, ce qui ne s'étoit pas vu depuis ſoixante ans, & cette action hardie devoit engager tous ceux qui en étoit les témoins, à la ſoutenir.

Chacun paroiſſoit s'y diſpoſer. Le nom de Souverains du monde chatouilloit l'orgueil de ces hommes qui s'étoient vus ſi long-tems les eſclaves des Céſars. Il leur ſembloit beau de reprendre un rang dont leurs peres s'é-

toient laiſſés dépouiller. Dans la premiere yvreſſe du ſuccès, ceux qui avoient été les plus lâches flatteurs du deſpotiſme, ſe montroient les plus zélés pour l'indépendance.

Le diſcours du Conſul fut noble & convenable aux circonſtances. Il exhorta les Sénateurs à ſe remettre en poſſeſſion de leurs droits, à rendre à Rome, par une adminiſtration ſage, la gloire & le bonheur dont elle avoit été ſi long-tems privée. Il les pria de renoncer à leurs diviſions, de ſacrifier leurs reſſentimens perſonnels au bien commun de la patrie, & de penſer qu'elle n'avoit été aſſervie, que par les rivalités ambitieuſes de leurs ancêtres.

Sur-tout il les avertit de bien réfléchir à la ſituation où ils ſe trouvoient, à la néceſſité de ſe décider avec promptitude ſur le choix d'un gouvernement, ſoit qu'ils vouluſſent rétablir celui qui, après avoir élevé ſi haut la puiſſance de Rome, s'étoit trouvé trop foible contre les armes de Céſar & contre la politique d'Auguſte, ſoit qu'ils aimaſſent mieux lui donner, en le modifiant, une forme nouvelle,

plus convenable à l'état actuel de l'Empire.

Il finit par leur rappeller qu'ils n'étoient plus comptables de leurs avis aux caprices d'un Maître insolent, mais à tout l'univers dont ils alloient régler le sort.

Sentius auroit peut-être mieux fait d'indiquer tout d'un coup aux Sénateurs ce qu'ils devoient faire, que de le leur demander. On voit les plus grands changemens causés par des particuliers entreprenans qui les conçoivent & les exécutent. Mais la marche pesante des corps nombreux, les rend incapables de la rapidité qui fait les révolutions. Ils perdent à délibérer le tems dont il faudroit profiter pour agir, & la hardiesse d'un petit nombre d'hommes bien unis, l'emporte presque toujours sur la lenteur circonspecte des plus sages compagnies.

C'est ce qui arriva ici. Les Sénateurs n'avoient pas commencé à examiner quelle forme de gouvernement ils adopteroient, que les soldats l'avoient déja fixée. Le successeur de Caligula étoit nommé, dans le tems

même où l'on ſe préparoit au Capitole à défendre de lui nommer un ſucceſſeur.

Pour entendre cet évenement, il faut ſe rappeller le changement qu'on a vu introduire ſous Tibere dans la demeure des Gardes Prétoriennes. Elles formoient, comme nous l'avons dit, un corps d'environ dix mille hommes, raſſemblés près de la ville, dans des caſernes, dont ils ne ſortoient que pour aller faire leur ſervice.

La mort de Caligula fut ſenſible à ces ſoldats qu'il traitoit bien. Quand elle fut avérée, ceux qui étoient de garde au Palais ſe retirerent très-affligés de n'avoir pû la prévenir. Les uns rentrerent dans le camp occupés de leurs regrets. Les autres s'entretenoient de la perte qu'ils venoient de faire, des ſuites qu'elle auroit peut-être pour eux, & des moyens qu'ils pourroient prendre pour la venger, ou pour la réparer.

Leurs diſcours étoient d'autant plus libres, que les Préfets du Prétoire & les premiers Officiers ne ſe trouvoient point au camp. Ils reſtoient dans la

ville, pour y ménager leurs intérêts, dans la révolution qui paroiſſoit s'annoncer. Les ſubalternes, moins ſoigneux & moins autoriſés, ne ſongeoient point à blâmer chez les ſoldats des réflexions dont ils s'occupoient eux-mêmes.

Il n'eſt point probable qu'ils craigniſſent, comme dit un Ecrivain moderne, de voir renaître les guerres civiles. Cette crainte n'étoit pas faite pour des cœurs corrompus, accoutumés à verſer le ſang des citoyens, & toujours prêts à vendre le leur à quiconque le vouloit payer.

Il eſt encore moins vraiſemblable qu'ils ſentiſſent, comme ajoute le même Ecrivain, combien il ſeroit déſavantageux pour eux, que le Sénat s'attribuât le droit d'élire un Empereur.

Premierement, il étoit clair que le Sénat ne ſongeoit pas à une élection. Les démarches du Conſul qu'on ne pouvoit pas ignorer au camp, étoient une preuve que cette Compagnie n'avoit pas deſſein de ſe donner un Maître.

Secondement, pour que des ſoldats euſſent pû faire de pareilles réflexions, il auroit fallu qu'il y eut eu déja de part ou d'autre des exemples de ce droit d'élire, & que les troupes ſe fuſſent mal trouvées de l'avoir cédé. Or c'eſt ce qui n'étoit pas arrivé. Auguſte n'avoit dû ſon élévation qu'à la fortune. Ses deux ſucceſſeurs avoient reçu, non pas leur pouvoir, mais ſa confirmation, du Sénat ſeul, ſans difficulté.

Il n'étoit pas naturel d'imaginer que quelques Prétoriens déſunis & conſternés, penſaſſent déja à lutter contre cette Compagnie. Ils devoient en reſpecter le nom dans ce moment, par la raiſon même qu'ils n'en connoiſſoient pas les forces. Les grands abus ne s'introduiſent que peu-à-peu, & celui qui autoriſa les Prétoriens à diſpoſer de l'Empire, eut, comme beaucoup d'autres, le haſard pour origine.

Pluſieurs d'entr'eux s'étoient répandus dans la ville. Ils avoient même pénétré dans le Palais, que la garde

avoit abandonné. Ils le parcouroient avec curioſité, & probablement ils profitoient du déſordre général pour piller. Un d'eux apperçut des pieds qui paſſoient ſous une tapiſſerie. Il la leve : il voit un homme tremblant, demi-mort de frayeur, qui ſe jette à ſes genoux en demandant la vie.

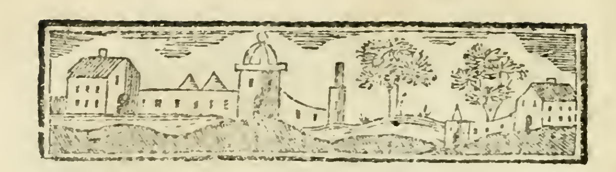
Cet homme étoit l'oncle du Prince aſſaſſiné, ce Claude devenu auſſi célébre par ſon imbécillité, que d'autres Princes par leurs talens. Le ſoldat ſurpris le releve, l'enviſage, & le reconnoiſſant pour l'unique héritier de l'Empereur, le ſalue Empereur lui-même.

A ce nom, à ſes cris, quelques-uns de ſes camarades accourent & l'imitent. On place Claude dans une chaiſe (*a*). Les ſoldats l'emportent eux-mêmes à leur camp, où l'entouſiaſme ne tarda pas à gagner. Les Prétoriens vinrent en foule reconnoî-

(*a*) *Lectica*, eſpéce de chaiſe à porteurs.

tre le nouveau Prince qui regardoit lui-même tout ce qui ſe paſſoit, comme un ſonge, tant il avoit peu de ſujet de s'y attendre. Nous allons voir les ſuites de cet événement ſingulier, & faire connoître quel chef les ſoldats s'étoient nommés.





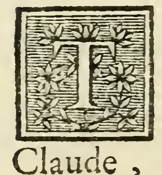
HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS
DE
L'EMPIRE ROMAIN.

LIVRE TROISIEME.

CLAUDE I, IV. EMPEREUR regne près de 14 ans.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère de Claude. Sa conduite & ſes occupations avant ſon avénement.

IBERIUS Claudius Druſus, à qui l'uſage fait donner ſimplement le nom de Claude, n'appartenoit à la famille

des Céſars que par alliance, ainſi que ſes deux prédéceſſeurs. Auguſte avoit adopté les deux enfans de ſa femme Druſus & Tibere. Claude étoit fils du premier. Il fut donc dès ſa jeuneſſe introduit dans la maiſon régnante. Quand Tibere ſon oncle & Caligula ſon neveu, eurent ſucceſſivement occupé l'Empire, il ſe ſeroit trouvé la perſonne la plus conſidérable de l'Etat, ſi ſon mérite perſonnel eut répondu à l'éclat de ſa fortune.

Mais il étoit né avec un eſprit naturellement foible. Des maladies & une éducation trop dure l'affoiblirent encore. Son enfance annonçoit un caractère docile, mais ſans élévation, comme ſans vigueur. Livie, fiere, ambitieuſe, environnée d'enfans dont les talens faiſoient la gloire & la ſureté du trône, voulut à peine reconnoître ſon ſang dans une ame timide, qui ne paroiſſoit propre qu'à le déshonorer.

Comparant les ſuccès de Tibere, les graces, la jeuneſſe brillante de Germanicus, avec l'incapacité, la péſanteur de Claude, elle ne pouvoit lui

pardonner de soutenir si mal un nom, que son oncle & son frere rendoient illustre. Le malheureux enfant en souffroit. On le traitoit avec autant de rigueur que de mépris, & son premier Gouverneur fut un palfrenier.

Le fruit d'une pareille éducation fut tel qu'on devoit l'attendre. Au lieu de corriger les défauts du jeune homme, on les augmenta. A force de le dédaigner, on l'abrutit.

Auguste en eut quelque pitié. Il avoit pour lui de la bonté, des égards. Mais il ne pût combattre seul la nature & l'éducation, qui toutes deux travailloient à rendre ses soins inutiles. Tibere, railleur, pénétrant, peu reconnoissant envers Livie à qui il devoit tout, montra encore moins de tendresse pour un neveu stupide à qui il ne devoit rien. Claude essaya sous lui de parvenir aux charges, aux honneurs. Pour toute réponse il ne reçut que des insultes.

De Caligula il eut des insultes à souffrir & des dangers à craindre. On dit qu'il fut accusé plus d'une fois, & sous ce Prince la mort suivoit ordi-

nairement l'accusation. Mais la bassesse de Claude, l'indécence de sa vie le sauverent. Il resta à la Cour pour en être le jouet. Sa simplicité donnoit lieu tous les jours à des scénes dont son neveu s'amusoit, & par cette raison il le souffroit volontiers auprès de lui.

Il s'y trouvoit le jour & à l'instant de l'assassinat. Frappé de cet événement tragique, il s'enfuit au hasard dans le Palais. S'y étant mal caché sous une tapisserie, il fut, comme je l'ai dit, découvert, reconnu, & proclamé Empereur par un simple soldat. L'ardeur des autres seconda l'impétuosité du premier. Mais toute la part qu'eut Claude à son élevation, fut de ne pas l'empêcher. Tremblant, timide, irrésolu, il ne voyoit, il n'entendoit rien de ce qui se passoit. Il étoit deja Empereur légitime, avec la ville & une armée pour appui, qu'il croyoit à peine être assuré de sa vie.



CHAPITRE II.

Consternation du Sénat en apprenant la nomination de Claude faite par les soldats. Il tâche de l'engager à abdiquer, & finit par se soumettre à lui.

Cependant on délibéroit au Capitole. Le Consul écoutoit les avis : il recueilloit les voix. Par la tournure actuelle des affaires, ces formalités, autrefois si respectées dans Rome, n'étoient plus qu'une vaine comédie, dont la prolongation pouvoit même devenir funeste aux acteurs.

On vint bientôt leur dire que Claude étoit au camp des Prétoriens. Cette nouvelle n'excita que de la compassion pour un infortuné qu'on croyoit prêt à périr. Ceux qui l'avoient vû passer entouré de soldats, pâle, défiguré, portant sur le visage les marques de la consternation dont

ſon cœur étoit plein, publioient qu'on le conduiſoit à la mort.

On croyoit qu'apparemment les troupes l'auroient ſoupçonné d'être entré dans la conſpiration. On imaginoit qu'elles vouloient venger par ſon ſupplice la perte de leur Empereur, & l'on plaignoit le ſort d'un citoyen mépriſable à la vérité, mais qui n'ayant eu aucune part aux crimes de ſon neveu, ne paroiſſoit pas avoir mérité d'en être puni.

Enſuite on apprit que Claude n'étoit pas mort : que les ſoldats, à ſon arrivée, au lieu de montrer de la fureur, n'avoient laiſſé voir que de la joie. Cet avis fit encore peu d'impreſſion. On cherchoit ſeulement à deviner la cauſe d'un pareil accueil. On ſe demandoit avec plus de curioſité que d'inquiétude, quel ſujet les troupes pouvoient avoir de ſe réjouir, à l'entrée d'un homme pour qui elles ne reſſentoient ſurement, diſoit-on, ni affection ni haine. De toutes les raiſons qu'il étoit poſſible de leur ſuppoſer, la véritable étoit la ſeule à laquelle perſonne ne penſa.

Enfin on ſçut que le camp retentiſſoit d'acclamations, que lepeuple y couroit en foule, & qu'on diſtinguoit clairement des voix qui s'adreſſoient à *Claude Empereur*. A ce mot on ſe regarda : un long ſilence régna dans l'aſſemblée.

La ſurpriſe & la conſternation ſaiſirent les vrais partiſans de la liberté. Ils voyoient avec déſeſpoir renverſer tous leurs projets. Ils déploroient le ſort de Rome, qui ne s'étoit tirée des main d'un furieux, que pour tomber dans celles d'un imbécille. Prévoyant par quels hommes la ſtupidité de Claude alloit être gouvernée, ils ne ſe diſſimuloient ni leurs craintes pour eux-mêmes, ni leurs inquiétudes pour la patrie.

Ceux au contraire qui s'étoient fait du joug une habitude volontaire, qui ſe ſentoient capables de ſe faire aimer d'un Prince à force de baſſeſſes, & de profiter de ſes vices en les imitant, déſavouoient le zèle paſſager qu'ils venoient de montrer pour la liberté. Ils renonçoient ſans peine à la gloire de rétablir des Loix impérieuſes, dont

la

la févérité ne peut paroître douce qu'à des cœurs vertueux.

Les plus vieux même, toujours frappés des anciens maux, convenoient que la République étoit trop riche & trop puiſſante, pour pouvoir être libre impunément. Ils ſentoient le beſoin d'un Maître, pour n'avoir pas pluſieurs tyrans. Mais ils auroient voulu que dans un choix néceſſaire, on eut conſulté le mérite, plus que la naiſſance, & que pour donner un chef à l'Empire, on n'eut pas pris le plus indigne de ſes ſujets.

Chacun étant donc ainſi occupé de ſes réflexions, il ſe paſſa bien du tems, avant que perſonne osât ouvrir un avis. On craignoit d'attirer les regards, dans un moment où l'obſcurité ſeule étoit exempte de péril, & l'on gardoit le ſilence, parce qu'il n'étoit pas poſſible de parler ſans danger.

Enfin le Conſul imagina d'envoyer deux Tribuns du peuple, vers le nouveau Prince, ſoit pour l'intimider par des menaces, ſoit pour le flatter par des promeſſes. Ils avoient ordre de l'exhorter à venir occuper ſon ancienne

place au Sénat, de lui représenter combien étoit injuste & odieuse une élection faite avec violence par des soldats. Ils devoient l'engager à y renoncer, & lui faire espérer tous les dédommagemens qui seroient compatibles avec la liberté publique & l'honneur de Rome.

Malheureusement il n'étoit déja plus temps de faire cette démarche. Claude étoit un imbécille : mais il avoit dans sa maison des hommes intelligens. Plusieurs de ses anciens domestiques, de ceux que les Romains nommoient *affranchis*, saisirent l'occasion de faire une grande fortune, en assurant celle de leur Maître. Ils étoient accourus auprès de lui, au premier bruit de la révolution, pour l'aider par leurs conseils. Ils dicterent sa réponse aux Envoyés du Sénat.

Claude les assura que la Compagnie ne devoit se promettre rien que de favorable de son gouvernement. Il avoua que l'abus de l'autorité arbitraire sous le dernier regne, avoit pû la rendre redoutable. Mais il promit que sous le sien, elle seroit renfermée dans de

justes bornes, & qu'il se feroit toujours un plaisir de la partager avec les Sénateurs.

Après cette réponse, les mêmes affranchis lui conseillerent de s'attacher les soldats, par une libéralité. On leur promit, au nom de l'Empereur qu'ils venoient de faire, environ cinq cens de nos livres à chacun. Alors les acclamations redoublerent, & l'amour des troupes s'affermit pour un Prince qui la payoit d'avance.

Dans une histoire des Empereurs estimée, on accuse Claude d'avoir donné lieu le premier à ces largesses indiscretes, qui devinrent, dit-on, une Loi pour ses successeurs, & qui causerent de si grands maux dans la suite. Il est certain que cet usage causa de grands maux. Mais il l'est encore davantage, que Claude n'en fut pas l'auteur.

Tibere & Caligula avoient fait de pareilles distributions à leur avénement. Il est vrai qu'ils paroissoient exécuter les testamens de leurs prédécesseurs. Mais ces testamens ayant contenu deux fois de suite la même clau-

ſe, les ſoldats étoient autoriſés à les regarder, en quelque ſorte, comme des modeles dont les Princes ſuivans ne devoient pas s'écarter.

Caligula n'ayant pas eu le tems d'en faire un, la ſomme que donna ſon oncle, en lui ſuccédant, ne pouvoit paſſer que pour celle qu'auroit laiſſée l'Empereur mort, s'il l'avoit pu. Ainſi Claude n'introduiſoit point un nouvel uſage. Il ne faiſoit que ſe conformer très-prudemment à l'ancien.

Cette ſomme elle-même ſouffre de grandes difficultés. Elle pourroit ſervir à donner une idée de la richeſſe de l'Empire, s'il étoit poſſible de la déterminer au juſte. Mais c'eſt à quoi on ne ſçauroit ſe promettre de réuſſir. On a vu qu'Auguſte n'avoit laiſſé à chaque ſoldat de ſa garde que trente livres. Le teſtament de Tibere leur en léguoit autant. L'Ecrivain François dit, d'après les anciens, que dans l'occaſion dont il s'agit, Claude donna *quinze mille ſeſterces, ou dix-huit cens ſoixante-quinze livres, & aux Officiers à proportion.*

Il y a déja là quelque choſe de bien

étonnant. La disproportion est immense entre ces deux sommes. Est-il probable qu'un Prince, quelque borné qu'on suppose son Conseil, offre de lui-même à des soldats, une récompense soixante fois plus forte, que celle qu'ils ont reçue quatre ans auparavant, à-peu-près dans les mêmes circonstances ?

D'ailleurs il y auroit eu dans une pareille promesse encore plus d'imprudence que de libéralité. Après avoir payé les Prétoriens, il restoit encore à satisfaire le reste des armées, & tout le peuple de Rome, qui ayant été rappellés aussi sur les testamens précédens, ne se seroient pas alors vûs oublier tranquillement. Or s'il y avoit eu déja vingt millions au moins d'employés pour les seuls Prétoriens, d'où auroit-on pu tirer de quoi contenter les autres ? Claude en achetant l'Empire à ce prix, risquoit de n'y pas trouver assez d'argent pour le payer.

Mais on est encore bien plus surpris quand on vient au commencement du regne de Néron. L'Ecrivain dont je parle, y dit que ce Prince pro-

mit aux soldats une gratification pareille à celle qu'ils avoient reçue de son pere, c'est-à-dire, cinq mille sesterces, ou six cens vingt-cinq livres. Seroit-ce une faute d'impression ? L'exactitude scrupuleuse de l'Auteur dans tout le reste, donneroit envie de le croire.

La réponse du nouveau Prince étant rapportée au Sénat, ne pouvoit manquer d'ébranler le peu qui lui restoit de fermeté. Un autre événement acheva de l'abbattre, & ne lui laissa d'autre parti à prendre que celui de la soumission.

Cheréa lui avoit conservé l'obéissance des soldats qu'il commandoit, & même de tous ceux qui étoient alors de quartier dans la ville. Mais dès qu'ils sçurent que leurs camarades avoient élu un Empereur dans le camp, l'envie leur prit de les imiter. Ils s'écrierent aussi-tôt qu'ils vouloient un chef: seulement par un reste de déférence pour le Sénat, ils lui en laisserent le choix.

Cheréa indigné n'oublia rien pour les piquer d'honneur, & les engager

à ſe rendre les ſoutiens de la liberté. Mais tout fut inutile. Dès qu'ils apprirent ce qu'avoit valu aux autres compagnies la nomination de Claude, ils ſe hâterent d'aller en partager la récompenſe. Ils leverent leurs drapeaux, & ſous les yeux du triſte Cheréa, ils ſe mirent en marche pour ſe rendre au camp.

Alors il fallut plier. Les Sénateurs qui n'avoient oſé combattre l'élection de Claude, ſe réunirent pour la confirmer. Ils lui déférerent tous les titres qui paroiſſoient, non pas donner l'autorité abſolue, mais l'accompagner. Le Conſul dépouillé d'une ombre de grandeur qui avoit ſi peu duré, alla à leur tête embraſſer les genoux d'un homme qu'il mépriſoit, & dont la fortune jugeoit à propos de faire le maître de l'Empire.



CHAPITRE III.

Claude affermi sur le trône fait mourir Chereá. Foiblesse de ce Prince. S'il a mérité les reproches que lui a fait le Président de Montesquieu. Il est gouverné par ses domestiques & par ses femmes : la seconde l'empoisonne.

SI Claude avoit pu soutenir son élevation, il est sûr qu'on n'auroit pas pû la trouver tout-à-fait injuste. Il étoit seul héritier de Caligula. Il n'y avoit pas à la vérité de Loi qui rendit le trône héréditaire chez les Romains : mais il n'y en avoit pas non plus qui établit le contraire. L'usage autorisoit même le droit de succession. Tibere & Caligula paroissoient n'en avoir pas eu d'autre. Claude ne devoit donc pas passer précisément pour un usurpateur. Personne n'auroit pû lui disputer sa place, s'il en avoit été digne.

Malheureusement la souveraine puissance ne donne pas les talens nécessaires pour l'exercer. Claude fut sur le trône, ce qu'il avoit été dans l'obscurité, simple, foible, crédule. Capable de désirer le bien, & non pas de le faire, il n'ordonnoit pas le crime, mais il le laissoit commettre.

Gouverné par ses femmes, par ses affranchis, il ne s'apperçut jamais ni qu'ils avoient tout son pouvoir, ni qu'ils en abusoient. Le malheureux Empereur, devenu le jouet de ses esclaves, rendit sa foiblesse aussi funeste & plus honteuse pour Rome, que ne l'avoit été la fourberie barbare & la fureur atroce de ses deux prédécesseurs.

Il commença par ordonner la mort de Chereá. Il n'y avoit dans Rome personne qui au fonds du cœur ne le comblât d'éloges. Mais ce généreux Tribun avoit donné un exemple trop hardi. Les affranchis du nouveau Prince se sentoient disposés à imiter Caligula. Ils voulurent que sa mort fut vengée.

L'action de Chereá auroit été regar-

dée, cent ans plutôt, comme le comble de la grandeur d'ame. Elle fut alors punie comme un crime, & celui qui auroit pû être le compagnon du grand Brutus, se vit traité comme un infâme malfaiteur. Tant il est vrai que les circonstances décident souvent du sort des hommes, & que la façon de penser de ceux qui gouvernent, tient presque toujours à leurs intérêts.

On connoît le reste de l'histoire de Claude. Elle n'offre guère que des traits de foiblesse de sa part, & de tyrannie de celle de ses domestiques, devenus ses confidens & ses Ministres.

On lui a reproché, dans un livre fameux parmi nous, d'avoir trop aimé à rendre la justice par lui-même. On voit en effet par l'histoire, qu'il étoit très-assidu à remplir cette fonction. L'Auteur de l'Esprit des Loix le regarde comme le premier Empereur qui se soit fait l'arbitre des procès entre les particuliers, & qui ait ainsi réuni le pouvoir de faire des Loix, avec celui d'en régler l'application. Or comme le Président de Montesquieu croit cette réunion dangereuse,

il blâme Claude d'y avoir donné lieu.

Je ne ſçais s'il eſt bien vrai qu'il ſoit dangereux qu'un Souverain prenne la peine de préſider lui-même aux jugemens par qui ſe décident la fortune & la vie de ſes ſujets. Il eſt certain du moins qu'il n'a reçu ſon pouvoir que pour cela. Il n'eſt Prince que pour rendre la juſtice. Il n'eſt puiſſant que pour écouter les plaintes des foibles & les faire ceſſer, en remédiant aux abus qui les occaſionnent. Il n'eſt le Maître de tout, que pour maintenir la paix par-tout : & l'on ne ſçauroit nier que ce qu'on appelle la juſtice diſtributive, n'en ſoit le plus sûr moyen dans l'intérieur de l'Etat.

L'obligation d'y veiller étoit d'autant plus preſſante pour les Souverains de Rome, que la Juriſprudence dans cette ville n'avoit point de forme fixe. Ce n'étoit point comme parmi nous, où des Coutumes rédigées avec une eſpéce d'authenticité, & des recueils d'Ordonnances publiées au nom des Ro s, tiennent lieu des Loix générales qui nous manquent. L'abſence du

Chef de l'Etat est moins sensible dans nos Tribunaux, parce que sa volonté y est toujours censée présente. Les Juges enchaînés par des Réglemens qu'il ne leur est pas même permis d'interpréter, n'ont autre chose à faire que de s'y conformer. Il est rare qu'ils puissent se dispenser d'en suivre les principes. Ils ont donc moins besoin d'un surveillant qui les empêche de s'en écarter.

Mais à Rome chaque Préteur, chargé de rendre la justice, étoit absolument le maître de se tracer à lui-même le chemin qu'il devoit suivre. Tous avoient ce privilége & ils en usoient. Ce ne fut que sous Adrien qu'on s'avisa pour la premiere fois de compiler des décisions de Jurisconsultes, & de donner à leur assemblage une force légale.

Jusques-là les Magistrats avoient joui de l'indépendance la plus entiere. On sçait qu'en entrant en charge ils affichoient au dessus de leur Tribunal une liste des maximes de Jurisprudence, suivant lesquelles ils se proposoient de juger pendant leur année.

Il étoit très-aisé aux Auteurs de ces maximes de leur donner un sens arbitraire. D'ailleurs leurs décisions étoient sans appel, & par conséquent il ne restoit aucune ressource contre l'injustice, quand on venoit à la commettre.

Il falloit lui opposer une barriere : mais dans la nouvelle constitution de l'Empire Romain, il ne pouvoit y en avoir d'autre que la présence du Maître. Il n'osoit confier à un sujet l'inspection suprême dans une partie si essentielle. Il craignoit qu'on ne vint à s'en prévaloir contre lui. Il étoit donc obligé de l'exercer par lui-même. Son devoir & sa politique l'exigeoient également.

Tous les bons Empereurs Romains penserent ainsi, & même les mauvais, jusqu'à la décadence de l'Empire. Ils s'en crurent toujours les premiers Magistrats. Ils se regarderent comme les Chefs de la justice, non pas pour y veiller de loin, mais pour la guider eux-mêmes en personne. La plus importante de leurs fonctions étoit celle de présider à ses Arrêts.

Auguste en avoit donné l'exemple. Tibere & Caligula ne s'en dispenserent point. Claude, en suivant les mêmes principes, ne méritoit dans aucun sens le reproche que lui fait le Président de Montesquieu.

Les fautes de ce Prince & les malheurs de l'Empire, ne vinrent point de sa passion pour juger. Elles furent une suite de sa foiblesse pour ses domestiques, & plus encore de celle qu'il eut pour deux femmes, qui chacune dans un genre différent, pousserent aux plus horribles excès la dépravation dont le cœur humain est susceptible.

On sçait par quel libertinage la premiere parvint à être la honte de son sexe. La seconde eut des vices moins choquans & bien plus dangereux. La voluptueuse Messaline avoit laissé vivre son mari en le déshonorant. L'ambitieuse Agrippine ne le déshonora guère moins, & finit par lui donner la mort.

Cette Princesse avoit toutes les qualités qui forment les scélerats heureux. A l'audace qui fait concevoir les

grands projets, à l'intrépidité qui les fait entreprendre, elle joignoit l'adresse & le mépris des scrupules qui les fait réussir. Elle étoit supérieure aux petitesses qui occupent & nourrissent ordinairement la vanité des femmes. Regardant sa beauté moins comme un avantage flatteur, que comme un instrument utile, elle faisoit servir ses plaisirs même à sa politique. Sans être avare de ses faveurs, elle ne les accordoit qu'à ceux qui pouvoient travailler à établir sa puissance.

Elle avoit été mariée de bonne heure à un Sénateur Romain, de qui il lui restoit un fils. Cette union disproportionnée n'étoit pas ce qui l'écartoit le plus du trône. Mais elle étoit niéce de Claude, & ce titre sembloit lui ôter l'espérance d'en devenir la femme. Cependant après la mort de Messaline, elle osa prétendre à remplir sa place. Un affranchi gagné par la plus coupable familiarité, la conduisit au lit de son Maître: & le Prince à qui il fut aisé d'inspirer de l'amour pour la fille de son frere, ne s'informa pas s'il avoit des rivaux.

L'idée d'un inceste paroissoit seule l'arrêter. Elle fut détruite par un Arrêt du Sénat. Agrippine fut déclarée Impératrice. Aux honneurs que ce rang lui donnoit, elle joignit le pouvoir que son foible mari ne pouvoit l'empêcher de prendre. Elle en profita pour exclure du trône le véritable héritier, & pour y faire asseoir son propre fils. C'est celui qui sous le nom de Néron s'est acquis l'exécration de la postérité.



NÉRON, V. EMPEREUR regne un peu plus de 13 ans.

CHAPITRE IV.

Origine de Néron. Qui étoient ſon pere & ſa mere, & ſes précepteurs.

ON ne peut rien dire de ſi fort contre ce Prince, que ſon nom n'en ſignifie encore plus. Il fait naître l'idée de tous les vices portés aux derniers excès. Il préſente l'image de la tyrannie la plus cruelle, de la débauche la plus honteuſe, enfin du regne le plus affreux qui ait jamais ſouillé l'hiſtoire. Je ne ſçais pourtant ſi celle des tems poſtérieurs n'a pas le triſte avantage de pouvoir offrir des exemples comparables à celui de Néron même.

Je crois qu'Alexandre VI à Rome,

Henri VIII à Londres, Catherine de Médicis à Paris, ne ſont pas des preuves moins funeſtes des maux que peut produire le pouvoir, quand il ſe trouve joint avec la corruption du cœur. Mais ces derniers n'ont point eu de Tacite pour Hiſtorien. D'ailleurs leurs fureurs ſe ſont développées ſur une ſcene bien plus étroite. Celles de Néron avoient pour théatre Rome & l'univers. Auſſi ſont-elles devenues bien plus célebres.

Sa naiſſance & ſon éducation furent également propres à le familiariſer avec les vices les plus odieux. Il tenoit l'une, comme on l'a vu, d'une Princeſſe inceſtueuſe, connue depuis long-tems par des infamies, & qui ne parvint au rang d'Impératrice, que pour ſe diſtinguer par la ſcéleratesſe, au milieu de la Cour la plus corrompue qui fut peut-être jamais.

Le pere de Néron étoit un Sénateur Romain, nommé Domitius. Ceux qui croyent que les inclinations des peres doivent influer ſur celles des enfans, peuvent obſerver que ce Domitius paſſoit dans Rome, du tems

même de Caligula, pour le plus méchant des Romains. On prétend qu'il disoit souvent que d'Agrippine & de lui, il ne pouvoit naître qu'un monstre funeste à l'univers. Mais il faut mettre cette prétendue prédiction avec les centuries de *Nostradamus*, qui sont toujours postérieures aux évenemens qu'elles annoncent.

Après être né d'un sang si funeste, Néron fut élevé par deux hommes, qu'une grande réputation de sagesse n'empêcha point de devenir les complices des crimes de la mere, & moins encore de se prêter à ceux du fils. C'étoient Seneque & Burrhus.

Le premier étoit un de ces Philosophes qui professent une morale rigoureuse, & la réservent toute entiere pour leurs écrits. Rien n'est si admirable que ses préceptes, mais rien n'y est si opposé que presque toute sa conduite. Il étoit grand partisan de ce qu'on appelloit à Rome le Stoïcisme, espéce de secte orgueilleuse, transplantée depuis un siécle de la Grèce en Italie, & qui y avoit pro-

duit, comme les autres, bien plus de beaux discours, que de bonnes actions.

Les Stoïciens avoient déja pénétré dans ce labyrinthe de la métaphysique, où nous nous sommes égarés après eux, & où d'autres s'égareront après nous. Ils s'étoient permis de raisonner sur la liberté de l'homme, sur la fatalité. Ils avoient osé toucher à ces questions délicates, qui, au bout de vingt siécles de discussions, sont aujourd'hui plus embrouillées & plus obscures que jamais.

Ils donnoient à l'homme une liberté, une indépendance entiere. Ils vouloient qu'il se rendît absolument le maître de ses passions. Ils soutenoient qu'il n'étoit redevable à la nature que de la vie, & que le reste étoit en son pouvoir. Ils recommandoient sur-tout de pratiquer la vertu pour elle-même. Ils proscrivoient comme indignes d'elle tous les autres motifs, qui cependant, suivant des Docteurs moins austeres, peuvent légitimement y conduire.

Seneque a embelli ces maximes de tous les agrémens qu'un eſprit brillant pouvoit y donner. Il a développé la morale la plus pure, avec le ſtile le plus ſéduiſant. Mais quand on vient à rapprocher ſa vie de ſes ouvrages, on eſt étonné de voir que l'une démente ſi cruellement les autres. L'hiſtoire lui reproche d'avoir été courtiſan rampant, en ne parlant que de grandeur d'ame & de liberté; de s'être prêté à juſtifier des crimes honteux, en célébrant les charmes de la vertu; d'avoir oſé écrire un traité ſur la clémence, en ſe permettant les procédés les plus durs & les plus inhumains

Il a vanté ſur-tout le mépris des richeſſes, & il jouiſſoit d'une fortune immenſe. On l'a même accuſé de la devoir à des moyens déshonorans. Il eſt aſſez prouvé que ſa paſſion pour l'argent augmentant avec ſon opulence, il n'y avoit pas de moyen qu'il ne mît en œuvre pour en amaſſer. Il abuſoit de l'imperfection des Loix Romaines, qui toléroient l'uſure. Il ſe mêloit d'agiotage, & l'entendoit au point, qu'en retirant à propos ſes

fonds de l'Angleterre où il les avoit placés, il causa dans cette province une banqueroute, & ensuite une guerre qui lui devinrent très-lucratives.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans le tems même qu'il se livroit à un manege si avilissant, il écrivoit à l'un de ses amis : *J'ai renoncé non-seulement au commerce des hommes, mais au soin des affaires, & sur-tout à celui des miennes*. Ce trait doit rendre sa philosophie bien suspecte, & sa mémoire bien odieuse.

Séneque occupoit auprès de Néron le poste qui répond à celui de *Précepteur* parmi nous. Le *Gouverneur* étoit Burrhus. Agrippine attentive à ne mettre auprès de son fils que des hommes capables de s'y soutenir avec honneur, suivant ses vues, les avoit choisis, l'un sur la réputation de son esprit, l'autre sur celle de son mérite pour les affaires, & pour le commandement des armées. Tous deux donnerent en effet des preuves d'une capacité estimable, s'ils ne l'avoient dégradée par la plus lâche de toutes

les complaiſances. On a cependant fait moins de reproches à Burrhus qu'à ſon collegue, ſoit qu'il fut réellement moins repréhenſible, ſoit qu'étant homme d'épée, & n'écrivant point de traités de morale, la contradiction ne fut pas ſi choquante entre ſa conduite & ſes maximes.

Au reſte quand il n'y auroit de prouvé contre eux, que leur condeſcendance à ſe charger de l'éducation de Néron, ç'en ſeroit aſſez pour les couvrir de honte à jamais. Ils ne pouvoient pas ignorer les deſſeins d'Agrippine (*a*). C'étoit viſiblement de ſéduire le vieillard imbécille, de dépouiller ſon fils, & d'aſſurer l'Empire à leur éleve.

Ils ne prévoyoient pas ſans doute

(*a*) Tacite dit poſitivement qu'Agrippine avoit fait revenir Seneque de l'exil, afin de lui confier l'éducation de Néron, & de ſe ſervir de ſes conſeils, pour le ſuccès de ſes projets ambitieux. *Veniam exilii pro Annæo Seneca.... impetrat, ut Domitii pueritia tali magiſtro adoleſceret, & conſiliis ejuſdem ad ſpem dominationis uterentur.*

que cet éleve deviendroit entre leurs mains l'exemple le plus effrayant des excès où peut se porter la méchanceté humaine. Mais le complot seul de l'élever au trône étoit odieux. Il auroit dû choquer un philosophe & un vieux guerrier, si l'étude de la philosophie, ou quarante ans passés dans une obscurité vertueuse, étoient une sauve-garde contre les charmes éblouissans de l'ambition.

Seneque & Burrhus ne virent dans l'élévation de Néron, que le pouvoir dont ils jouiroient auprès d'un disciple tout-puissant. Ils compterent pour rien les reproches de la postérité, & ceux de leur propre cœur. Ils sacrifierent tout à l'idée flatteuse d'occuper avec éclat une place pour laquelle ils n'étoient pas nés. Mais ils en reçurent bientôt la récompense. Après quelques années d'un ministere plus fatiguant que glorieux, ils furent, comme Agrippine, les victimes du monstre pour qui ils avoient travaillé.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

Néron aſſaſſine ſa mere. Baſſeſſe abominable des Romains & du philoſophe Séneque en cette occaſion. Voluptés infâmes & petiteſſe de ce Prince.

PErſonne n'ignore que Néron, parvenu à l'Empire, empoiſonna, la ſeconde année de ſon regne, l'infortuné Britannicus, dont il occupoit la place. Dans le cours de la ſixieme, il fit aſſaſſiner ſa mere, ſous les yeux de ſon Précepteur & de ſon Gouverneur, devenus ſes premiers Miniſtres, & qui, s'ils n'aiderent pas à commettre le parricide, ſont au moins bien convaincus de l'avoir approuvé. Elle reçut ainſi la juſte punition de ſes crimes. Mais il ſemble que le droit de les punir n'appartenoit pas à celui qui en avoit recueilli le fruit.

Néron s'étoit eſſayé, avant que de commettre celui-ci: cependant il ne

fut point à l'abri des remords, quand il en apprit le succès. La nature si cruellement outragée réclamoit avec force. Il rougissoit pour la premiere fois. Il trembloit de reparoître à Rome. Aux horreurs dont cette ville étoit pleine, il en manquoit encore une : c'étoit de voir les Romains justifier le parricide, & remercier les Dieux d'avoir donné à leur Prince la force de le commettre.

C'est ce qui arriva. Les Officiers des troupes, avec Burrhus à leur tête, vinrent baiser la main du meurtrier. Séneque, dans une longue lettre au Sénat, fit l'aveu & l'apologie du meurtre. Cette Compagnie, dès qu'elle l'eut reçue, ordonna des fêtes pour un si heureux événement. On courut dans les Temples. On couvrit les Autels d'offrandes. On osa présenter au ciel l'encens d'un si abominable sacrifice.

Néron lui-même se rendoit justice. Il se sentoit indigne de rentrer dans la ville, après l'avoir si horriblement souillée. Il essayoit d'aller loin des murs cacher son trouble & sa honte.

Il fut prié en cérémonie de ne pas priver Rome plus long-tems de sa présence. On lui répétoit à chaque instant que le nom d'Agrippine étoit en horreur, que sa mort avoit fait plaisir au peuple, qu'il pouvoit se présenter hardiment, & se fier à l'attachement respectueux qu'on avoit pour lui.

Il revint. Il monta au Capitole, au milieu des acclamations de la multitude. Il offrit des sacrifices. Alors voyant les Dieux se taire & les hommes applaudir, il conclut qu'il n'avoit rien à craindre des uns, & qu'il pouvoit tout hasarder avec les autres. Il se livra donc sans réserve à tous ses penchans.

L'Italie ne fut plus désormais qu'une vaste boucherie, où ses exécuteurs alloient choisir ses victimes. Tous les jours il se commettoit quelque nouvel assassinat, avec des circonstances plus affreuses ou plus déplorables. Mais la plus affligeante de toutes, étoit sans contredit le décret signé de six cens Sénateurs, qui suivant toujours immédiatement ces barbaries, ne faisoit

que confirmer l'opprobre des lâches qui s'en rendoient les complices.

Ils aiguiſoient par là le poignard qui devoit bientôt les percer. Ils ne voyoient pas qu'en flétriſſant ainſi la mémoire de leurs confreres, ils ſe préparoient la même ignominie, quand ils auroient ſubi le même ſort. Je ne crois pas qu'il y ait dans l'hiſtoire d'autre époque d'une pareille tyrannie de la part du Maître, & d'un pareil aviliſſement de la part des ſujets.

Cependant Néron baigné dans le ſang n'en étoit pas plus heureux. La providence n'a pas voulu qu'on put commettre de grands crimes ſans de grands remords. C'eſt le premier châtiment qu'elle fait ſubir aux hommes trop puiſſans, que les Loix ne ſçauroient punir. L'indigne baſſeſſe des Romains pouvoit bien démentir aux yeux de leur oppreſſeur le cri de ſa conſcience, mais non pas l'étouffer dans ſon cœur. Pour ſe diſtraire au moins, il cherchoit à noyer dans la débauche le ſouvenir de ſa cruauté.

Ce miſérable devenu en tous ſens l'opprobre du genre humain, las du

plaiſir & du crime, dont il avoit épuiſé les reſſources, cherchoit de nouveaux plaiſirs dans des crimes nouveaux. Il imagina de ſe marier publiquement avec un des complices de ſes débauches, & de jouer dans cette infâme cérémonie le rôle de femme. Les noces ſe célébrerent avec appareil. Rien ne fut oublié de ce qui pouvoit dégrader & le Prince qui s'en amuſoit, & le peuple qui le ſouffroit.

On peut remarquer que ces excès, tout révoltans qu'ils paroiſſent, ne ſont pas particuliers à Néron, ni aux autres mauvais Empereurs qui l'ont ſuivi. L'hiſtoire en reproche d'auſſi grands peut-être à plus d'un Roi d'Angleterre, à plus d'un Pape, à notre Henri III. Tel eſt le malheur de l'humanité, que dans un rang où l'on peut tout, le gout de la débauche, comme celui de l'ambition, s'accroît ſouvent à meſure qu'il eſt ſatisfait, & que les premieres foibleſſes conduiſent preſque toujours au comble de la dépravation.

A ces divertiſſemens q ui outra-

geoient la nature, Néron en joignoit d'autres qui n'outrageoient que son rang. Il avoit toujours laissé voir une passion folle pour les spectacles, pour les courses de chariots, pour la musique. Ces gouts ne seroient plus une indécence aujourd'hui qu'ils sont devenus l'occupation des honnêtes gens, & souvent la plus sérieuse. Ils blessoient alors, non pas la sévérité Romaine qui n'existoit plus, mais les anciens usages, qu'une corruption profonde n'avoit pu abolir tout-à-fait.

Séneque & Burrhus auroient du moins voulu sauver ces apparences. Ils conseilloient à leur éleve de ne se livrer qu'en secret à des amusemens qui n'étoient pas faits pour le successeur des Césars. Mais il étoit désabusé sur leur prétendue vertu. Il sentoit bien que s'ils avoient réellement aimé sa gloire, c'étoit le sang de sa mere & celui de son frere qu'ils auroient dû l'empêcher de répandre. Il ne voyoit en eux que de lâches flatteurs, qui, après l'avoir au moins abandonné à lui-même, quand il s'a-

giſſoit de commettre des crimes, prétendoient le guider dans des choſes indifférentes.

Il mépriſa donc leurs avis. Il ſe produiſit ſans ménagement ſur le théatre. Pour faire même partager ſa honte à ſes cenſeurs, comme ils s'étoient empreſſés à partager le fruit de ſes attentats (*a*), il les forçoit de l'accompagner. Ces malheureux courtiſans, attachés encore à une grandeur flétriſſante qui leur échappoit, continuoient à donner l'exemple de la plus ſervile adulation.

On a peine à croire juſqu'où Néron portoit l'oubli de ſa dignité, & la fureur pour des petiteſſes qui l'aviliſſoient. On ſeroit même tenté de prendre pour des fables ce qu'on en rapporte, ſi les confrairies de Hen-

(*a*) A la mort de Britannicus, ces deux Miniſtres n'avoient pas fait difficulté d'entrer dans le partage de ſes dépouilles. *Nec defuerant*, dit Tacite, *qui arguerent viros gravitatem aſſeverantes, quod domos, villaſque id temporis quaſi prædas diviſiſſent.*

ri I. I, si ses débauches hypocrites & ses superstitions voluptueuses, n'étoient précisément du même genre que les minuties dont s'occupoit l'Empereur Romain.

Il avoit la voix sourde & peu flexible : cependant il ne croyoit pas que personne put chanter avec plus de gout & d'agrément. Il disputoit le prix dans les jeux publics contre les musiciens les plus habiles. On peut croire que dans cette espéce de concours les juges étoient bientôt décidés, & que les prétendans étoient trop discrets pour développer tous leurs talens, contre un pareil rival.

Après avoir parcouru les théatres célébres de l'Italie, il se transporta jusques dans la Grece, où l'on sçait que les spectacles avoient pris leur origine, & se soutenoient encore avec quelque distinction. Il y remporta toutes les couronnes, & se hâta de venir les étaler à Rome dans un triomphe.

Les anciens Romains rapportoient dans leur patrie les dépouilles des Nations vaincues ; ils les faisoient voir avec pompe à leur entrée. Ils s'y mon-

troient eux-mêmes couverts de gloire & ſuivis de leurs ſoldats, témoins irrécuſables de la valeur & de la conduite des Généraux.

Néron voulut imiter cet appareil. Il fit porter devant lui toutes les couronnes qu'il avoit gagnées, au nombre, dit-on, de dix-huit cens, ce qui eſt évidemment abſurde; mais le nombre n'eſt pas ici ce qu'il y a de remarquable. Il étoit accompagné d'une foule de muſiciens mercénaires qui célébroient les victoires de leur Chef, & ſe diſoient les ſoldats de l'Empereur Romain.

Lui-même y paroiſſoit ſur un char magnifique, couvert d'une robe de pourpre ſemée d'étoiles d'or. Le Sénat & le peuple le ſuivoient en faiſant retentir l'air d'acclamations. Rome dans ſes beaux jours avoit montré moins de joie, en recevant le vainqueur d'Annibal & de Carthage.



CHAPITRE VI.

S'il est vrai que Néron ait brûlé Rome, & ce que c'étoit que le Palais d'or.

ON prétend que, pour se distinguer dans tous les genres de crimes, Néron avoit voulu être incendiaire, & que pour le devenir en grand, il avoit fait brûler Rome. Un événement fâcheux arrivé sous son regne, donna lieu à ces soupçons. Rome fut effectivement presque toute entiere consumée par le feu. Mais il est plus que douteux que Néron en fut l'auteur.

Tacite lui-même l'en justifie beaucoup plus qu'il ne l'en accuse. Suetone & Dion l'en chargent positivement. Mais Suetone & Dion ne sont pas des Ecrivains assez graves, pour qu'on puisse appuyer seulement une probabilité sur leur témoignage en pareil cas. On ne voit pas ce que Néron pouvoit gagner en détruisant sa capitale.

Le projet que ces Auteurs lui prêtent de donner à Rome, en la rebâtissant, le nom de *Neropolis*, est si extravagant, qu'il ne mérite pas même d'être refuté. Néron étoit cruel & voluptueux, mais il n'étoit pas imbécile. Tacite dit à ce sujet, *videbatur condendæ urbis novæ, & cognomento suo appellandæ, gloriam quærere. On auroit dit qu'il vouloit se procurer la gloire de rebâtir entierement la ville, & de lui donner son nom.* Ce passage est évidemment une réflexion de l'Historien, & non pas une assertion qu'il faille prendre à la lettre. Il est assez naturel que sous un Prince haï, le public déja indigné, rejette sur le gouvernement les malheurs dont il se sent accablé. Mais des Ecrivains ne sont pas excusables, quand ils adoptent ces bruits sans fondement, & qu'ils les présentent à la postérité, comme des faits incontestables.

Néron, dans un si grand désastre, n'oublia rien de ce qu'auroit pû faire un bon Prince pour le soulagement du peuple. Il sacrifia ses jardins, ses maisons, pour loger les particuliers

qui n'avoient point d'asyle. Il y fit bâtir des baraques pour les mettre à couvert. Il eut soin de les fournir de tous les meubles nécessaires. Il fit vendre du bled au plus bas prix. Il fit tout ce qu'on auroit pu attendre d'un bon Prince.

Le seul reproche réel qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir profité du malheur de Rome pour sa satisfaction particuliere. Sur les ruines encore fumantes de la ville, il se bâtit un Palais superbe, qu'on nomma le Palais d'or, & dont Suétone a fait une description ridicule, en voulant la rendre étonnante. Les bâtimens, dit-il, avoient trois milles de long, c'est-à-dire, une lieue. *On y voyoit une salle ronde, qui, par un mouvement perpétuel, imitoit celui de la voûte céleste* (*a*).

(*a*) Tanta laxitas ut porticus triplices milliarias haberet. Item stagnum maris instar.... Rura insuper arvis, atque vineis & pascuis silvisque varia, cum multitudine omnis generis pecudum, ac ferarum.....

La grande merveille de ce Palais, dit-il encore, étoit son étendue immense, qui renfermoit des terres labourables, des étangs, des bois, &c. Il avoit un grand parc, & voila tout. Le même avantage se rencontre dans quantité d'endroits, qui ne passent point pour merveilleux. Je crois même qu'il faut entendre des murs du parc, ce que dit Suetone de la longueur des bâtimens, & alors il aura dit une absurdité de moins.

Quoi qu'il en soit, le Palais d'or pouvoit mériter ce nom par sa magnificence. Mais les Romains ne voyoient qu'avec indignation s'élever sur leurs maisons détruites, un mo-

---

Præcipua cænationum rotunda quæ perpetuo diebus ac noctibus, vice mundi, circumageretur.

J'ai employé pour le dernier trait la traduction d'un Auteur connu. Il y a à la lettre dans le latin, *la principale des salles à manger étoit ronde, & elle étoit tournée perpétuellement par les jours & par les nuits, comme le monde*; ce qui n'est pas autrement intelligible.

nument du luxe le plus outré. On se taisoit pourtant, & ceux dont ce bâtiment choquoit le plus la vue, briguoient avec empressement l'honneur d'y être admis.

CHAPITRE VII.

Un Gaulois nommé Vindex songe le premier à détrôner Néron. Il cherche parmi les Romains quelqu'un qui veuille accepter l'Empire. Il le propose à Sergius Galba. Celui-ci se déclare après avoir long-tems balancé.

ENfin après treize ans d'engourdissement ou de patience, la providence voulut en quelque sorte se justifier. Lorsqu'il ne restoit plus à Néron de crimes à commettre, on parut se lasser de le souffrir. Tandis que les Romains baissoient honteusement la tête, & travailloient à appésantir le joug qui les écrasoit, un Gaulois entreprit de le secouer. Il se nommoit C. Julius Vindex, & ce

nom qui en latin signifie vengeur, paroissoit d'un bon augure, pour une entreprise qui alloit à punir l'ennemi du genre humain.

Vindex étoit né en Guyenne, appellée alors Aquitaine. Son pere étoit devenu, sous le regne de Claude, Sénateur Romain; dignité qui conservoit encore dans les provinces une sorte d'éclat, quoiqu'elle ne servit guère dans la capitale, qu'à assurer l'avilissement de ceux qui la recherchoient.

Il voyoit ses compatriotes accablés d'impôts. Les Gaules se trouvoient ruinées par les plus horribles exactions. Néron étoit prodigue autant que sanguinaire. Les revenus de l'Empire ne suffisant pas à ses dissipations, il falloit recourir aux rapines les plus injustes. Les Gouverneurs de provinces, pressés par l'indigence perpétuelle de la Cour, fatiguoient leurs peuples, & la haine en retomboit moins sur eux, que sur l'auteur des ordres, auxquels ils ne pouvoient refuser d'obéir.

L'habile Gaulois sçut profiter de ces dispositions. Il tint d'abord des assem-

blées secretes. Il tâchoit d'y affoiblir le respect involontaire que l'on avoit encore pour le nom de César, si redouté dans le pays. Il inspiroit la haine & le mépris pour celui qui le portoit.

» Non, disoit-il, ce n'est plus à César, à l'Empereur Romain que nous » sommes soumis. C'est à un misérable comédien, à un vil bouffon. » Qu'il regne sur son théatre. Qu'il y » soit Œdipe, Oreste, Alcméon. » Qu'il y représente les forfaits dont » se sont souillés ces fameux scélérats; mais empêchons-le du moins » de continuer à les commettre. Vengeons-nous, vengeons Rome. Rendons la liberté à l'univers ».

On écoutoit : on applaudissoit : & l'auteur de ces discours hardis se vit bientôt à la tête de cent mille hommes, résolus comme lui à la perte du tyran.

Il est étonnant peut-être que Vindex avec tant de forces n'ait pas essayé de faire pour sa patrie ce qu'il proposoit de faire pour l'univers. Il paroît qu'en attaquant Néron, il pouvoit

essayer aussi de chasser les Romains. Celui qui se croyoit assez fort pour détrôner l'Empereur, pouvoit bien, à ce qu'il me semble, aspirer à se détacher de l'Empire.

Mais le préjugé de la grandeur Romaine subsistoit encore. Les Gaules abbattues par Jules César, s'étoient fait une habitude de la soumission. Les peuples s'y regardoient non pas comme les sujets de Rome, mais comme ses enfans, & Claude venoit en effet de leur donner les droits & le titre de citoyens Romains. En souhaitant un gouvernement plus doux, ils ne songeoient pas à en changer la forme.

Vindex, persuadé que tous les Romains devoient penser comme lui, & détester Néron, ne songea point à leur faire la guerre. Il chercha parmi eux un homme digne d'occuper le trône, & crut le trouver dans le Gouverneur d'une province voisine, à qui il proposa de s'unir avec lui, pour faire réussir ses desseins, & pour en profiter. C'étoit Sergius Galba, aussi distingué alors par l'éclat de son mé-

rite perſonnel, que par celui de ſa naiſſance.

Sa Maiſon étoit une des plus anciennes & des plus illuſtrées. Lui-même en avoit ſoutenu la gloire. Dès le tems de Tibere, il y avoit peu de Sénateurs plus conſiderés. Ce Prince, à ce qu'on diſoit, lui avoit même annoncé le rang ſuprême. Il avoit l'art de montrer tout ſon mérite ſans ſe rendre ſuſpect, & de faire ſa cour ſans s'avilir par des baſſeſſes. On dit qu'à la mort de Caligula, les ſoldats lui offrirent l'Empire; il le refuſa: & Claude, par reconnoiſſance, lui donna le gouvernement d'une partie de l'Eſpagne.

Il y laiſſa voir d'abord la vigilance & la ſévérité qui convenoient à ſa place. Il maintint l'ordre avec vigueur. Il réprima les vexations de gens de finance, qui ſont toujours prêts à s'étendre pour peu qu'on les perde de vue. En un mot il fut juſte & ferme, tant qu'il crut pouvoir l'être ſans danger.

Lorſque ſous Néron la vertu fut devenue un crime, & que le mérite

ne fut propre qu'à donner des ſoupçons, Galba changea de conduite. Il prit le parti de tout ſouffrir dans ſa province, pour obtenir d'y être ſouffert lui-même par la Cour, & cette molleſſe ne lui fit point de tort, dans l'eſprit des peuples qui en pénétroient le motif. Ce fut à lui que s'adreſſa Vindex, en lui offrant les bras des Gaulois pour l'élever ſur le trône de Rome.

Galba avoit alors ſoixante & douze ans. La vieilleſſe l'avoit rendu timide, irréſolu, comme c'eſt l'effet de cet âge, qui, en augmentant l'expérience, diminue toujours la hardieſſe. Il étoit utile & glorieux de délivrer Rome : mais il pouvoit être dangereux de l'entreprendre. Les honnêtes gens haïſſoient Néron : mais le peuple & les ſoldats aimoient ſa prodigalité. C'étoit le Prince légitime, & le deſſein de le détrôner ne pouvoit paſſer que pour une révolte, juſqu'à ce que le ſuccès lui eut acquis un autre nom.

En péſant toutes ces raiſons, Galba n'y trouvoit que de quoi confirmer ſon irréſolution. Ne ſçachant quelle

réponse faire à Vindex, il prit d'abord le parti de n'en point faire du tout.

Cependant la nouvelle étoit arrivée à Rome que la Gaule avoit pris les armes. On publioit que Vindex furieux, marchoit en Italie avec cent mille hommes. Le peuple toujours craintif croyoit déja voir sous ses murs les Gaulois la flamme à la main, & prêts à renouveller dans Rome les maux que lui avoient autrefois faits leurs ancêtres. Les Sénateurs & les citoyens opulens, incertains de ce qu'ils devoient souhaiter ou craindre, ne sçavoient lequel étoit plus redoutable pour eux, de la cruauté de leur Maître, ou des insultes de ses ennemis.

Pour Néron il ne fut point ému, & ce n'étoit point par courage ou par grandeur d'ame qu'il affectoit de mépriser les commencemens de la révolution. Son cœur aussi lâche qu'inhumain, n'avoit pas même les qualités dangereuses, que la nature accorde presque toujours aux hommes cruels. Mais, noyé dans la débauche, abruti

par les plaiſirs, il étoit devenu incapable de la moindre application.

Peut-être même ſes Miniſtres diminuoient-ils le danger, par incapacité, par flatterie, ou par l'eſpérance de trouver des moyens de s'y ſouſtraire, s'il devenoit preſſant. La tranquillité & les divertiſſemens de la Cour ne furent donc point interrompus. Néron étoit à Naples. Il y fit exécuter des jeux à l'ordinaire ; & ſans donner d'ordres, ſans faire aucuns préparatifs, il ſe contenta de lâcher quelques menaces contre les rébelles.

L'unique choſe qui excita, dit-on, ſon attention, ce fut un manifeſte de Vindex affiché dans Rome, où ce Gaulois, en parlant de l'Empereur, le traitoit de mauvais Muſicien. Néron indigné ſe récrioit contre la calomnie. Il demandoit à ſes courtiſans s'il étoit bien vrai qu'il eut ſi mal réuſſi dans un art qu'il avoit cultivé toute ſa vie.

Il fallut pourtant bientôt changer de langage. Galba, après de longues délibérations, s'étoit enfin déclaré. Il avoit entraîné avec lui preſque tout

l'Empire. Un de ses amis nommé Titus Vinius, l'avoit forcé de se décider, dans l'espérance sans doute de partager l'autorité d'un ami dont il faisoit son Maître.

Par une circonstance heureuse, & qui n'étoit probablement pas dûe au hasard, Galba tenoit alors les Etats de la province. Il n'eut pas besoin de beaucoup d'éloquence pour les gagner. L'affection pour lui & la haine contre Néron étoient si fortes, qu'en un instant toutes les voix se réunirent. On lui prêta le serment de fidélité.

Il est vrai que par un reste de ménagement pour Rome, il ne voulut pas encore se laisser donner le titre d'Empereur. Il ne prit que celui de Lieutenant du Sénat & du peuple Romain. Mais il n'en commença pas moins à agir en Prince absolu. Il fit tous ses préparatifs pour passer d'abord dans les Gaules & ensuite en Italie. Il n'avoit que très-peu de forces avec lui. Mais il comptoit sur celles de Vindex, & en effet ce brave Gaulois l'attendoit, résolu à ne tirer de ses services d'autre récompense, que la gloire de

renverser le crime du trône, & d'y placer la vertu.

CHAPITRE VIII.

Comment Néron se prépare à la guerre. Vindex est défait sans que Néron en profite. Lâcheté stupide de ce Prince. Sa garde l'abandonne. Il s'enfuit hors de Rome. Il se tue. Joie qu'excite sa mort.

A Cette nouvelle, Néron & tous ceux qui l'environnoient, virent bien qu'il falloit penser à se défendre. D'abord comme les assassinats étoient les armes à son usage, il proscrivit Vindex. Il promit à celui qui le tueroit, un million de nos livres. Ensuite il fit condamner Galba par le Sénat, qui lui donna encore cette marque de soumission, en souhaitant sans doute que ce fut la derniere.

Après ces précautions, on prit à Rome des mesures pour la guerre. On rappella quelques troupes qui étoient

en marche, pour ſe rendre dans des provinces éloignées. Comme les Gaules, l'Eſpagne & l'Afrique étoient déja déclarées, il y avoit peu de ſecours à attendre du reſte de l'Empire. On taxa l'Italie, & ſur-tout la capitale, à fournir des hommes & de l'argent.

Il en réſulta pour cette malheureuſe ville des exactions nouvelles. Il n'y avoit point de moyen dont on ne ſe ſervit pour attirer les tréſors de ſes habitans. L'avidité des Receveurs, aiguillonnée & couverte par le prétexte des beſoins publics, la livra à une eſpéce de pillage. Les ſecours que l'on demandoit pour étouffer une guerre civile, étoient déja plus funeſtes que la guerre même.

Pour achever de révolter les eſprits, au lieu de faire un emploi ſage de ces reſſources odieuſes, amaſſées avec tant de peine, on les prodiguoit avec une diſſipation auſſi honteuſe qu'affligeante pour ceux qui les avoient fournies. Ce n'étoient ni des vivres ni des armes dont on faiſoit proviſion. On achetoit des chariots dorés, des mulets avec des équipages magnifiques,

ques, pour porter les Muſiciens, les filles, & tous les eſclaves du luxe ou de l'incontinence, qui devoient accompagner l'Empereur.

Lui-même étoit loin de former un plan ſuivi, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre. Il ſongeoit à l'honneur de ſa voix, injuſtement flétri par Vindex. Il ne vouloit point livrer bataille aux révoltés. Son projet étoit de s'avancer ſans armes au devant d'eux, & d'y pleurer amerement. Après ce ſpectacle, qui ne pouvoit manquer de les toucher & de les ramener à lui, il vouloit rentrer dans Rome en triomphe, & y faire éclater ſur le théatre cette voix admirable, dont un Gaulois barbare oſoit mépriſer la beauté.

S'il avoit mérité les faveurs de la fortune, un événement ſingulier qui ſe paſſoit alors dans les Gaules, auroit pû raffermir la couronne ſur ſa tête. Au premier bruit du ſoulevement, un grand Capitaine nommé Virginius Rufus, qui commandoit un corps d'armée ſur le Rhin, avoit marché contre les rébelles. Il les avoit atteints

dans la Franche-Comté près de Besançon.

Vindex pressé par lui, ne pensoit pas, dit-on, à la résistance. Il demanda une entrevue, fit part au Général Romain de son projet, & Rufus parut ne pas le désapprouver. Mais les armées qui ne sçavoient point les dispositions de leurs chefs, se chargerent sans ordre, s'il faut s'en rapporter à l'histoire. L'ascendant des Romains l'emporta. Vingt mille Gaulois resterent sur la place, & Vindex au désespoir, croyant désormais tout perdu, se tua lui-même.

On vit alors un exemple de modération bien estimable, s'il étoit sincere. Ni l'armée victorieuse, ni son Général, n'avoient combattu pour Néron. La jalousie de Nation avoit emporté les Italiens contre les Gaulois. Pour Virginius, persuadé que le bien de l'Etat exigeoit la déposition du fils d'Agrippine, il gémissoit cependant de la voir dépendre du caprice des troupes. Il auroit voulu pouvoir remettre cette grande affaire entre les

mains du Sénat à qui elle appartenoit. Regardant Néron comme un tyran, & Galba comme un uſurpateur, il ne vouloit aider ni à renverſer l'un ni à élever l'autre. Il tâchoit d'inſpirer ſes ſentimens à ſes ſoldats, & s'efforçoit de les engager à attendre pour ſe décider, que Rome eut pris un parti.

Mais leur impatience vouloit un chef. Ils trouvoient beau de nommer pour la premiere fois un Empereur, ſans dépendre de la Capitale. Voyant dans leur Général toutes les qualités qu'ils pouvoient déſirer, ils lui déférerent ſur le champ de bataille ce titre honorable.

Virginius ne ſe laiſſa point éblouir. Soit qu'il fut perſuadé qu'une nomination appuyée ſeulement par des ſoldats, étoit un droit injuſte, ſoit que voyant le trône diſputé entre Galba qui y montoit déja, & Néron qui l'occupoit encore, il eſpérât qu'ils pourroient tomber tous deux, & laiſſer la place vacante, il refuſa nettement les offres de ſes troupes.

Ces eſprits fiers, ſe croyant dédai-

gnés, peu prévenus en faveur de Galba, pour qui d'ailleurs personne ne les sollicitoit, seroient aisément retournés vers Néron. Déja son concurrent averti de la mort de Vindex, au moment où il se proposoit de passer en Italie, avoit rallenti sa marche. Une disgrace si cruelle avoit consterné une partie de ses amis, & réfroidi les autres.

Il est à croire que si Néron, tout détesté qu'il étoit, avoit pû saisir ce retour de fortune, ses ennemis alloient lui céder, & se livrer d'eux-mêmes à sa vengeance; mais où il ne fut point averti, où il le fut trop tard, ou s'il reçut les avis à tems, il ne sçut pas en profiter.

On s'enhardissoit dans Rome à débiter ouvertement toutes les nouvelles qui pouvoient lui être contraires. Le peuple animé contre la tyrannie, parce qu'il commençoit à en souffrir, se permettoit des murmures & des cris. Les premiers citoyens, cachés dans leurs maisons, n'osoient paroître appuyer la révolution. Mais ils la hâtoient par leurs vœux, & peut-être

par des manœuvres ſecretes. L'Empereur, ſans conſeil, ſans fermeté, ne ſentoit que ſa frayeur, comme c'eſt l'uſage des ames foibles, qui ont autant de baſſeſſe dans l'infortune, que d'inſolence dans la proſpérité. Il ſe perdoit dans des projets ſans ſuite & ſans vraiſemblance.

Tantôt il vouloit aller ſe jetter entre les mains des Parthes : tantôt il penſoit à ſe ſoumettre à Galba lui-même. Quelquefois il s'arrêtoit à ſe rendre dans la place, à y demander pardon du paſſé, à abdiquer l'Empire, pourvu qu'on lui accordât une retraite aſſurée dans l'Egypte, avec les revenus de cette province. Mais ces chimeres ſe détruiſant bientôt les unes les autres, il ne lui reſtoit plus que le ſentiment de ſon état, l'horreur de ſes remords, & des larmes qui venant de la crainte, plus que du repentir, l'aviliſſoient ſans le ſervir.

Déja le peu de troupes qu'il avoit fait revenir ſur les premiers avis, l'abandonnoit ſucceſſivement. Un de ſes plus chers favoris, un de ceux qui

lui avoient le plus facilité le chemin de la corruption & du vice, le quitta pour passer dans le parti de Galba. Les Prétoriens seuls lui restoient fideles. Attachés à Rome, au nom de César, à la personne même de Néron, dont ils n'avoient reçu que des bienfaits, l'habitude & une espéce de reconnoissance les retenoient auprès de lui.

Un de leurs Officiers le priva de cette derniere ressource. Il lui fut facile de leur inspirer de la haine pour une scélératesse, & du mépris pour une lâcheté dont ils avoient vu les preuves de plus près que personne. Il acheva de les ébranler par une promesse d'environ trois mille de nos livres à chacun, faite au nom de Galba.

Cet Officier se nommoit Nimphidius. Il est nommé traître par Plutarque, dans une longue réflexion : car cet Ecrivain fait toujours des réflexions ; mais il n'examine pas toujours où il les place. Je ne sçais si l'on peut donner ce nom à un ennemi de Néron. Mais il me semble que

dans ce moment il avoit tout l'Empire pour complice.

La défection des Prétoriens fut le coup décisif. Au milieu de la nuit on réveille ce malheureux Empereur, dont le regne étoit passé: On lui apprend qu'il n'a plus de gardes. A cette nouvelle il se trouble : il sort demi-nud. Il court lui-même aux portes de ses courtisans pour en recevoir ou des conseils, ou des secours. Mais ces lâches adulateurs de la fortune, se gardoient bien d'ouvrir. Indifférens désormais sur le sort d'un homme qui ne pouvoit plus leur être utile, ils le laissoient sans pitié se morfondre dans la rue.

Il est remarquable que jusqu'à ce moment les Sénateurs s'étoient tenus cachés. Quand ils sçurent que les Prétoriens s'étoient déclarés pour Galba, on les vit courir en foule à l'assemblée. Ils s'empressoient à proposer les partis les plus violens contre un Prince qu'ils avoient encore la veille fatigué de leurs flatteries.

Pareils à des écoliers qui, dans l'absence du maître, se livrent à une

joie tumultueuse, & reprennent une modestie hypocrite à la vue de celui qui doit le remplacer, ils éclatoient contre le malheureux fugitif, & préparoient déja la réception de son heureux rival. Ils condamnoient avec justice, mais avec indécence, des crimes dont ils s'étoient si long-tems rendus les ministres, disposés à exécuter de même ceux que le successeur de Néron pourroit exiger, & à les punir, dès que la fortune leur donneroit un autre Maître aussi coupable.

Néron fut donc déclaré par eux ennemi de la patrie, & condamné aux supplices usités chez les anciens pour les plus grands scélérats. On commanda d'abbattre ses statues & de rayer son nom de tous les monumens. On détacha des cavaliers pour le chercher : mais il prévint l'Arrêt, en se donnant la mort dans une ferme peu éloignée de Rome, où il avoit cherché un asyle.

Quand on en eut reçu la nouvelle, le peuple fit éclater sa joie. Les citoyens se félicitoient de voir un jour qui leur paroissoit le plus beau de leur

vie. Ils ne ſçavoient pas que ce bonheur apparent n'étoit que le commencement de leurs maux. La cruauté de Néron n'avoit été fatale qu'à un petit nombre de particuliers. Les guerres civiles qui la ſuivirent, le furent à tout l'Etat. Les hommes égorgés, les maiſons pillées, les villes réduites en cendres, forcerent les Romains à regretter l'oppreſſion paiſible du regne précédent.

Ce qu'il y eut encore de plus triſte dans ces combats ſanglans, c'eſt que l'objet de tant de ravages, fut pendant quelque tems de porter au trône, deux miſérables, preſque auſſi dignes de la haine & du mépris public, que celui qu'on venoit d'en chaſſer. Après la courte apparition de Galba, Othon & Vitellius ſe diſputerent ſa place. On vit renaître en Italie toutes les horreurs des anciennes proſcriptions, & dans ces momens affreux il ne reſta pas même à Rome la conſolation de penſer, qu'elle n'auroit point à rougir du nom de ſon vainqueur.

GALBA, VI. EMPEREUR regne un peu plus de 9 mois.

CHAPITRE IX.

Galba se met en possession de l'Empire. Il part pour se rendre à Rome. Préjugés fâcheux que l'on conçoit contre lui. Il les justifie par une conduite aussi imprudente que cruelle.

IL étoit tems pour Galba que Néron mourut. La défaite de Vindex avoit abbattu son courage & tari ses ressources. Caché dans une petite ville d'Espagne, il s'abandonnoit à la douleur; il déploroit le sort de sa vieillesse, dont les risques de l'ambition venoient si tristement troubler la fin. Ceux qui ne s'étoient attachés à sa fortune que dans l'espérance de la partager, formoient déja le complot d'a-

bandonner une révolte malheureuse, & plusieurs l'exécuterent.

Mais bientôt on apprit ce qui s'étoit passé à Rome. On sçut que Néron ne vivoit plus, & que le Sénat avoit reconnu Galba. Alors il vit renaître le zèle & la fidélité de ses partisans. Il se mit aussi-tôt en marche, pour aller légitimer son pouvoir, en l'affermissant dans la capitale.

Un Poëte a dit d'un de nos Rois, *Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.* Ce vers peut s'appliquer à Galba, avec autant de justice au moins qu'à Henri III. Il parut digne du trône avant que d'y monter. Mais son incapacité se fit sentir, dès qu'il y fut parvenu. L'unique fruit qu'il retira d'un regne fort court, ce fut d'y perdre le repos, la réputation & enfin la vie.

On l'attendoit à Rome avec autant d'empressement que de curiosité. Ceux qui se souvenoient de l'avoir vu dans sa jeunesse integre, attaché aux Loix, ennemi d'un faste ruineux, se promettoient de lui retrouver encore les mê-

mes vertus, avec plus de pouvoir de les développer. Ils en conservoient des espérances avantageuses pour la République.

Ceux au contraire qui portoient leurs vues plus loin, songeoient aux funestes effets de la vieillesse, & du souverain pouvoir. Ils se disoient que l'une fortifie souvent les mauvaises qualités, & que l'autre détruit presque toujours les bonnes. Ils suspendoient donc leur jugement. Voyant le nouveau Prince entouré d'affranchis & d'hommes corrompus, pareils à ceux qui avoient fait les malheurs du dernier regne, ils trembloient pour lui, comme pour la patrie, si jamais ces ames serviles réussissoient à s'en faire écouter.

Malheureusement Galba ne vérifia que trop ces tristes pressentimens. Une sage économie étoit devenue chez lui une avarice outrée. Un attachement modéré pour ses domestiques & les gens de sa maison, avoit dégénéré en une mollesse aveugle, qui leur pardonnoit tout. Une juste fermeté avoit

fait place à une rigueur impitoyable. Presque toutes ses vertus étoient devenues des défauts.

On ne tarda pas à s'en appercevoir. Sur sa route même il donna des marques d'une sévérité qui paroissoit cruelle. Toutes les villes qui n'avoient pas pris ouvertement son parti dans les Gaules, lors du soulevement de Vindex, furent ou dépouillées de leurs privileges, ou taxées à de fortes amendes.

Il fit tuer sur de simples soupçons des Sénateurs illustres, dont le sang auroit dû lui être d'autant plus précieux, qu'ils avoient été long-tems ses égaux. Son entrée à Rome, sur-tout, fut souillée d'une exécution terrible, qui n'ayant eu qu'un sujet très-léger, dévoiloit l'humeur sanguinaire de celui qui l'avoit ordonnée.

Dans les premiers tems de la République, le service de mer n'étoit pas distingué de celui de terre. Les légions s'embarquoient, quand l'Etat en avoit besoin. Elles ne perdoient, en passant sur les flottes, ni leur rang, ni leurs prérogatives.

Les Empereurs créerent des corps particuliers, qu'ils attacherent uniquement à la marine. Mais ces nouveaux corps furent regardés comme inférieurs aux anciens. Les soldats des légions conserverent toujours la prééminence, & leur service fut même plus avantageux.

Néron qui vouloit s'attacher les troupes de la marine, supprima les différences. Il voulut que désormais tout fut égal entre les soldats Romains, excepté pourtant les Prétoriens, qui conserverent toujours, sans difficulté, une paye & un rang distingué.

Ceux à qui le changement avoit été avantageux, craignirent que le sévere Galba ne détruisît ce qu'avoit fait la facilité intéressée de Néron. Ils se réunirent sur son passage, pour lui demander en corps la confirmation du bienfait de son prédécesseur. Galba, par un emportement inexcusable dans un homme de son âge, se crut insulté. Il ordonna à la cavalerie qui l'accompagnoit, de faire main-basse sur ces malheureux.

Il fut trop bien obéi, s'il est vrai,

comme on le dit, qu'il y en eut six mille d'égorgés. Ceux qui purent échapper s'enfuirent : mais ils n'oublierent pas une si cruelle insulte, & la suite fit voir quel ressentiment ils en conservoient. Les citoyens effrayés se taisoient. Mais l'indignation générale perçoit à travers le silence public.

Quand on vit Galba ne faire aucune démarche pour regagner l'esprit du soldat; quand on le vit entierement livré à ces affranchis, dont on avoit craint pour lui les conseils; quand on s'apperçut que leur avidité aiguillonnée par l'âge de leur Maître (*a*), étoit encore secondée par sa foiblesse, la haine pour lui se joignit au mépris. Les gens sages jugerent qu'il étoit perdu, s'il trouvoit un en-

---

(*a*) Tacite dit, *tanquam apud senem festinantes.* Corneille, dans sa Tragédie d'Othon, a rendu la même idée. On les voyoit, dit-il,

S'empresser ardemment
A qui dévoreroit ce regne d'un moment.

L'expression de Tacite est admirable, & celle de Corneille est encore bien au-dessus.

nemi qui osât l'attaquer, & le peuple souhaita que cet ennemi put se rencontrer bientôt.

Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que ces impressions se répandirent dans les provinces. Elles gagnerent les troupes qui y résidoient; & ce qui n'étoit dans Rome que le murmure d'un peuple oisif, devint l'origine d'un mouvement redoutable, parmi des soldats armés.

CHAPITRE X.

Origine & caractere de Vitellius. Comment il parvient au commandement des armées. Il se fait aimer des soldats. Deux Officiers songent à l'élever à l'Empire, pour se venger de Galba.

NOus avons vu les légions victorieuses de Vindex marquer peu d'empressement pour Galba, & offrir l'Empire à leur Général. A la mort de Néron elles renouvellerent leurs

offres, & Virginius ses refus. Il en fut mal récompensé par l'Empereur, à qui, comme on l'a vu, Claude avoit pourtant donné un exemple bien contraire, dans une occasion toute pareille.

Soit que la modération de Virginius ne parut qu'une politique adroite, soit que les Ministres de Galba redoutassent son mérite, soit enfin que le Prince lui-même ne fut pas assez généreux, pour pardonner à un rival trop estimé, on se hâta de lui ôter sa place. On le laissa languir dans une obscurité affectée.

Les troupes qu'il avoit commandées, quoique choquées de ses refus, se crurent humiliées par sa disgrace, & leur mécontentement nourri par les bruits peu honorables à l'Empereur, qui arrivoient de Rome, n'attendoit qu'une occasion pour éclater. Ce fut dans ces circonstances que la Cour leur donna pour Général A. Vitellius depuis Empereur, & devenu plus fameux encore par ses vices que par son élévation.

Si depuis l'usurpation des Césars, les dignités n'avoient pas été le prix de la bassesse, A. Vitellius & son pere, auroient pû passer pour des hommes illustres. Ils étoient parvenus à tous les honneurs, mais par des voies, qui, sous un bon gouvernement, les en auroient écartés. C'étoient les flatteurs les plus rampans qu'on eut vûs, dans une Cour où les exemples d'une flatterie révoltante n'étoient pas rares.

Le pere s'étoit prêté à la cruauté de Tibere, par des accusations, & le fils à ses plaisirs, par des complaisances criminelles. Sous Caligula, ils avoient continué ce métier, devenu lucratif & même honorable par les charges & les autres récompenses qui y étoient attachées.

Sous Claude, Vitellius se trouvant, par la mort de son pere, le principal héritier des talens de sa famille, les développa avec éclat. Il s'étoit rendu nécessaire aux débauches de Messaline. Sa souplesse lui avoit conservé la faveur de l'impérieuse Agrippine, & les affranchis même voyoient sans ja-

lousie un courtisan docile, attentif à ne choquer personne, & à ménager tout le monde.

Il s'étoit montré le premier idolâtre de la belle voix de Néron. Il s'étoit mis à la tête d'une députation qui fut faite en cérémonie, pour vaincre les scrupules de l'Empereur, & l'engager à monter en public sur le théatre. Le musicien, par reconnoissance, donna au Député des Consulats & des gouvernemens. Ainsi vers le tems où nous sommes, Vitellius, ancien Consul, étoit un personnage considérable aux yeux de ceux qui ne considérent que les titres.

D'ailleurs il n'avoit aucun talent. Une vie passée dans la mollesse de Rome, lui auroit ôté le courage, quand même la nature ne le lui auroit pas refusé. On lui reprochoit même des défauts qui ne sont pas toujours attachés à l'état de courtisan. Par exemple, il étoit d'une gourmandise inconcevable. S'il faut en croire les Historiens, il ne vivoit que pour manger. La table étoit son unique plaisir: & quoique ce penchant indigne d'un

homme, ne soit pas toujours incompatible avec de grandes qualités, il paroissoit chez Vitellius absorber tous les autres.

C'étoient pourtant ces défauts, cette incapacité qui lui avoient valu la nomination de la Cour pour le commandement des armées sur le Rhin. Comme on connoissoit leurs dispositions, on avoit cru en prevenir les suites, en leur donnant un chef qu'on croyoit à tous égards hors d'état d'en profiter.

On ne songeoit pas que l'éclat des dignités ne manque jamais d'en imposer au peuple, & que celui qui en est décoré lui paroît toujours un homme supérieur. Le vulgaire ne reflèchit ni aux vices qui les deshonorent, ni aux moyens qui les procurent. C'est à la place qu'il adresse ses respects, & rarement à celui qui l'occupe. On oublioit encore que tous ceux qui entouroient Vitellius ne lui ressembloient pas, & que souvent l'ambition des Grands n'est que l'effet & l'instrument de celle des subalternes.

L'armée du Rhin reçut avec joie

ſon nouveau Général. La baſſeſſe de ſon caractere l'avoit rendu rampant à Rome auprès des Empereurs : elle le rendit familier avec les ſoldats juſqu'à l'indécence. Il ſe plaiſoit à jouer, à cauſer avec eux. Ils les embraſſoit ; & quoique la majeſté de ſon rang, que l'exactitude même du ſervice en ſouffrît, il s'en croyoit bien dédommagé par leur affection que ces careſſes augmentoient. Il en reçut bientôt des marques. On ne ſe cachoit point pour faire des ſouhaits en ſa faveur. On l'exhortoit à former des deſſeins élevés. On lui montroit des forces prêtes à l'appuyer.

Deux hommes ſur-tout, qui avoient ou beaucoup à craindre de la ſévérité de Galba, ou beaucoup à eſpérer de l'indolence de Vitellius, intriguoient fortement pour ce dernier. Ils ſe nommoient Fabius Valens, & Alienus Cécina.

L'un étoit un vieil Officier dont les ſervices avoient été peu eſtimés, ou mal reconnus par l'Empereur régnant. Il comptoit ſur une reconnoiſſance

plus vive de la part d'un Prince qui lui auroit plus d'obligation.

L'autre étoit plus jeune. Il avoit aussi des motifs plus pressans pour desirer un changement dans l'Etat. Il avoit été Trésorier ou Questeur en Espagne. Une conduite très-dérangée l'avoit forcé de chercher des ressources dans sa caisse. L'œconomie inexorable du Gouvernement le poursuivoit à ce sujet. Son zèle pour Galba, dans le tems de la révolution, lui avoit valu d'abord une place avantageuse dans l'armée du Rhin. Mais elle ne le mettoit pas à couvert des recherches qui alloient le deshonorer, &, ce qu'il craignoit bien davantage, le ruiner. Il cherchoit donc à troubler l'Etat pour assurer son repos (*a*).

Les soldats ainsi animés par deux esprits inquiets, & déterminés à pousser les choses aussi loin qu'elles pou-

(*a*) Privata vulnera reipublicæ malis operire statuit. *Tac.*

voient aller, ne tarderent pas à ſe déclarer. Au commencement de l'année, on voulut, ſelon l'uſage, leur faire prêter le ſerment à l'Empereur, *Galba, Céſar, Auguſte.* Une partie des légions prononça la formule à regret. Le reſte le refuſa ouvertement.

Ils renverſerent les ſtatues de Galba. Ils maltraiterent & mirent même en priſon quelques Officiers qui s'oppoſoient à ce commencement de ſédition. Ne ſçachant enſuite à qui ſe donner, ni quel Chef ſe choiſir, ils prêterent ſerment au *Sénat & au peuple Romain*, noms ſacrés autrefois, mais oubliés depuis long-tems, & que ceux mêmes qui paroiſſoient y recourir, n'étoient pas dignes de faire revivre.

Cette eſpéce d'hommage étoit une ſuite de l'embarras & de l'irréſolution de Vitellius. Il balançoit encore. Il héſitoit à faire une démarche déciſive. Mais s'il ne paroiſſoit point approuver le ſoulevement, il ne cherchoit pas non plus à le reprimer. Ou il ne croyoit pas les eſprits encore

assez échauffés, ou n'osant se saisir lui-même d'une place à laquelle les circonstances & ses amis le poussoient, il sembloit l'attendre, plus que la désirer.

CHAPITRE XI.

Galba songe à adopter un fils pour contenir les séditieux. Il balance entre Othon & Pison. Ce que c'étoient que ces deux rivaux.

GAlba instruit du désordre arrivé sur le Rhin, & de la conduite suspecte de Vitellius, ne s'amusa point à des remedes lents, qui n'auroient fait qu'irriter le mal. Il croyoit que sa vieillesse seule enhardissoit les mutins. Il se persuadoit que son âge avancé nourrissoit l'ambition de ceux qui espéroient voir le trône bientôt vacant, sans héritiers appellés par la nature à le remplir.

Il résolut donc de s'en choisir lui-même un, qui put par son mérite justifier

justifier ſon adoption, & dont la vigueur, en raſſurant les bons citoyens déja allarmés, montrât aux rébelles un Maître puiſſant, tout prêt à les punir.

Son intention fut bientôt connue dans Rome : mais ſon choix ne l'étoit pas. On devine aiſément combien il y eut d'intrigues & de mouvemens ſecrets, dans une occaſion où il s'agiſſoit d'acquérir, ſans danger, un droit inconteſtable à la premiere place du monde.

Tous ceux qui s'imaginoient pouvoir y prétendre, n'oublioient rien de ce qui paroiſſoit propre à les y porter. Ils faiſoient leur cour aux Conſeillers du Prince. Ils careſſoient ſur-tout les affranchis, qui avoient le plus de part à ſa confiance. Ils embraſſoient les pieds de ces vils eſclàves, pour devenir Empereurs Romains. En briguant ce titre glorieux, ils commençoient par s'en montrer indignes.

Une choſe qui fait peu d'honneur à Galba, & qui confirme l'opinion déſavantageuſe qu'on doit avoir de lui, c'eſt que dans une affaire ſi intéreſſante, il ne paroît point qu'il ait en

rien consulté le Sénat. Il ne lui montra que de l'indifférence quand il s'agit du choix, & du mépris quand il fallut le déclarer. Tout fut examiné & décidé dans un conseil secret des gens de sa maison, où la foiblesse du Maître ne pouvoit guère seconder ses bonnes intentions. Il craignoit sans doute que la voix publique ne lui indiquât des sujets qu'il redoutoit : & pour s'épargner le chagrin de la combattre, il ne la consulta point.

Il parut bientôt que son goût & celui de ses Ministres, réduisoit le nombre des prétendans à deux, *Salvius Otho* & *Piso Licinianus*, tous deux à la fleur de l'âge, mais connus, l'un par des endroits peu estimables, l'autre par un grand nom, plus que par un grand mérite.

Otho, dont l'usage a fait Othon parmi nous, étoit d'une famille peu célebre avant lui. La conformité de ses gouts avec ceux de Néron, & l'amitié de ce Prince qui en fut le fruit, l'avoient élevé au premier rang de l'Etat. Il ne s'étoit encore presque distingué que par les qualités qui font

réussir dans les Cours. Il possédoit sur-tout cet art de se ruiner avec noblesse, qui passe pour générosité dans un grand Seigneur, & qui déshonore un particulier. Sa dépense & ses dettes étoient incroyables.

Dans le plus brillant éclat de sa fortune, il la détruisit lui-même par un moyen qui affermit ordinairement celle des autres. Il avoit une belle femme. Au lieu de jouir en silence de son bonheur, il ne put s'empêcher de le publier. Le Prince ennuyé de ces transports qui lui paroissoient exagérés, voulut voir la beauté qui les causoit. Il en couta au mari indiscret son crédit & sa femme.

Celle-ci avec les agrémens de son sexe, en avoit l'ambition & la légéreté. Elle oublia bientôt, dans les bras d'un Empereur tout-puissant, un mari qui ne pouvoit pas lui donner la même considération. Elle conduisit insensiblement Néron jusqu'à l'épouser. Alors pour se débarrasser d'un témoin importun, on relegua Othon dans l'Espagne, avec le gouvernement d'une province, qui s'appelloit alors

Lusitanie, & qui comprenoit avec le Portugal, une partie de l'Andalousie, de l'Estramadoure, &c.

Il ne faut pas dissimuler ici que Tacite raconte ce trait différemment dans ses Histoires & dans ses Annales. Dans les premieres il dit que Néron n'osant encore se défaire de sa femme Octavie, & ne sçachant où placer la belle Poppæa, qui dès-lors étoit sa maîtresse, il la fit épouser à Othon, comme au Ministre de ses plaisirs. Je sçais bien qu'un service de cette espéce étoit un moyen sûr de s'avancer rapidement à la Cour : mais il n'auroit pas été naturel qu'une prompte disgrace en fut le fruit. J'ai suivi le récit des Annales, non sans observer que cette contradiction est un peu choquante : au reste ce n'est pas la seule que l'on trouve dans Tacite.

Un exil honorable ne parut pas à Othon un dédommagement suffisant de ce qu'il lui faisoit perdre. Il regrettoit probablement sa faveur, encore plus que sa femme : mais il ne pardonna jamais à Néron de lui avoir

ôté l'une & l'autre. Après dix ans d'une vie obſcure dans ſon gouvernement, il fut un des premiers & des plus zélés à ſoutenir Galba dans la révolution qui renverſa Néron. Il l'accompagna à Rome ; & prévoyant dès-lors que la ſucceſſion de ce vieillard ne tarderoit pas à être diſputée, il travailla ſecretement à ſe mettre en état d'y prétendre.

Il gagna facilement le peuple & les ſoldats, qui retrouvoient en lui les manieres, & ſur-tout la prodigalité de l'ancienne Cour. Il avoit de plus pour lui un des principaux Miniſtres, dont il ſe propoſoit d'épouſer la fille. C'étoit à la vérité un homme décrié, ſans talens, ſans mœurs, déteſté de tous les honnêtes gens : mais il avoit trouvé moyen de ſe rendre tout puiſſant auprès de Galba. Son alliance & ſa protection pouvoient être auſſi utiles, qu'elles paroiſſoient honteuſes. Tels étoient les fondemens de l'eſpérance d'Othon.

Piſon, au contraire, n'avoit pour lui que des mœurs rigides. Sa famille étoit illuſtre par ſon ancienneté, &

plus encore par ses malheurs. Son pere, sa mere, deux de ses freres avoient péri sous les regnes précédens. Lui-même avoit été long-tems en exil, réduit à trembler presque toujours pour sa vie. Les bons citoyens estimoient sa vertu, qui ne leur paroissoit que severe.

D'autres la trouvoient dure, & le penchant même que la conformité d'humeur donnoit à Galba pour lui, n'étoit pas un préjugé favorable aux yeux de tout le monde. Il étoit cependant soutenu par les autres favoris. Ceux-ci jaloux du protecteur d'Othon, trembloient pour leur fortune, s'ils laissoient parvenir au trône le gendre de leur rival.



CHAPITRE XII.

Galba se décide pour Pison. Examen de quelques maximes tirées du discours que Tacite lui prête en cette occasion. Comment l'adoption est prise par les soldats, par le Sénat & par le peuple.

APrès bien des disputes, Galba voyant ses Ministres divisés, eut le courage de prendre sur lui la décision, & il suivit son propre gout, c'est-à-dire, qu'il donna la préférence à Pison. Il l'adopta solemnellement. Tacite lui prête en cette occasion un long discours, qui prouve plus l'éloquence de l'Historien que sa fidélité. Il lui fait dire une chose qui a été depuis citée avec éloge, & qui peut-être en méritoit peu.

Auguste, dit Galba, *s'est choisi un successeur dans sa famille ; moi, j'ai cherché le mien dans tout l'Em-*

pire (*a*). Il n'est guère probable que le vieux Galba s'amusât à mettre tant d'esprit dans ses discours, & la suite prouvera assez que ses prétendues recherches ne l'avoient pas empêché de faire un choix indigne. Si Pison ne mérita point sa chute par des crimes, il ne paroît pas non plus qu'il ait rien fait pour la retarder, ou pour la rendre glorieuse.

Si son pere adoptif avoit eu réellement en vue le bien de la patrie, il avoit dans le Sénat des hommes connus, capables par leur réputation & leurs talens d'en imposer aux troupes, de se faire aimer des peuples, & de posséder l'Empire sans en abuser. Tels étoient un Virginius, qui s'en étoit montré digne en le refusant; un Suetonius Paulinus, dont nous parlerons plus bas. D'autres Sénateurs célebres pouvoient aussi bien que ceux-là,

(*a*) Augustus in domo successorem quæsivit, ego in Republica.

ſervir d'appui à la vieilleſſe chancelante de Galba : mais il redoutoit en eux le mérite même qui le forçoit de les eſtimer.

Réduit à partager l'Empire, il ne vouloit le remettre que dans des mains trop foibles pour l'envahir en entier malgré lui. Il cherchoit un homme qui laiſſât eſpérer des qualités brillantes, & rejettoit ceux qui étoient reconnus pour les avoir. Malheureuſement il crut trouver dans Piſon cette eſpéce de demi mérite, aſſez développé pour donner de la crainte aux mécontens, & aſſez obſcurs pour ne pas fortifier la ſienne. Voila ſans doute la véritable cauſe de l'adoption, & cette politique aveugle leur devint bientôt funeſte à tous deux.

On trouve dans le même diſcours une autre maxime bien plus vraie, & qui mériteroit d'être gravée en lettres d'or dans le cabinet de tous ceux qui parviennent. *Pour vous conduire avec ſageſſe*, dit le vieil Empereur à ſon fils, *ayez toujours devant les yeux la conduite de vos prédéceſſeurs, & le jugement que vous en portiez avant*

votre élevation (*a*). C'eſt le fameux principe, *ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qu'on te fît*. Il eſt cité, loué, commenté par-tout, parce que c'eſt le cri de la nature. Il n'eſt preſque jamais mis en pratique, parce que celui des paſſions l'étouffe.

L'adoption fut déclarée d'abord aux ſoldats dans le camp, & enſuite aux Sénateurs & au peuple dans la ville; ce qui, joint aux circonſtances dont la déclaration fut accompagnée, les choqua tous également.

Les ſoldats haïſſoient Galba. Ils aimoient Othon. Ses libéralités les avoient preſque tous féduits. Ils le voyoient avec peine ſacrifié à un homme qui n'avoit encore rien fait pour eux, par un Prince dont l'avarice les fruſtroit des récompenſes qu'ils croyoient avoir le mieux méritées.

On ſe ſouvient que pour les enga-

(*a*) Utiliſſimus idem ac breviſſimus malarum bonarumque artium delectus, eſt cogitare, quid aut volueris ſub alio Principe, aut nolueris. *Tac. Annal.*

ger à quitter Néron, un de leurs Officiers leur avoit promis au nom de Galba une aſſez groſſe ſomme. Non-ſeulement ils ne l'avoient pas reçue : mais même on ne leur donna rien dans cette derniere cérémonie, quoique les anciens uſages & la promeſſe de Nimphidius exigeaſſent quelques libéralités. Mais l'économie du vieillard étoit inflexible. Il répondit à un ſoldat qui la lui reprochoit, que les Princes devoient lever leurs troupes, & non pas les acheter.

Toute ſa conduite étoit conforme à ces principes. On ne pouvoit pas douter que le nouveau Céſar ſec & ſevere comme lui, n'héritât de ſes maximes ainſi que de ſon pouvoir. L'avenir n'annonçoit donc ſous eux aux gens de guerre qu'un ſervice dur ſans aucune récompenſe, & ces ſix mille hommes maſſacrés, pour avoir ſimplement demandé la confirmation d'un privilege, faiſoient voir à leurs camarades qu'il falloit ſe réſoudre, ou à ſouffrir ſans murmure, ou à périr comme eux, ou enfin à les venger, en

puniſſant leur aſſaſſin par une ruine entiere.

Les Sénateurs & le peuple n'étoient pas plus ſatisfaits. Le dernier ne reprochoit à Galba que ſon avarice : mais la préférence donnée au camp ſur le Sénat, irritoit les autres, & ce n'étoit pas ſans fondement.

Ils voyoient avec indignation l'ombre même de dignité qui leur reſtoit, abſolument détruite. La complaiſance de Galba leur paroiſſoit une lâcheté intéreſſée. Ils croyoient que ce vieillard ruſé n'avoit fait tant d'honneur aux ſoldats que pour les éblouir, & qu'il avoit ſacrifié les droits du Sénat pour ménager ſon argent.

Tout ſe réuniſſoit donc contre l'avarice imprudente du pere, & contre la jeuneſſe peu reſpectée du fils. Il n'avoit malheureuſement ni un mérite auſſi éclatant pour ſubjuguer l'envie, ni une autorité aſſez affermie pour entreprendre de la réduire au ſilence, ni peut-être aſſez d'habileté pour y réuſſir.

Parmi tant de ſujets d'inquiétude

& de crainte, Galba étoit tranquille. Il goutoit en paix le plaiſir de voir ſon choix approuvé par les courtiſans. Les nouvelles qui arrivoient, plus fâcheuſes de jour en jour, de l'armée du Rhin, ne l'inquiétoient plus. Il croyoit déja les rébelles ſoumis, parce qu'il avoit nommé un homme qu'il jugeoit propre à les ſoumettre. En effet ce n'étoit pas de-là préciſément que devoit venir ſa perte. Il s'élevoit un danger plus voiſin & bien plus preſſant.

CHAPITRE XIII.

Déſeſpoir d'Othon. Il travaille à ſe faire nommer Empereur par les ſoldats. Foibleſſe de ſon parti dans le commencement. Tous les ſoldats ſe déclarent pour lui.

OThon n'avoit pas vu ſans dépit ſes eſpérances détruites. Mais exercé dès long-tems au manege de la Cour, il cachoit ſon déſeſpoir ſous

les apparences de la joie. Il baisoit avec empressement la main de Pison. Il lui montroit une affection d'autant plus vive, qu'elle étoit moins sincere. Mais ses partisans nourrissoient avec soin dans le camp & dans la ville, la fermentation secrete des esprits, dont il ne désespéroit pas encore de profiter.

Malgré ses vices, malgré la corruption de ses mœurs, Othon avoit de la fermeté & du courage. Il détestoit Galba : il envioit le sort de Pison. Pressé par ses créanciers, il ne voyoit plus pour lui d'autres ressources que le trône, ou une éclipse entiere. Ses domestiques aiguillonnoient encore par leurs conseils cette ame déja aigrie, & prête à tout hasarder pour regner.

On faisoit agir pour l'animer jusqu'à des Astrologues. On lui amenoit des Devins, qui lui donnoient à concevoir les idées les plus flatteuses. Rome étoit pleine de cette espéce de Charlatans, qui vend si cher le mensonge à la crédulité humaine. Un d'entre eux prédit à Othon qu'il devoit succéder à Galba. Il l'encouragea ensuite à accomplir la prédiction.

Quand une fois le plan de la conſpiration fut formé, il ne fut pas difficile de trouver des complices. Mais on ne communiqua les détails du projet qu'à un petit nombre de conjurés, parce qu'on étoit sûr qu'au premier ſignal tous les autres s'y joindroient. Deux ſimples ſoldats en furent les artiſans. Ils étoient braves, habiles. Ils avoient des amis, & l'événement prouva qu'ils ſuffiſoient, pour produire une ſi étrange révolution.

Le matin même du jour où elle devoit éclater, Othon ſe rendit encore au Palais. Il y fit ſa cour aux deux Princes, qu'il ſe diſpoſoit à faire périr dans la journée. Son deſſein transpiroit déja, dit-on; mais Galba étoit ſi mal ſervi ou ſi aveugle, qu'il ne vit qu'un courtiſan flatteur, dans ſon plus mortel ennemi.

Au milieu de ces bagatelles agréables, de ces propos légers qui rempliſſent ordinairement le vuide des converſations entre les Princes & leurs ſujets, un affranchi d'Othon vint l'avertir que *l'Architecte & les Maçons*

l'attendoient. C'étoit le signal dont on étoit convenu pour l'avertir que tout étoit prêt. Il sort aussi-tôt. Il court à la place publique, & là pour tout parti, il trouve vingt-trois soldats, qui en le voyant le proclament Empereur.

Il avoit recommandé la discrétion à ses principales créatures, mais il n'avoit pas compté qu'elle iroit si loin. On dit qu'en se voyant si mal appuyé, il ne put se défendre d'un mouvement d'inquiétude & d'effroi. Mais l'impétuosité des soldats ne lui laissa pas le tems de la réflexion. Ils l'environnent l'épée à la main, & se chargeant eux-mêmes de la chaise où il étoit, ils commencent à marcher vers le camp, en jettant de grands cris.

Lui-même venant à songer que le premier pas & le plus dangereux étoit fait, qu'il n'étoit plus question de dissimuler son entreprise, mais de couvrir sa foiblesse à force d'audace, il abandonna le succès à la fortune, & résolut de ne rien oublier pour l'aider. Au lieu de rallentir la marche de ceux qui le portoient, il la

pressoit encore par ses exhortations & ses promesses.

Sur le chemin quelques soldats vinrent encore grossir son cortege. En arrivant au camp, la garde des portes livra le passage sans résistance, soit qu'elle fut déja gagnée, soit que les cris de leurs camarades les eussent étonnés tout d'un coup, soit que n'étant instruits de rien, & que croyant à Othon de plus grandes forces, ils aimassent mieux se faire un mérite d'une prompte soumission, que d'entreprendre sans succès une résistance dangereuse.

Ce fut la même chose dans le reste du camp. Ceux qui étoient instruits, accouroient de tous côtés. Ceux qui ne l'étoient pas, mais qui conservoient dans le fonds du cœur un vif ressentiment contre Galba, saisissoient avec transport l'occasion de se venger.

Les Officiers, avec ce qu'il y avoit de soldats plus timides ou plus sages, gardoient le silence, ou même imitoient leurs camarades, comme c'est l'ordinaire dans ces sortes d'émeutes, où l'audace donne le ton à

la vertu, qui eſt obligée de s'y conformer.

Dans le même tems les reſtes du corps de la marine, ſi cruellement traité par le vieil Empereur, étoient avertis. Ils s'avançoient pour joindre & pour défendre un homme qui étoit sûr de leur affection, dès qu'il ſe déclaroit ennemi de Galba.

Enfin cette entrepriſe commencée avec vingt-trois ſoldats, ſe trouvoit une demi-heure après ſoutenue par pluſieurs légions. Othon ne pouvoit déja plus paſſer pour un rébelle. Il étoit plus puiſſant que ceux qui auroient pû ſonger à le condamner.

On peut ſe ſouvenir d'avoir vu à la mort de Caligula une ſcene à-peu-près pareille. C'étoit auſſi l'impétuoſité d'un petit nombre de ſoldats, qui avoit porté Claude ſur le trône. Mais alors les eſprits n'étoient ni ſi échauffés, ni ſi corrompus. Le chef n'étoit pas ſi habile. Claude ſouffroit qu'on travaillât pour lui. Othon y travailloit lui-même avec ardeur. Sentant bien que ſon ſort dépendoit déſormais des ſoldats, il prodiguoit, pour ſe les at-

tacher, les promeſſes, les paroles flatteuſe, toutes les baſſeſſes qui ſont familieres à l'ambition. *Omnia serviliter pro dominatione*, dit Tacite.

Eux-mêmes étoient en quelque ſorte enivrés de leur ſuccès. Chacun ſentoit redoubler ſon ardeur par celle qu'il voyoit dans les autres. Elle dégénéra bientôt dans une eſpéce de délire. Ils chaſſerent leurs Officiers. Ils placerent Othon au milieu de leurs drapeaux. Là ils l'entouroient en pouſſant des cris de joie. Ils répétoient le ferment de fidélité. Ils s'encourageoient tous à défendre le Prince qu'ils venoient de faire. Ils alloient lui baiſer la main. Tout étoit dans un trouble, dans une confuſion affreuſe; mais ce trouble, cette confuſion même attendriſſoient encore les eſprits, & leur en rendoient l'objet plus cher.



CHAPITRE XIV.

Perplexité de Galba. Trouble que cause dans la ville la nouvelle de la révolution. Faux bruit qui se répand de la mort d'Othon. Galba veut se rendre au camp. Il est tué sur le chemin avec son fils adoptif & son Ministre.

RIen n'avoit transpiré au Palais. Galba s'y occupoit avec son fils à offrir des sacrifices. Il fatiguoit de ses prieres des Dieux qui ne l'écoutoient plus, *fatigabat alieni jam imperii Deos.* Mais sa sécurité ne dura pas long-tems. Il lui vint de plusieurs côtés des avis de ce qui se passoit dans le camp.

Ils se ressentoient tous des inclinations de ceux qui les donnoient. Les courtisans diminuoient le danger. Ils affectoient d'en mépriser les nouvelles, pour rassurer le Prince & le flatter. Ses ennemis secrets les appuyoient

pour l'effrayer. Ceux qui avoient de l'expérience & de la pénétration, reconnoiſſant l'événement qu'ils avoient prévu, plaignoient le Prince de ſe l'être attiré; mais ils n'y voyoient point de remede. Galba crédule, inquiet, défiant, aſſembloit ſon Conſeil. Il délibéroit avec le nouveau Céſar & ſes Miniſtres, à qui le péril étoit commun.

On commença par ſonder la garde qui étoit de ſervice au Palais. Piſon adouciſſant la rudeſſe de ſon caractere, leur parla avec douceur. Il leur promit même quelque argent. C'étoit s'y prendre un peu tard. Cependant les ſoldats qui ne ſe ſentoient peut-être pas encore aſſez appuyés, s'engagerent à reſter fidéles. On compta ſur ces aſſurances, & la ſuite fit voir combien elles avoient été trompeuſes.

Ce petit ſuccès en fit eſpérer un plus grand. On crut qu'il ne ſeroit pas plus difficile de regagner le reſte des troupes. Le jeune Céſar ſe mit en marche pour aller au camp. On n'imaginoit pas qu'en ſi peu de tems

Othon eut pû tout séduire. On se flattoit que la vue de l'héritier de l'Empire l'emporteroit sur les intrigues d'un Sénateur brouillon. On pressoit même Galba de suivre son fils.

» Hâtez-vous, lui disoit-on. Vous » avez une garde nombreuse. Mettez-» vous à sa tête. Paroissez à la porte » du camp. Déconcertez les mutins, » qui, dans le premier transport du » crime, ont plus pensé aux moyens » de le commettre, qu'à ceux d'en » assurer le succès. Ce nom de pou-» voir suprême & légitime, paroît » toujours terrible à des rébelles quand » on sçait le faire valoir. On ne le » hazarde guère qu'en cherchant trop » à le ménager ».

Des Conseillers plus timides ou plus prudens, l'exhortoient au contraire à ne pas se compromettre sans nécessité, contre une multitude furieuse. » Laissez, lui disoient-ils, au » premier feu le tems de se calmer. » Un usurpateur n'a point d'autre res-» source que la violence qui renverse » tout. Un Prince légitime gagne tou-» jours à temporiser ».

Cette diversité d'opinions n'étoit pour Galba qu'une nouvelle source d'incertitudes. Chacun trouvoit, comme c'est l'usage, bien plus de raisons pour combattre l'avis des autres, que pour faire approuver le sien. Au milieu de tant de raisonnemens, il n'étoit pas possible de former une résolution.

Tandis que ce foible Prince perdoit un tems précieux, une foule immense remplissoit les cours & les avenues du Palais. Tout y retentissoit de cris. Parmi cette multitude d'hommes ainsi rassemblés, il y en avoit très-peu qui s'intéressassent sincérement pour Galba ou pour Othon. Le grand nombre avoit déja oublié son amour pour l'un & sa haine pour l'autre. Ils se livroient sans réflexion au mouvement machinal qu'excite toujours parmi le peuple l'approche des grands événemens; & l'appareil de désordre qui les précéde.

Ils recueilloient sans examen les bruits les plus opposés, & les publioient souvent sans les comprendre. Incapables d'appuyer par principes le

parti le plus juste, ou même de le distinguer, ce n'étoient ni la pitié, ni la crainte, ni la vengeance qui les touchoient. Ils n'étoient sensibles qu'au plaisir de voir un spectacle extraordinaire.

Les Sénateurs & ce qu'on appelle les honnêtes gens, étoient dans une situation bien différente. Ils n'osoient ni se montrer, ni se cacher, dans l'appréhension de faire une démarche indiscrete. Ils tâchoient de se conduire d'une façon qui put se concilier avec tous les événemens.

Tout-à-coup un cri s'éleve qui publie qu'Othon vient d'être tué. Cette nouvelle se répandit avec une promptitude inconcevable, sans qu'on pût en connoître l'auteur. Elle sembloit acquérir de la certitude en passant par plusieurs bouches. D'abord on n'assuroit que le fait. Ensuite on débita les circonstances. Il parut même un homme qui montroit une épée teinte de sang, en criant que c'étoit du sang d'Othon.

On croit aisément ce qu'on souhaite. Galba tranquillisé crut pouvoir

se

ſe montrer ſans riſque. Quand il lui ſeroit reſté quelque doute ſur le ſort de ſon rival, l'empreſſement des flatteurs auroit ſuffi pour le détruire. Tout le monde en étoit perſuadé. On ſe hâtoit de faire paroître ſa joie. On ſe précipitoit dans le palais : on enfonçoit les portes. On vouloit ſe faire voir.

De tous ceux qui réuſſiſſoient à arriver auprès de l'Empereur, il n'y en avoit pas un, qui ne parut fort attriſté, d'avoir perdu l'occaſion de montrer ſon zele. Les plus lâches faiſoient le plus de bruit, & le peuple répondoit de dehors à leurs flatteries, par des applaudiſſemens qui n'étoient pas plus ſincéres.

Galba ſortit donc précédé de ſa garde. Il prit le chemin du camp, croyant n'avoir plus qu'à ſe montrer pour ramener le calme, & penſant déja bien plus à punir qu'à récompenſer. Il fut cruellement détrompé en arrivant dans la place publique, où il falloit qu'il paſſât. Il y vit arriver Piſon & ſon cortege, triſtes, conſternés. Ils n'avoient oſé pouſſer juſqu'au camp. Othon n'étoit pas mort : il s'en fal-

loit beaucoup. La sédition, loin de s'appaiser, prenoit de nouvelles forces, & Pison venoit annoncer à son pere, qu'il étoit tems de recourir aux derniers remedes.

A ces mots le malheureux vieillard vit l'effroi se répandre sur les visages de tous ceux qui l'accompagnoient. Ils se regardoient d'un air interdit, où l'on voyoit bien plus de douleur que de fidélité, plus d'embarras pour eux-mêmes que d'inquiétude pour l'Empereur.

Le peuple même qui suivoit avec une curiosité avide, fit succéder un morne silence aux cris tumultueux. (*a*) On entouroit les deux Princes.

(a) Tacite dit, *neque populi aut plebis ulla vox : sed attoniti vultus, & conversæ ad omnia aures : neque tumultus, neque quies, quale magni metus, & magnæ iræ silentium est.* Je ne me suis pas piqué de rendre le texte. Il me semble même que la peinture que j'ai faite de l'état du peuple, est bien plus naturelle, que celle qui se trouve dans Tacite. Ces mots *neque tumultus*, *neque quies*, donnent l'idée d'une agi-

On ſe preſſoit pour examiner leur contenance. On tâchoit de recueillir juſqu'aux moindres mots, comme dans la cataſtrophe des tragédies, où le danger des perſonnages redouble l'intérêt & l'attention des ſpectateurs.

En effet le dénouement approchoit. La vengeance des ſoldats & la sûreté d'Othon, exigeoient la mort de ſes rivaux. On vit paroître un corps de cavalerie qui accouroit du camp à bride abbattue, & l'on connut bientôt ſon deſſein. La curioſité du peuple fit place à la crainte. Il ſe retira avec précipitation. Les ſoldats, dont la fidélité avoit paru ſi sûre à Galba, s'ouvrirent d'eux-mêmes, ou peut-être ſe

---

tation inſenſible, qui ne pouvoit sûrement pas avoir lieu dans un pareil moment. *Magnæ iræ ſilentium* eſt encore moins juſte. On ſçait bien que ce n'eſt jamais par le ſilence que s'exprime l'emportement du peuple. Ce n'étoit ici, comme je l'ai dit, ni la colere, ni la crainte qui pouvoient le remuer : c'étoit la curioſité ſeule.

joignirent aux meurtriers. Ses porteurs abandonnant leur fardeau s'enfuirent avec les autres. Ainsi tout livra l'infortuné Prince à une mort inévitable.

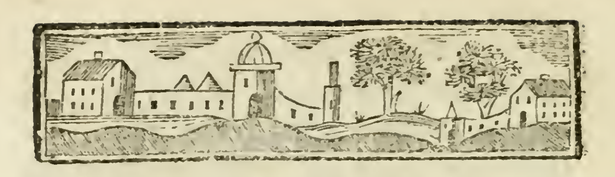
On ne peut guère plaindre son sort, même en détestant son assassin. La premiere qualité d'un Souverain, la fermeté, lui manquoit. Son économie auroit pû être heureuse pour Rome, après la prodigalité de Néron : mais n'ayant pas été éclairée par la prudence, elle devint funeste pour lui, pour ses amis, & même pour tout l'Empire, par les suites horribles qu'eut sa mort.

On égorgea après lui Pison & Titus Vinius, celui même dont Othon avoit eu dessein d'épouser la fille, si ce Ministre eut pû le faire adopter par Galba. On le punissoit de n'avoir pas été assez habile, ou assez heureux.

Les trois têtes furent coupées & portées au Prince, dont elles assuroient la fortune. Il les prit dans ses mains, les considéra avec une

ſatisfaction barbare, & les fit placer entre les aigles des légions. Ce ſpectacle étoit un triſte préſage du ſang que des mouvemens plus violens alloient faire répandre.





HISTOIRE
DES RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE ROMAIN.
LIVRE QUATRIEME.

OTHON, VII. EMPEREUR ne regne que trois mois.

CHAPITRE PREMIER.

Flatterie du Sénat envers Othon. Vitellius se laisse proclamer Empereur à Cologne par ses troupes. Préparatifs des deux partis pour la guerre. Impression qu'il produisent dans Rome.

APrès ce que j'ai dit de la conduite du Sénat envers Tibere, Caligula, Claude & Néron, on peut deviner ce qui se

paſſa, quand on vit Othon couronné par un aſſaſſinat. Le corps du malheureux Galba étoit encore exposé dans la place aux inſultes des ſoldats, que tous ſes flatteurs étoient déja aux pieds de ſon ennemi. Tacite dit qu'on auroit cru voir un autre peuple, un autre Sénat, *alium crederes Senatum, alium populum.* Il me ſemble au contraire qu'on ne pouvoit pas les méconnoître. Une baſſeſſe ſi ſoutenue prouvoit trop bien qu'ils n'avoient pas changé.

Tout le monde couroit adorer l'ouvrage de la fortune. Othon ne voyoit plus que des eſclaves empreſſés, parmi tous ceux qui le matin même étoient encore ſes égaux. Les décrets du Sénat lui donnerent ſur le champ la décoration extérieure qui ſembloit encore lui manquer. Il fut ſolemnellement reconnu pour Empereur dans la capitale, & bientôt dans toute l'Italie.

Mais ſur les bords du Rhin il ſe formoit un orage qu'il avoit dû prévoir. Préciſément dans le tems que des ſoldats maſſacroient Galba au mi-

lieu de Rome, d'autres soldats plus éloignés lui faisoient tout le mal qu'ils pouvoient, en le dépouillant de l'Empire.

On a vu combien les armées d'Allemagne étoient mal intentionnées pour lui, & avec quelle mollesse, ou plutôt dans quelle espérance Vitellius laissoit croître un feu qu'il auroit été bien fâché d'éteindre. Quand on les vit absolument décidées, & qu'on fut instruit du serment illusoire, prêté par elles au Sénat & au peuple Romain, les amis de ce Général l'obligerent à saisir l'occasion. Il étoit à craindre que l'impatience du soldat ne s'attachât à un autre objet. On l'obligea de s'y prêter, de peur qu'elle ne vint à se réfroidir.

Il étoit alors à Cologne. Fabius Valens, un de ses plus zélés partisans, comme on l'a vu, s'y rendit avec un grand corps de cavalerie. Il y proclama le premier A. Vitellius *Empereur Auguste.* Le reste des légions en fit autant sans difficulté. La Gaule, l'Angleterre, les provinces voisines, & les troupes qu'elles contenoient suivirent

le même exemple. Les couriers qui apporterent ces nouvelles, trouverent Galba mort, & Othon déja sur le trône. Ainsi les premieres dépêches qu'ouvrit le nouveau Prince, annonçoient une guerre civile.

Il étoit en état de la soutenir. Toutes les troupes qui avoient suivi Galba d'Espagne ou des Gaules, celles qui avoient trahi Néron, s'étoient données à lui sans exception. L'Italie entiere, l'Espagne & même tout l'Orient, le reconnurent presque à la fois.

Il avoit d'ailleurs pour lui la capitale, & les noms du peuple & du Sénat Romain. Ils ne faisoient rien sans doute à la justice de sa cause, puisqu'ils n'en devoient la possession qu'à un crime. Mais ils lui fournissoient du moins un prétexte honnête pour attaquer son rival. Dans un tems où l'on ne voyoit dans les deux partis qu'une usurpation manifeste, celui qui avoit sçu s'approprier ces noms sacrés, pouvoit paroître un peu moins odieux.

Vitellius de son côté se donnoit pour le vengeur de Galba, qu'il auroit

détrôné, si ce Prince avoit vécu. Il marquoit un grand ressentiment contre un crime qu'il auroit voulu commettre. Aux décrets du Sénat, par lesquels Othon le faisoit condamner, il opposoit les décrets de ce même Sénat, qui assuroient l'Empire au Prince tué par son ennemi. Tous deux combattoient ainsi de loin par des raisons dont ils se soucioient peu, en attendant qu'ils pussent faire combattre leurs armées, qui seules fondoient leurs droits & leurs espérances.

La guerre se préparoit de part & d'autre avec vivacité. Elle fournissoit de tristes réflexions à ceux qui étoient capables d'en faire. Ils rougissoient de voir par quels rivaux l'Empire alloit être disputé. En effet s'il en avoit couté du sang aux anciens Romains, pour acquérir le droit de vendre leur liberté, au moins ceux à qui ils la vendoient paroissoient être dignes de s'élever sur ses ruines.

Silla & Marius, César & Pompée étoient les premiers hommes de leurs siécles. Ils avoient poussé trop loin la vengeance & l'ambition. Mais ces

défauts ne détruisoient point leurs grandes qualités. C'étoit à force de mérite qu'ils étoient parvenus d'abord à éblouir, & ensuite à écraser leurs compatriotes.

Ce citoyen respectable dont on ne pouvoit prononcer le nom sans gémir, Brutus, avoit été vaincu par Auguste. Cependant ce dernier déshonoré d'abord par des excès, s'étoit ensuite montré digne de sa fortune. Quarante ans d'une vertu feinte, mais aussi soutenue, aussi favorable que si elle avoit été sincere, lui avoient valu le pardon de ses anciens vices.

Galba lui-même en attaquant Néron avoit fait espérer aux Romains un Prince digne de les commander. S'il n'avoit pas soutenu sa réputation sur le trône, il falloit s'en prendre à la foiblesse de l'âge, & peut-être à celle de l'humanité. Au moins tous ceux qui avoient combattu pour ou contre ces hommes illustres, pouvoient sans honte avouer leur choix. Ils trouvoient leur excuse dans le mérite du Maître à qui ils se donnoient.

Mais ici quel parti prendre? Pour

qui se déclarer, quand les deux concurrens n'étoient célebres que par leur infamie ? Tous deux élevés dans des Cours corrompues, s'y étoient distingués par une corruption plus profonde. Vitellius au caractère rampant d'un flateur, joignoit les vices d'une ame crapuleuse. Pour être aussi haï que méprisé, il ne lui falloit que la cruauté : encore étoit-il à craindre que ce ne fut le pouvoir de la développer, qui lui eut manqué, plutôt que l'inclination.

Othon cachoit ses défauts sous un extérieur plus brillant. Il étoit au moins plus actif. Mais sans parler de l'horrible événement auquel il devoit la souveraine puissance, cette activité employée autrefois à séduire, à égarer Néron, ne devoit-elle pas faire trembler pour l'avenir ? On lui connoissoit, on lui voyoit tous les gouts qu'il avoit autrefois tant loués dans le tyran.

Il venoit encore d'en donner une preuve effrayante. Le premier usage de son pouvoir avoit été d'ordonner qu'on achevât le *Palais d'or*, ce monument des malheurs de Rome & des

larmes de ſes habitans. D'ailleurs le bruit s'étoit répandu, qu'il ſongeoit à contraindre le Sénat de réhabiliter la mémoire de Néron. Le peuple & les ſoldats n'avoient pas craint pluſieurs fois, dans leurs acclamations, de lui donner le nom de ce Prince déteſté. Il n'avoit paru ni le recevoir ni le refuſer : mais l'incertitude même en pareil cas devenoit une acceptation. On craignoit qu'un Prince capable de s'entendre ſans horreur donner le nom de Néron, ne le fut un jour d'imiter les excès qui l'avoient déshonoré. Tels étoient donc les deux hommes, pour la querelle de qui le ſang Romain alloit couler encore.

Ceux qui raiſonnoient ainſi, étoient des citoyens obſcurs, de cet ordre médiocre, le ſeul où ſe trouve quelquefois le bonheur & la ſageſſe, le ſeul auſſi qui juge toujours ſainement, & qu'on ne conſulte jamais. Le bas peuple très-indifférent ſur le ſort ou le mérite de ſes Princes, ne regrettoit que l'interruption des jeux & des ſpectacles publics.

Les grands uniquement frappés de

leurs intérêts, ne s'occupoient qu'à cacher leur façon de penser. Si quelque chose les touchoit, ce n'étoit pas la nécessité humiliante d'élever sur le trône un de ces indignes concurrens; mais la nécessité périlleuse de faire un choix qui pouvoit être démenti par la fortune.

CHAPITRE II.

Indocilité de l'armée d'Othon. Séditions fréquentes qui s'y élevent. Elle sort de Rome. Désunion funeste entre les deux Généraux qui la commandent. Ravages exercés par les deux partis.

Tandis que chacun se livroit ainsi à son inquiétude ou à sa douleur, les armées se préparoient à la guerre. Celle du Rhin approchoit déja de l'Italie. Il est bon d'observer que dans l'une & dans l'autre c'étoient les soldats qui commandoient aux Chefs. Ils avoient voulu nommer eux-mêmes

leurs Officiers. Il avoit fallu les instruire du plan de la guerre. Il avoit été discuté, & arrêté en leur présence.

Si cette forme de gouvernement avoit duré, l'Empire Romain n'auroit plus été qu'une démocratie militaire, telle qu'est aujourd'hui, dit-on, celle des Algériens. Mais elle ne se soutint pas à Rome pour cette fois. Ce ne fut que dans la suite que les mêmes abus & de plus grands malheurs l'y introduisirent d'une maniere solide.

On conçoit que des armées ainsi gouvernées devoient exciter de grands désordres, & se livrer fréquemment à des séditions. L'inconvénient étoit moins sensible dans celle de Vitellius, où la fatigue d'une longue marche prévenoit les mouvemens, qui sont presque toujours le fruit de l'oisiveté. Mais celle d'Othon s'y abandonnoit sans ménagement.

Ce Prince avoit sçu inspirer à ses soldats un attachement incroyable pour sa personne. Le moindre bruit, la moindre apparence d'un danger qui le menaçoit les mettoit en fureur. Un

jour il donnoit un grand repas à presque tout le Sénat. Ce même jour il avoit expédié des ordres pour faire voiturer des armes qu'il destinoit à un corps particulier. L'officier qui en étoit chargé, commença sur le champ à les exécuter, malgré la nuit qui s'approchoit.

La vue des armes, le tems choisi pour leur transport, les précautions, le mystere qu'on paroissoit affecter, devinrent suspects aux soldats. Ils se rassemblent sur le champ. Ils concluent entre eux que c'est contre Othon que ces préparatifs sont destinés. Ils accusent les Sénateurs de vouloir armer contre lui leurs esclaves.

Aussi-tôt ils courent en tumulte au Palais. Les uns l'environnent en poussant des cris terribles. Les autres brisent les portes, & demandent à haute voix que l'Empereur se montre, qu'il se défie des traîtres qui veulent l'assassiner.

Ce fracas, avant qu'on en sçut la cause, épouvanta tous ceux qui étoient à table, & quand on la connut, la frayeur ne fit qu'augmenter. On crai-

gnoit que ce ne fut un artifice du Prince, qui pouvoit se servir du prétexte d'une émeute générale, pour couvrir ses ressentimens particuliers.

On se trompoit cependant. Il partageoit l'inquiétude commune. Il fit sauver ou cacher tous ceux qui avoient lieu d'appréhender la fureur des soldats, & lui-même alla travailler, à force de caresses, à les calmer.

L'attentat étoit criant. Il y avoit eu dans le premier feu plusieurs Officiers de tués. Les autres, lâs d'une distinction qui les exposoit à se voir à chaque instant égorgés par ceux qu'ils devoient commander, vouloient quitter le service, & demandoient leur retraite.

Othon sentoit la nécessité d'un exemple : mais il craignoit de le donner. Les criminels étoient ses complices. C'étoit leur attachement pour lui, qui les avoit rendus coupables. A la veille d'une guerre où il alloit avoir besoin de toute leur affection, il sentoit combien il seroit dangereux de la hasarder par une exécution juste, mais révoltante pour les spectateurs.

Cependant le lendemain les trouvant appaiſés, honteux même du déſordre de la veille, il leur tint un diſcours où il mêla beaucoup d'éloges de leur fidélité, avec quelques reproches ſur le trouble de la veille. Il leur diſtribua de l'argent, & pour tout châtiment, il les pria de conſentir que deux d'entr'eux ſeulement fuſſent punis. Le conſentement qu'ils y donnerent, étoit plutôt une eſpéce de réparation de la frayeur qu'ils avoient cauſée au Sénat, qu'une marque de repentir. Pour prévenir ces orages qui ſe renouvelloient trop ſouvent, on prit le parti de les éloigner de la ville, & toute l'armée ſortit en bon ordre pour aller chercher celle de Vitellius.

Rien n'étoit ſi brillant en apparence. Toutes les troupes qui la compoſoient avoient joui d'un long repos. Les Prétoriens ſur-tout, qui depuis une longue ſuite d'années s'étoient enrichis des libéralités & des injuſtices des Empereurs précédens, ſe diſtinguoient par leur éclat, comme par leur indocilité.

D'ailleurs toute cette jeuneſſe oi-

five dont Rome étoit remplie, avoit saisi avec avidité l'occasion de se signaler par le faste & par la dépense. Tandis que les peres, instruits par l'expérience, voyoient avec effroi ces terribles préparatifs, les enfans pleins de joie ne pensoient point au danger. Ils ne s'occupoient que du soin de faire leurs équipages.

Tacite dit même que plusieurs d'entr'eux conservant la mollesse de la ville, dans le tems où ils sembloient se dévouer aux fatigues militaires, mêloient à cet appareil guerrier celui du luxe, de la bonne chere & de la débauche. *Luxuriosos apparatus conviviorum, & irritamenta libidinum ut instrumenta belli.*

Malgré cette pompe extérieure & l'empressement des troupes, les esprits prévoyans se défioient du succès. Outre la mutinerie du soldat ils appercevoient encore entre les Généraux une jalousie secrete, une rivalité fâcheuse. Il étoient au nombre de quatre: Licinius Proculus, Suetonius Paulinus, Marius Celsus & Annius Gallus.

C'étoit déja un grand désavantage que cette multiplicité de chefs; mais pour comble de malheur ils ne s'accordoient pas. Le premier étoit Préfet du Prétoire. Il ne devoit sa place qu'à l'affection des soldats qui l'avoient nommé. Les autres étoient célebres par une capacité déja bien éprouvée; mais leurs talens devenoient presque inutiles, parce qu'ils étoient suspects à l'armée & peut-être au Prince.

Dans le parti opposé il y avoit plus d'union. Vitellius, heureusement pour lui, s'étoit rendu justice. Il n'avoit pas voulu se charger de la conduite d'une guerre à laquelle il ne se sentoit pas propre. Il mangeoit à Cologne, à Treve, & dans les autres grandes villes des Gaules. Il y faisoit les honneurs de sa table avec succès. Mais les opérations militaires rouloient toutes sur les deux artisans de sa fortune, *Valens* & *Cécina*.

Ils avoient bien prétendu travailler pour eux-mêmes en précipitant la révolution, & l'indolence de Vitellius ne les avoit pas trompés. Cécina avoit pris les devants avec trente mille hom-

mes. Valens le ſuivoit par un autre chemin avec le reſte de l'armée. Cette diviſion leur donnoit le double avantage d'occuper plus de terrein & d'avancer plus promptement.

Leur marche étoit marquée par les malheurs des peuples, plus que par des exploits glorieux. Ils n'avoient pas encore d'ennemis à combattre, & ſur la route ils pilloient, rançonnoient, brûloient toutes les villes qu'ils ſoupçonnoient de leur être contraires. Vienne en Dauphiné, riche alors & commerçante, ſe vit à la veille d'être entierement détruite par cette raiſon. Elle ne ſe ſauva qu'à force d'argent.

Une flotte armée par Othon exerçoit de ſon côté les mêmes ravages. Chaque pays ſe trouvoit ſucceſſivement en proie à ſes défenſeurs & à ſes ennemis, & ce n'étoient pas toujours les derniers qu'on redoutoit le plus. C'étoit à travers les horreurs & les cruautés réciproques, que les deux partis s'approchoient pour ſe combattre.

CHAPITRE III.

Empressement d'Othon pour terminer la querelle par une bataille, contre l'avis de ses Généraux. Elle se livre sans qu'il y soit. Son armée est vaincue. Il prend la résolution de se tuer lui-même & l'exécute. Ridicule motif auquel Suetone attribue ce dessein.

IL y eut d'abord, comme il arrive toujours, de petites actions & des rencontres peu décisives. Cécina ardent, impétueux, avide de se signaler, fut une fois poussé avec vivacité par un détachement ennemi. Ses troupes furent rompues; il ne se sauva qu'avec peine d'une défaite entiere. Ce succès étoit dû à la capacité de Suetonius Paulinus : mais il en perdit le fruit par trop de circonspection. Il se retira, lorsqu'il sembloit n'avoir plus qu'à achever sa victoire.

Tant de prudence passa dans l'es-

prit des ſoldats pour une trahiſon, & ce Général devenu plus ſuſpect, en fut moins écouté, malgré ſon habileté reconnue.

Quand toutes les troupes de Vitellius & ſes deux Lieutenans ſe furent réunis, les forces & la fortune parurent aſſez égales des deux côtés. On voyoit bien qu'il en falloit venir à une bataille, & tout le monde la déſiroit. Cécina vouloit faire oublier l'échec qu'il avoit reçu. Valens étoit flatté de penſer que ſi ſon parti remportoit la victoire, elle ſeroit due à ſa préſence. Leurs ſoldats endurcis aux fatigues, accoutumés aux périls, mépriſoient les Prétoriens. Ils les regardoient comme des troupes efféminées : & l'eſpéce de ſupériorité que ce corps affectoit ſur eux, leur donnoit envie de l'humilier.

Dans le conſeil d'Othon les meilleures têtes ne vouloient point qu'on précipitât rien. Ce même Paulinus, dont on avoit tant blâmé la circonſpection, n'y renonçoit cependant pas. Il vouloit qu'on temporisât, & il appuyoit ſon avis par des raiſons ſages.

Il faisoit remarquer que toutes les troupes de Vitellius étoient rassemblées, au lieu qu'Othon n'avoit pas encore toutes les siennes; que la principale force de l'armée ennemie consistoit dans des légions accoutumées à un climat froid, qui se fondroient en peu de tems dans un climat aussi chaud que l'Italie; qu'en se modérant un peu on les verroit fatiguées & bientôt ruinées par les maladies.

Il ajoutoit qu'Othon avoit pour lui les provinces les plus riches, quantité de places fortes, qui pourroient arrêter long-tems les efforts de l'ennemi, ou même les rendre inutiles; que si l'on s'obstinoit à tout hasarder dans une bataille, il falloit au moins, avant que de la livrer, réunir toutes les ressources propres à en assurer le succès, & parconséquent attendre plusieurs vieilles légions qui étoient en marche, & ne pouvoient pas tarder.

Ces raisons étoient bonnes. Marius Celsus, Annius Gallus, tous les Officiers qui avoient de la réputation, & qui n'envisageoient que le bien réel de leur parti, les approuvoient. Mais Othon

Othon leur en opposoit de plus pressantes. C'étoient l'impatience des soldats & la sienne.

Les Prétoriens toujours indisciplinables, & peu accoutumés à la fatigue, soupiroient après les délices de Rome. Fiers de leur titre, comptant trop sur leur courage, ils parloient de leurs adversaires, comme d'une foule de barbares qui n'oseroient pas même soutenir leur approche.

Le Prince, au lieu de combattre cette présomption dangereuse, s'y livroit lui-même. Sa vivacité se lassoit d'une longue attente. Il ne prétendoit pas s'être fait Empereur pour ne jouir que d'un sort incertain. Il préferoit un prompt revers à des succès qu'il faudroit acheter par des délais.

On crut même qu'un autre motif avoit redoublé son empressement. On prétendit dans le tems que de part & d'autre des soldats honteux de voir à qui la victoire alloit assurer l'Empire, & regrettant de s'égorger pour des hommes qu'ils méprisoient, songeoient à se réunir tous, à déposer également les deux rivaux, & à

leur substituer un Prince digne de la premiere place, & capable d'en soutenir l'éclat.

Tacite méprise ce bruit. Son autorité est respectable : mais les preuves dont il s'appuie sont foibles. Ce n'étoit pas là sans doute la façon de penser de la multitude : mais ce pouvoit être celle de quelques particuliers plus éclairés. Or c'est toujours à la longue le petit nombre qui conduit le grand. Othon pouvoit redouter le progrès de ces insinuations, dont sans doute il ne se dissimuloit pas à lui-même la justice. Le meilleur moyen de prévenir ce qui lui paroissoit un danger, c'étoit de profiter du moment où les esprits, encore échauffés, ne pouvoient s'ouvrir à la raison, de les forcer à se battre, avant qu'ils eussent bien pensé pour qui ils se battoient ; & c'est ce que l'on fit.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce Prince, qui ne manquoit pas de courage, ne se trouva point à la bataille où se décidoit sa fortune. On ne sçauroit en concevoir la cause. Il parut dans la suite qu'il étoit résolu de se

donner la mort s'il étoit vaincu. Puisqu'il faisoit si peu de cas de la vie, il semble qu'il ne pouvoit la hasarder plus glorieusement qu'à la tête des soldats qui s'alloient sacrifier pour lui.

Cependant il ne le fit point. Il se retira. Il emmena avec lui pour sa garde l'élite des troupes. Il laissa son armée ainsi affoiblie entre les mains de plusieurs Généraux mal unis, dont les plus ignorans étoient les plus fiers & les plus écoutés. Il sembloit qu'il s'attachât à faire tout ce qu'il falloit pour être vaincu.

L'événement répondit à des mesures si mal prises. La bataille se donna près d'un endroit appellé par Tacite *Bedriacum*, dont la position n'est plus connue. Les Prétoriens ayant chargé avec autant de courage que de désordre, furent taillés en piéces. Ce qui put échapper chercha un asyle dans le camp, & dès le lendemain se rendit au vainqueur. Les Généraux se dispersèrent & l'armée fut entierement détruite, sans qu'il fut possible d'en rallier le moindre débris. C'étoit une

preuve & une suite de la mauvaise manœuvre de ceux qui la commandoient.

Othon attendoit avec tranquillité dans sa retraite la nouvelle d'un événement auquel il paroissoit avoir craint de contribuer. Il la reçut bientôt : & afin qu'on n'en doutât point, le soldat qui s'étoit chargé de l'apporter se tua lui-même en sa présence.

Ce Prince avoit encore des ressources. Il étoit environné d'un corps nombreux, dont son infortune paroissoit redoubler le zele & l'attachement. Toutes les garnisons de l'Italie tenoient pour lui. Il alloit arriver de vieilles légions, dont la valeur déja connue, seroit encore animée par le désir de venger la honte de leur parti. Il est certain qu'il pouvoit continuer la guerre. Malgré l'avantage éclatant des armes de Vitellius, la fortune pouvoit être encore douteuse & balancée, si son rival l'avoit voulu.

Toute sa suite lui renouvelloit ses assurances de fidélité. Ce qui lui restoit de soldats paroissoit attendri de son malheur, sans en être effrayé. Ils

l'exhortoient à compter ſur eux. Ses amis même qui le voyoient occupé d'une réſolution funeſte, lui repréſentoient que le vrai courage conſiſte à lutter contre l'adverſité, & que le déſeſpoir n'eſt que l'effet de la foibleſſe.

Il fut inflexible. Suetone, peu judicieux à ſon ordinaire, prétend que ce Prince avoit une horreur mortelle pour la guerre civile. Il dit qu'il ne pouvoit prononcer ſans frémir les noms de Brutus & de Caſſius, & qu'il n'auroit jamais entrepris de détrôner Galba, s'il n'avoit cru pouvoir y réuſſir ſans combat; comme ſi le ſang de quelques ſoldats plus Gaulois que Romains, avoit pû couter à répandre à un homme qui avoit verſé ſans ſcrupule celui d'un Empereur au milieu de Rome: comme ſi les têtes de ſes trois victimes, conſidérées, touchées par lui de ſens froid, avoient été un ſpectacle moins horrible que celui d'un champ de bataille, dans la chaleur du carnage.

L'ame féroce d'Othon n'étoit point faite pour une pareille délicateſſe. C'é-

toit un caractère ardent, extrême. En uſurpant l'Empire, il ne s'étoit attendu à en gouter que les douceurs. Une guerre longue, périlleuſe, déja marquée par des revers, le rempliſſoit d'effroi.

S'il frémiſſoit au nom de ces fameux vengeurs de la liberté Romaine, c'eſt qu'il ne pouvoit ſe diſſimuler combien il méritoit de leur faire naître des imitateurs. Ses eſpérances trompées, la crainte de l'avenir, peut-être auſſi la mode du ſuicide qui régnoit alors, lui firent préférer la mort à une incertitude qui l'accabloit.

Othon ſe tua donc. Il montra la même fermeté, le même ſens froid que Caton dans ces derniers momens. On ne peut s'empêcher de l'admirer, & l'on regrette qu'une fin ſi courageuſe ait été précédée par une vie qui la déshonore.

Tacite lui prête un diſcours ſimple, mais préférable, par ſa nobleſſe, à l'éloquence la plus recherchée. » Ma » vie, lui fait-il dire à ſes ſoldats, ne » vaut pas les dangers auxquels il fau» droit vous expoſer pour la conſer-

» ver. Plus il me reste encore de ressources, & plus ma mort sera glorieuse. Je me suis essayé avec la fortune. L'épreuve, il est vrai, a peu duré : mais c'est quand on s'attend à ne pas jouir long-tems de la prospérité, qu'il est plus difficile de n'en pas abuser.

» Vitellius a commencé le premier la guerre civile. C'est lui qui a voulu combattre pour l'Empire. Du moins on n'aura combattu qu'une fois, & c'est à moi qu'on en aura l'obligation. La postérité jugera d'Othon par ce trait.

» Vitellius retrouvera sa femme, son frere, ses enfans. Je ne veux ni qu'on me venge, ni qu'on cherche à me consoler. Je n'aurai pas eu comme d'autres Princes la gloire d'occuper long-tems le trône ; mais personne n'aura celle d'y renoncer avec plus de générosité. Je ne veux plus voir la fleur de la jeunesse & les forces de la République encore exposées à se détruire. Il est honorable pour moi qu'on m'en offre le sacri-

» fice, mais j'en ſerois indigne, ſi je
» le laiſſois achever.

» Quittons-nous. Allez ſonger à
» votre ſureté, ſans vous flatter d'af-
» foiblir ma réſolution. Il y auroit de
» la lâcheté à en parler davantage.
» Mais vous pouvez juger par la tran-
» quillité avec laquelle je vous l'expoſe,
» combien elle eſt inébranlable. Je ne
» me plains de perſonne, & ce ſont
» les plaintes qui marquent de l'atta-
» chement à la vie ».

Ce diſcours n'eſt pas ſans doute celui que prononça Othon avant que de ſe tuer. Mais ſa conduite prouva qu'il avoit tous les ſentimens qu'on y trouve. Sa mort parut affermir pour un inſtant la fortune de Vitellius : mais elle ne termina point les malheurs de l'Italie. Cet infortuné pays fut encore bientôt déſolé au nom d'un nouvel uſurpateur. Nous allons voir les Généraux de Veſpaſien, occupés à lui faire éprouver des horreurs qui n'avoient point eu d'exemple, depuis le ſiécle affreux des proſcriptions.

VITELLIUS, VIII. EMPEREUR regne un peu moins d'un an.

CHAPITRE IV.

Vitellius est reconnu par le Sénat & par les armées. Son départ pour Rome. Indécence de sa marche & de sa conduite. Foiblesse de son gouvernement. Son imprudence. Il réforme la plus grande partie des troupes.

LA mort d'Othon mit fin à une guerre qui n'avoit été entreprise que pour lui. Personne dans son parti n'osa se charger de soutenir une cause dont lui-même avoit désespéré. Envain ses soldats indignés voulurent lui donner un successeur. Envain ils offrirent la pourpre Impériale à plusieurs Sénateurs distingués. Aucun

d'eux n'osa faire le moindre fonds sur le secours d'une armée vaincue. Tous aimerent mieux la honte de fléchir sous la fortune de Vitellius, que l'honneur dangereux de la balancer. Ce Prince fut reconnu sans contradiction à Rome, dans toute l'Italie, & aussitôt après dans tout le reste des provinces.

Il crût alors qu'il étoit tems pour lui d'aller recueillir les fruits de la victoire. Il partit des Gaules pour se rendre en Italie. Sa marche fut un triomphe perpétuel. Son chemin le conduisoit naturellement à passer sur le champ de la derniere bataille. Il ne songea point à s'en détourner. Il mit au rang des prérogatives attachées à l'Empire, le pouvoir de considérer par lui-même les preuves de la défaite de son rival.

Ce devoit être un affreux spectacle au bout de quarante jours qui s'étoient écoulés depuis le combat. Tacite donne à entendre qu'on avoit négligé de couvrir de terre les corps de ceux qui y avoient péri. La campagne of-

froit donc de tous côtés les monumens du carnage & la pompe hideuse de la victoire.

Vitellius l'envisagea de sens froid. Son ambition parut satisfaite à la vûe des trophées qui la justifioient. Il compta sans frémir le nombre des malheureux à qui elle coutoit la vie. Il osa même offrir par reconnoissance, des sacrifices aux Dieux révérés dans le pays.

Au milieu de tant d'horreurs il y eut encore quelque chose de plus atroce, ce fut la joie qu'oserent montrer les habitans d'une ville voisine, (*Cremone.*) Parmi cet appareil de destruction & de mort, ils préparerent à Vitellius une réception magnifique. Dans la plaine encore remplie de sang & de cadavres à demi-pourris, ils pratiquerent un chemin jonché de feuilles de roses & de lauriers. Ils le bordoient des deux côtés avec l'apparence de la joie la plus vive. Mais, par une juste punition, ces insultes faites à l'humanité, causerent peu après la ruine de leurs auteurs.

C'est là que Vitellius dit, à ce

qu'on prétend, ce mot devenu ſi fameux, *qu'un ennemi mort ſent toujours bon*. C'eſt Suetone, & Suetone ſeul qui rapporte ce trait, & par conſéquent on eſt diſpenſé de le croire. On l'a depuis attribué à plus d'un ſcélérat : mais un grand homme de ce ſiécle a raiſon d'obſerver que la plupart des apophtegmes ſont des répétitions : il pouvoit même dire des abſurdités.

Le nouveau Prince, en donnant ainſi des preuves d'une humeur ſanguinaire, n'oublioit point ſon inclination favorite. Il exigeoit de toutes les villes des repas ſomptueux. C'étoit par leur magnificence qu'il jugeoit du mérite des réceptions qu'on lui faiſoit. Tels furent ſes amuſemens & ſes affaires, juſqu'aux portes de Rome.

Il fit ſon entrée dans cette ville avec une pompe guerriere. Il devoit avoir à ſa ſuite plus de quatre-vingts mille hommes. Mais ce coup d'œil impoſant ne pouvoit pas lui faire beaucoup d'honneur. Le contraſte de l'Etat où on l'avoit vu un an auparavant, en

diminuoit néceſſairement l'impreſſion, & ſa conduite préſente ne lui faiſoit pas regagner ce que le ſouvenir du paſſé lui faiſoit perdre.

Tant qu'il ne s'agît que des réjouiſſances inſéparables d'une pareille cérémonie, Vitellius ne parut point indigne de l'Empire. Une ſanté robuſte, avec un appétit inépuiſable, aidé même, dit-on, par des moyens peu honnêtes (*a*), le mirent en état de ſoutenir les fatigues du rôle qu'il jouoit. Mais quand il fallut s'occuper du gouvernement, ſes mains tremblantes n'en purent ſoutenir le fardeau. Son incapacité l'obligea de ſe repoſer de tout ſur Cécina & Valens : & ceux-ci devenus les dépoſitaires du pouvoir ſouverain, ne tarderent pas à en abuſer.

Tous deux aimoient les plaiſirs & l'argent. Aucun moyen ne leur paroiſſoit ni honteux, ni criminel, dès

---

(*a*) Facile omnibus ſufficiens, vomitandi conſuetudine. *Suet. Vitellius.*

qu'il s'agissoit de s'amuser ou de s'enrichir. Ils remplissoient l'un & l'autre la Cour de leurs créatures, qui croyoient ne pouvoir mieux faire que d'imiter l'exemple de leurs protecteurs. Leur administration fit bientôt des mécontens. Au milieu du calme le plus tranquille en apparence, on démêloit déja les signes du plus violent orage, & Vitellius parut ne rien oublier de ce qui pouvoit le faire éclater.

Les débris du parti vaincu étoient formidables, comme je l'ai dit. Les Prétoriens, sur-tout, s'étoient distingués par leur attachement pour Othon, & leur fureur contre son ennemi. Au lieu d'adoucir ces courages violens par des caresses, ou de les appaiser par des libéralités, on les aigrit par une punition ignominieuse. Dès que le nouveau Prince se crut affermi, il les cassa authentiquement.

Le reste des troupes vaincues fut dispersé sans ménagement & sans attention. On en réforma une partie sans récompense. Le Conseil de Vitellius oublioit par quelle voie son

Prince étoit parvenu à l'Empire. Il ne ſongeoit pas que l'amitié des ſoldats lui avoit procuré la grandeur ſuprême, & que le moyen qui l'avoit élevé, étoit auſſi le ſeul qui put le ſoutenir.

Ces eſprits ulcérés allerent porter dans les provinces leur reſſentiment, & l'envie de le rendre funeſte à celui qui en étoit l'objet. Des hommes vivement frappés ſont toujous éloquens. Ceux-ci peignoient avec force l'état de Rome, la molleſſe du gouvernement, l'indolence de Vitellius, l'incapacité de ſes Miniſtres, l'imprudence avec laquelle ils s'étoient privés des appuis les plus néceſſaires, en réformant tant de troupes, lorſque l'agitation produite par la guerre pouvoit durer encore.

Ceux qui ſe répandirent en Aſie avoient bien d'autres motifs à propoſer aux ſoldats qui l'occupoient. Des trois Empereurs, que des cataſtrophes ſanglantes venoient d'élever au trône des Céſars, aucun ne leur devoit ſa fortune. Tous avoient été choiſis & élevés en Occident. Les ar-

mées de Germanie avoient eu la plus grande récompense des révolutions, qu'elles seules avoient produites.

On sçait assez quelle rivalité secrete anime toujours deux grands corps qui se prétendent du même ordre. Les légions d'Asie devoient y être d'autant plus sensibles, que leur intérêt s'y trouvoit joint. En effet il étoit à craindre pour elles qu'on ne prétendît les exclure pour toujours, d'un droit dont ils n'avoient pas encore fait usage, & celui d'élire les Empereurs étoit assez beau, pour qu'elles songeassent au moins à le partager.



CHAPITRE V.

Vefpafien fonge à l'Empire. Ses commencemens. Sa conduite jufqu'à l'avénement de Vitellius. Abfurdité des prodiges qui, fuivant les Hiftoriens, lui annonçoient la grandeur fuprême.

CEs réflexions fe préfentoient confufément à l'efprit des foldats : mais elles fe développoient avec plus de clarté dans celui de leurs Officiers. Elles y étoient nourries fecretement par un homme obfcur alors, & qui fe voyant redevable à des circonftances heureufes, autant qu'à fon mérite, du commandement des armées, ne défefpéroit pas de monter encore plus haut. C'étoit Titus Flavius Vefpafianus, que nous nommons Vefpafien.

Il ne pouvoit pas s'enorgueillir d'une naiffance illuftre à beaucoup près. Son grand pere, nommé Titus Fla-

vius Petro, étoit un simple Huissier employé au recouvrement des impôts. Comme il ne faut dans ce métier en général que de la constance pour s'avancer, Petro eut soin d'y fixer son fils, & peu-à-peu celui-ci parvint à occuper une place dans les Fermes générales de l'Asie. Il n'étoit guère propre à son état, si ce que dit Suetone est vrai, qu'on lui élevât des statues, avec cette inscription, *au Financier compatissant* (*a*).

Cet homme rare ne fit point fortune. Il eut deux fils, & ne leur laissa qu'un bien médiocre, avec quelques talens cultivés par une bonne éducation. Vespasien n'étoit que le cadet. Il parut long-tems inférieur en tout sens à son aîné. Il avoit probablement l'esprit moins souple, moins insinuant, & il parvint bien plus tard aux dignités, où ils prétendoient tous deux. Son frere T. Flavius Sabinus,

---

(*a*.) ΚΑΛΟΣ ΤΕΛΟΝΗΣΑΝΤΙ.

étoit déja ancien Conſul & Gouverneur de Rome, que lui-même étoit à peine encore Sénateur.

Cependant en adouciſſant peu-à-peu l'inflexibilité de ſon courage, en s'humiliant devant les Miniſtres, il acquit du crédit. On le fit Préteur, Conſul, Gouverneur de province : & quand enfin vers les dernieres années de Néron, les Juifs ſe furent révoltés ouvertement contre les Romains, ce fut à lui qu'on donna la conduite de la guerre.

Il la fit avec autant d'intelligence que de ſuccès. C'étoit la plus conſidérable de celles que Rome avoit alors à ſoutenir. La fureur opiniâtre des Juifs la rendoit intéreſſante plus que leurs forces, & l'audace avec laquelle un ſi petit peuple oſoit tenir tête aux légions, fixoit ſur ce coin de terre les regards de tout l'Empire.

Bientôt on vit ſe ſuccéder rapidement les révolutions, qui couterent à Néron, à Galba, à Othon le trône & la vie. Veſpaſien juſque-là ſe fit un devoir de reſter fidele au Prince que Rome avouoit. Les trois Empereurs qui y fu-

rent reconnus, reçurent ſon ſerment & celui de ſon armée. Mais quand la mort d'Othon eut laiſſé l'Empire en proie aux favoris de Vitellius, quand la paix ſembla redoubler la confuſion dans le gouvernement, & qu'autour d'un Prince abruti par la débauche, on ne vit plus que des Miniſtres incapables de le remplacer, Veſpaſien crut pouvoir ſe livrer à des projets, dont trois exemples conſécutifs juſtifioient la poſſibilité.

Les chutes de Néron & de Galba avoient été l'ouvrage d'un inſtant. Celle d'Othon avoit paru plus pénible : mais la meilleur partie des mains qui l'avoient retardée exiſtoit encore. Elles étoient toutes prêtes à ſe réunir, pour accélerer celle de Vitellius. Veſpaſien pouvoit d'ailleurs compter ſur des forces conſidérables.

Il commandoit lui-même quatre légions, qui faiſoient une armée nombreuſe. Le Gouverneur d'une province voiſine, nommé Mucien, lui offroit celles dont il diſpoſoit. L'Egypte étoit à lui. Il n'y avoit dans toute l'Aſie, ni un ſoldat, ni un ſeul homme en place

qui ne lui fut dévoué. Dès l'inſtant où Othon & Vitellius avoient commencé à déshonorer l'Empire par leurs prétentions, la réputation & les talens de Veſpaſien, l'avoient mis bien au-deſſus de ces deux indignes rivaux. Quand on crut entrevoir qu'il pouvoit être diſpoſé à ſe ſaiſir lui-même de l'objet de leur querelle, il n'y eut perſonne qui ne ſe ſentit favorablement prévenu pour lui.

Tant qu'il ne s'arrêtoit qu'à ces idées flatteuſes, quand il n'enviſageoit que ces reſſources en apparence ſi ſûres & ſi puiſſantes, il ſentoit augmenter ſon courage & ſon ambition. Mais l'un & l'autre étoient bien attiédis, quand il venoit à rejetter les yeux ſur l'Italie. Il y voyoit Vitellius appuyé par une armée victorieuſe. Les légions qui la compoſoient étoient l'élite des forces de l'Etat, & il les connoiſſoit d'autant mieux qu'il avoit fait la guerre avec elles.

Ses troupes avoient réuſſi contre des Juifs mal armés, mal diſciplinés. Auroient-elles le même avantage contre des Romains aguerris? Quel mo-

ment que celui où il faudroit à son âge, à soixante ans passés, faire avec ses deux fils l'ouverture d'une guerre civile! » Tant qu'un particulier, se di- » soit-il à lui-même, reste dans son état, » il est le maître de ne risquer précisé- » ment que ce qu'il veut. Mais dès qu'il » s'est mis sur les rangs pour la souve- » raineté, il n'y a plus de milieu pour » lui, entre le comble des grandeurs » & une ruine entiere ».

Tandis que Vespasien irrésolu pesoit ainsi les motifs de crainte ou d'espérance, ses amis travailloient à donner aux derniers plus de poids. Ils étoient aidés, s'il en faut croire les Historiens, par des secours surnaturels. Mille prodiges annonçoient à Vespasien sa grandeur future, &, suivant Suetone, il y avoit long-tems qu'il en étoit instruit.

Dans sa jeunesse, Caligula, en passant dans la rue, lui avoit fait couvrir sa robe de boue, & c'étoit un signe évident qu'il deviendroit un jour le sauveur de la République. Une fois pendant son diner, son chien lui apporta sur sa table la main d'un hom-

me. Une autrefois étant en Grèce à la ſuite de Néron, il rêva que ſon bonheur & celui de ſa famille commenceroient du moment où l'on auroit arraché une dent à l'Empereur. Le lendemain, en entrant au Palais, la premiere choſe qu'il rencontra, ce fut un Chirurgien, qui lui fit voir une très-groſſe dent qu'il venoit de tirer à Néron.

Suetone ne conçoit pas que Veſpaſien put balancer après des préſages auſſi clairs. Le plus grand & le plus étonnant de tous ces prodiges, aux yeux d'un lecteur ſenſé, c'eſt ſans contredit l'imbécillité de l'Hiſtorien qui les rapporte. Je ſuis fâché d'en trouver auſſi quelques-uns dans Tacite. Par exemple il fait mention d'un grand Ciprès qui ayant été un jour arraché, ſe retrouva le lendemain droit & plus verd qu'auparavant : ce qui étant arrivé ſur une terre de Veſpaſien encore fort jeune, lui annonçoit, dit l'Hiſtorien, de l'aveu de tous les aruſpices, un avenir heureux & les plus grands honneurs. Quelle idée faut-il avoir de l'eſprit humain, quand

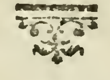
on entend ainsi parler un homme tel que Tacite !

Ces signes avoient précédé de beaucoup le moment où Vespasien en auroit pû faire l'application. Ils redoublerent, comme on peut le croire, quand il en fut au point de balancer sur le parti qu'il prendroit. Alors les oracles s'expliquerent ouvertement. Ils lui promirent l'Empire sans détour. Peut-être ce Prince les enhardissoit-il par des ordres secrets : mais sans cela même, ils devoient bien sentir qu'ils ne compromettroient pas leur honneur, en lui annonçant des succès, puisqu'ils ne lui voyoient d'autre rival que Vitellius.

Au nombre des inspirés qui l'encouragerent, on place Joseph le Juif, qui lui fit, dit-on, l'application des Prophéties consignées dans les Ecritures sur le Christ, ou le Messie. Cet abus sacrilege est une preuve que l'accomplissement de ces mysteres n'avoit pas encore pénétré loin de Jérusalem, où ils venoient d'être consommés. Mais d'ailleurs on regarde ce Prêtre Israélite, comme une espéce de Philosophe.

losophe. Tout Philosophe qui s'avise de prédire l'avenir, est évidemment un imposteur. La bassesse avec laquelle cet Ecrivain osoit jouer le rôle de charlatan, pour flatter misérablement les destructeurs de sa patrie, doit bien décrediter son nom & son histoire.

Quoi qu'il en soit de tous ces prétendus présages, le plus certain pour Vespasien c'étoit la connoissance de son mérite & l'indignité de Vitellius. Ce fut sans doute ce qui le décida. Il se rendit aux instances de ses amis, & se laissa proclamer Empereur, d'abord en Egypte & ensuite dans tout le reste de l'Asie.



CHAPITRE VI.

Préparatifs inutiles de Vespasien pour la guerre. Combien il est étonnant qu'il n'ait pas songé à y commander lui-même, ou à en donner la conduite à son fils Titus. A qui il fut vraiment redevable de la fin de la guerre & de son succès.

LA suite infaillible d'une pareille démarche devoit être la guerre, & il s'y prépara. Il commença par assurer les frontieres de l'Empire par des alliances avec les peuples qui auroient pû les inquiéter. Il chargea son fils Titus d'achever la réduction des Juifs, qui n'ayant plus que la seule ville de Jérusalem, ne paroissoient pas devoir tenir long-tems. Il ordonna à Mucien de passer en Italie avec une partie de ses forces pour combattre Vitellius. Pour lui il se décida à rester en Egypte, sous prétexte de se tenir plus à portée d'affamer l'Italie, à qui

en effet les grains de cette province étoient nécessaires.

Il est bien singulier que dans cette longue suite de batailles, aucun des quatre Princes pour qui elles se livrerent, n'ait osé se mettre à la tête des troupes qui agissoient pour eux. Galba, Othon & Vitellius pouvoient être excusables de confier à des mains plus entendues la conduite de leurs armées. Cette justice qu'ils se rendoient, auroit été un grand bien pour leurs partis, s'ils avoient sçu choisir des Généraux capables de les remplacer.

Mais que Vespasien, après avoir bravé tant de dangers pour parvenir à des emplois médiocres, semblât les craindre, dans une occasion où il hasardoit tout ; qu'après avoir fait la guerre heureusement toute sa vie, il parut se défier de sa capacité & de sa fortune ; qu'ayant un fils reconnu pour bon Officier, il le chargeât d'une expédition indifférente, tandis qu'il confioit à un étranger peu estimé des troupes, la seule affaire sérieuse qu'il eut, il y a là de quoi surprendre tous les Lecteurs qui en feront la réflexion.

Elle eſt échappée à Tacite. En vain chercherions-nous aujourd'hui les motifs d'une conduite qui doit nous paroître vraiment impénétrable.

Il eſt vrai que Tacite dit : *On crut que c'étoit aſſez pour détrôner Vitellius, d'une partie des troupes, ſous le commandement de Mucien, avec le nom de Veſpaſien.* Mais la prétendue ſécurité de ce dernier eſt bien combattue par ce qu'a dit plus haut l'Hiſtorien, en parlant de ſes inquiétudes. Une des choſes qui l'allarmoient le plus, c'étoit la force & la valeur des légions Germaniques, qu'il connoiſſoit mieux qu'un autre, *notum militari viro.* Veſpaſien ne pouvoit donc pas les mépriſer au point de croire que la terreur de ſon nom & un détachement de ſon armée ſuffiroit pour les vaincre. De deux choſes l'une, ou ſa conduite en cette occaſion eſt évidemment imprudente, ou ſes Hiſtoriens n'ont pas ſçu nous apprendre les motifs qui auroient pû la juſtifier.

Mucien, honoré du premier rôle dans cette grande tragédie, en fit l'ouverture, comme on devoit s'y atten-

dre. Il s'attacha à faire des levées d'hommes conſidérables, & ſur-tout à ramaſſer beaucoup d'argent. Il exerça à ce ſujet les rapines les plus odieuſes. Il fit payer cher à l'Aſie l'honneur qu'elle avoit de donner un Empereur à Rome, & c'eſt aſſez l'uſage dans toutes les guerres, qu'on commence par opprimer les peuples, pour acquérir, dit-on, le droit & le pouvoir de les rendre heureux.

Ces préparatifs, & ſur-tout la façon dont on les faiſoit, emporterent beaucoup de tems, & quand ils furent achevés, ils ſe trouverent inutiles. Vitellius étoit tombé en Europe, avant que les troupes deſtinées à occaſionner ſa chute, euſſent quitté l'Aſie.

Il faut ſe rappeller que ce Prince avoit réformé une partie des troupes qui s'étoient déclarées pour Othon. Celles même dont il avoit cru pouvoir accepter les ſervices, avoient eu ordre de quitter l'Italie pour ſe rendre dans la Hongrie, pays déſagréable par lui-même, & dont le ſéjour devoit le paroître encore davantage à des ſoldats qui le regardoient comme une puni-

tion. Cet Empereur mal conseillé n'avoit pas pris garde à la situation de cette province.

Elle étoit au milieu du vaste pays que les Romains désignoient sous le nom d'Illirie. Elle touchoit d'un côté à la Mœsie, & de l'autre à la Dalmatie. Les deux dernieres étoient gardées par des légions qui conservoient cherement, les unes la mémoire d'Othon, pour qui elles avoient combattu, les autres celle de Vespasien qu'elles venoient de quitter. Dès que le premier bruit de ses projets fut venu jusqu'à elle, il s'y fit une fermentation violente. Toutes méprisoient Vitellius, & le haïssoient. Toutes embrasserent avec joie l'occasion de le détrôner, soit pour se venger, soit pour donner sa place à un homme qui sçauroit mieux la payer.

Malheureusement pour lui, il se trouva parmi ces légions un Officier capable d'appuyer la révolution, & qui trouvoit son intérêt à la faire réussir. Il se nommoit Antonius Primus. C'étoit un homme flétri & déshonoré. Il avoit subi avec justice sous Néron

une condamnation infamante. Mais dans les désordres qui suivirent sa mort, il parvint à se faire réhabiliter & même à s'ouvrir l'entrée du Sénat.

Galba lui avoit confié le commandement d'une légion. On le soupçonnoit d'avoir voulu peu après s'attacher au parti d'Othon qui l'avoit négligé. Il se déclara hautement pour Vespasien, dès qu'il s'apperçut que la fortune de Vitellius commençoit à chanceler, & ce fut un grand avantage pour le premier de ces deux usurpateurs. Par le peu que j'en ai dit, on conçoit aisément qu'il devoit avoir de grands vices & de grandes qualités. En effet il étoit brave, éloquent, adroit : mais encore plus intriguant, avide autant que prodigue. C'étoit un de ces hommes qu'on redoute avec raison pendant la paix, & qu'il faut tâcher d'avoir pour soi pendant la guerre.

Tel que j'ai représenté Primus d'après Tacite, on pense bien qu'il ne resta point oisif, après avoir fait le premier pas. Aucun des Gouverneurs des provinces dont j'ai parlé, n'osoit

ſe prêter aux vues & aux déſirs des ſoldats. Ce n'eſt guère quand on a ſa fortune faite, qu'on ſouhaite une révolution. Ceux qui devoient leur place à Vitellius, ne voyant en lui qu'un Prince victorieux & affermi, n'étoient pas diſpoſés à courir de nouveaux riſques en faveur de Veſpaſien.

Primus n'avoit pas les mêmes raiſons pour être timide ; auſſi ne montra-t-il qu'un courage décidé. Il fut ſoutenu par d'autres eſprits ardens, qui entrerent dans ſes vues par les mêmes motifs. Tous enſemble ſe réunirent pour donner à Veſpaſien l'Eſpagne, les Gaules, l'Afrique. Ils écrivirent aux légions qui y étoient reſtées. Ils remuoient l'Europe entiere par leurs négociations, & tout cela ſe faiſoit ſans que le Prince, au nom de qui on travailloit, en fut informé. Ces chefs d'un parti qu'il ne connoiſſoit pas, montroient pour lui plus de chaleur que lui-même.

Ils formerent ſeuls, & ſans aucun ordre, un plan pour aller accabler l'Italie. Primus, avec une partie des troupes, ſe chargea d'ouvrir les paſ-

ſages, & de marcher du côté de Rome par la Carniole. Le reſte de l'armée devoit ſuivre, pour le rejoindre dans la Lombardie, pays gras, fertile, & où l'on ſe promettoit de trouver de quoi dédommager les ſoldats de la fatigue d'une ſi longue marche. Il partit ſur le champ, & le courier qui apporta à Rome la nouvelle de ſa révolte, annonça en même tems qu'il étoit en chemin.

CHAPITRE VII.

Molleſſe imprudente de Vitellius. Diſpoſition de ſes troupes. Un de ſes Généraux ſonge à le trahir. Il en eſt puni par l'armée.

LA molleſſe & l'indolence de Vitellius céderent un moment à un danger ſi preſſant. Il voulut d'abord prévenir l'impreſſion que pouvoit produire cet événement, s'il avoit été connu. Il ſe flatta d'en étouffer le bruit. Il en parla publiquement com-

me d'une bagatelle qui ne pouvoit pas l'inquiéter. Il assura qu'il ne s'agissoit que d'une seule légion, dont la fidélité étoit un peu ébranlée. Il affecta de supprimer soigneusement le nom de Vespasien, ou tout ce qui pouvoit y avoir rapport. Il alla même jusqu'à répandre des soldats dans la ville, pour réduire le peuple à un silence entier sur cet objet. Mais ces précautions imprudentes étoient précisément le moyen d'en faire parler.

Aux mesures peu censées qu'il prenoit de ce côté-là, il en joignit d'autres pour se mettre en état de soutenir sérieusement la guerre. Par bonheur toutes les forces qui l'avoient placé sur le trône, se trouvoient encore rassemblées auprès de lui. Les légions qui avoient combattu avec tant de succès contre Othon, lui faisoient espérer une pareille supériorité sur Vespasien. Mais avec les mêmes noms & les mêmes armes, il s'en falloit bien que ce fussent les mêmes hommes.

Le séjour de la capitale leur étoit devenu funeste. Ses délices avoient

énervé leur vigueur & leur courage. Les maladies qui ſuivent la débauche dans les armées, les avoient conſidérablement affoiblies. La diſcipline s'étoit relâchée, par la négligence du Prince qui n'en ſentoit pas la néceſſité, & par la complaiſance des Officiers, à qui plus de ſévérité auroit pû devenir dangereuſe.

Comme cependant ce qui s'appelle l'eſprit des corps eſt toujours ce qui y meurt le dernier, comme ces légions avoient paſſé de tout tems pour l'élite des troupes Romaines, & qu'il s'agiſſoit, en combattant pour Vitellius, de ſoutenir leur honneur, autant que de juſtifier leur choix, on vit bien que l'opiniâtreté leur tiendroit lieu de valeur. Il n'y eut perſonne qui ne ſentit que ſi elles avoient à être vaincues, ce ne ſeroit qu'après avoir répandu & fait répandre bien du ſang.

Elles ſortirent de Rome ſous les ordres de Cécina. Vitellius crut ne pouvoir confier le ſoin de défendre ſa fortune qu'à celui qui en étoit l'auteur. Le malheureux Prince ne ſçavoit pas que ce guerrier, devenu ſon

Ministre, avoit déja résolu sa perte, & qu'en lui marquant une confiance sans bornes, c'étoit le mettre en état de faire éclater sa révolte plutôt, & avec plus de succès. Valens son collegue au commandement des armées, comme au ministere, étoit malade, & cette circonstance fâcheuse nuisit beaucoup à son parti. Ses talens lui devenoient plus nécessaires que jamais par l'infidélité de Cécina.

On doit être étonné que ce dernier pensât à trahir une cause dont il avoit été si long-tems le soutien, & à détruire un Prince qu'il avoit fait. Tacite ne dit pas au juste les raisons qui purent le déterminer à une si étrange démarche. Il parle de la jalousie contre Valens, des sollicitations du frere de Vespasien. Mais de pareils motifs ne semblent pas suffisans, pour colorer une perfidie aussi dangereuse au moins que déshonorante.

En supposant même que la faveur de Vespasien dût être le prix d'une telle lâcheté, Cécina ne pouvoit pas se flatter d'en jouir sans rivaux. Etoit-il possible de lui promettre dans ce parti

quelque chose qui valut ce qu'il possédoit dans le sien ? Il étoit sûr dans celui-ci de partager la premiere place : dans l'autre il ne devoit pas se flatter d'obtenir même la seconde.

Cependant, contre toute apparence, il se détermina à le quitter. Il travailla à donner à Vespasien toutes les forces qui faisoient la ressource de son ennemi. Il y avoit à Ravenne une flotte considérable. Une grande partie des troupes qui la montoient, avoit été levée dans les pays qui reconnoissoient Vespasien. Cécina crut par cette raison les trouver plus faciles à séduire. Il vouloit, avant que de proposer une trahison à son armée, pouvoir s'appuyer d'un exemple, & la flotte le donna. Son Commandant, nommé Lucilius Bassus, la fit révolter.

A cette nouvelle Cécina crut pouvoir se déclarer. Il assembla un conseil de guerre, où il fit entrer même un petit nombre de soldats, de ceux sans doute sur qui il comptoit le plus. Là il déploya toute l'éloquence de la perfidie. Il fit voir combien Vitellius étoit foible & Vespasien puissant. Il com-

para les qualités personnelles & les forces extérieures de ces deux Princes. Il appuya sur-tout sur le coup mortel que portoit au parti du premier la défection de la flotte. Il en conclut qu'il étoit prudent & même nécessaire de se soumettre au second.

Aussi-tôt il fait signe à ceux qui étoient du complot. Ils se répandent dans tout le camp. Ils vont par-tout arracher les armes de Vitellius, pour y substituer celles de Vespasien. Personne ne s'y opposa d'abord, parce que personne ne devinoit leurs raisons, & qu'il faut toujours un certain tems à la multitude pour se mettre en mouvement. Mais quand les soldats, rassemblés par pelottons dans les différens endroits où s'étoit passée cette action, eurent bien envisagé à quoi elle les engageoit, il n'y en eut pas un qui ne fut révolté, d'abord de son indignité en elle-même, & ensuite de la honte qui en réjaillissoit sur chacun d'eux.

La perfidie coute presque toujours plus à la grossiereté des hommes obscurs, qu'à la politesse des Grands.

D'ailleurs l'idée de ſe ſoumettre ſans combats à des troupes qu'ils venoient de vaincre, leur paroiſſoit flétriſſante. L'exemple de la flotte, que Cécina avoit cru efficace, étoit aux yeux de ſon armée, une raiſon de plus pour ne pas l'imiter.

Le ſervice de mer, comme on l'a vu, étoit peu eſtimé chez les Romains, & les corps de l'infanterie ſe croyoient en général fort ſupérieurs à ceux qui compoſoient la marine militaire. Les ſoldats étoient donc choqués qu'on osât leur propoſer pour modele une troupe qu'ils mépriſoient, & qu'on ne parut pas faire de leur honneur plus de cas que du ſien.

Ces réflexions ſe préſentoient d'abord à l'eſprit de chacun en particulier. Bientôt on ſe les communiqua ; & quand ils trouverent tous dans leurs camarades les ſentimens dont ils ſe ſentoient pénétrés eux-mêmes, ils éclaterent avec fureur contre la trahiſon & contre les traîtres. Ils courent à Cécina qui s'applaudiſſoit de ſon ſuccès. Ils le chargent de chaînes. Ils nomment enſuite pour les comman-

der, deux Officiers qui avoient sçu leur plaire, & marchent droit vers Crémone, ville de la Lombardie, où deux de leurs légions s'étoient déja rendues pour arrêter l'ennemi.

Dans le même tems Bassus essuyoit à-peu-près le même traitement sur la flotte : mais Vitellius n'y gagnoit que la consolation de le sçavoir puni comme Cécina. La flotte ne retourna point à son parti. Elle demanda seulement à celui de Vespasien un autre Général, qui commença l'exercice de son autorité, par resserrer son prédécesseur dans une étroite prison.



CHAPITRE VIII.

Conduite méprisable de Vitellius, tandis qu'on s'apprêtoit à décider son sort par une bataille. Défaite de ses troupes. Consternation & ruine presque entiere de son parti.

CEpendant les deux principales armées s'approchoient, en traînant à leur suite tous les fléaux qui accompagnent ordinairement les guerres, & sur-tout les guerres civiles. Primus conduisoit la sienne avec autant d'intelligence que d'ardeur. Ses ordres étoient exactement suivis, & l'obéissance du soldat, avec l'habileté du chef, faisoit prévoir l'événement du combat, avant même qu'il fut livré.

Il n'en étoit pas de même du côté de Vitellius. La prison de Cécina faisoit honneur à son armée : mais elle l'avoit affoiblie. Les Généraux qui le remplaçoient, n'osoient se servir de

toute leur autorité, sur des soldats, dont le caprice les avoit faits & pouvoit les défaire. Ceux-ci, malgré leur fidélité apparente, n'en étoient pas plus propres à la soutenir. Ils étoient bien disposés à défendre Vitellius : mais non pas à se soumettre à ceux qui auroient voulu les commander en son nom. Ils consentoient à lui sacrifier tout, hors leur indocilité.

Le seul remede à un si grand mal, auroit été peut-être qu'il se montrât à leur tête, qu'il partageât avec eux les périls où ils couroient pour lui. Mais cette ame molle étoit incapable d'un pareil effort de courage. Il s'enfonçoit de plus en plus dans les délices de Rome. Le droit de rassembler sans opposition tous les plaisirs, étoit à ses yeux le plus beau privilége de la puissance Impériale, & la façon dont il en jouissoit, justifioit les vœux de ceux qui souhaitoient de l'en voir dépouiller.

Sa premiere occupation, dès qu'il s'étoit cru affermi, avoit été d'appeller auprès de lui des Bouffons, des Comédiens, des Cochers, qu'il avoit

connus autrefois, lorſque ces miſérables, ſous le regne de Néron, faiſoient la ſociété de l'Empereur & le deſtin de l'Empire. Il les combloit d'amitiés. Il ne rougiſſoit pas de leur prodiguer des careſſes qui le déshonoroient.

On commençoit même à lui trouver du penchant à la cruauté. Pluſieurs Sénateurs illuſtres venoient d'être mis à mort par ſes ordres. Il avoit condamné à des ſupplices rigoureux tous ceux qui ayant eu le malheur de lui prêter de l'argent, quand il étoit ſimple particulier, n'avoient pas cru manquer à la politique, ni à la juſtice, en ſe préſentant pour le recevoir quand ils le virent Empereur. De ces différens traits réunis, réſultoit la haine & le mépris des citoyens en état de réfléchir.

Mais ces impreſſions étrangeres ne paſſoient pas juſqu'aux ſoldats qui s'avançoient pour combattre en ſa faveur. La licence où il les laiſſoit vivre, leur paroiſſoit un mérite eſſentiel. Peu leur importoit qu'il eut de grands talens, pourvu qu'il ne les gênât point, & qu'il les payât bien. Ils marchoient

donc avec rapidité vers l'ennemi, qui avoit déja joint les premiers corps de leur armée.

Primus s'étoit hâté de les prévenir en se portant sur Crémone, où il sçavoit que se trouvoient deux de leurs légions. Il les vouloit écraser avant qu'elles pussent être soutenues. Dans ce dessein il étoit parti de Verone. Il avoit campé sur le champ même de *Bedriacum*, devenu fameux par l'infortune d'Othon. Ce Général habile avoit auprès de lui un grand nombre des soldats qui s'y étoient laissés battre. Il vouloit, en les ramenant sur les lieux témoins de leur défaite, leur faire sentir plus vivement la nécessité d'en réparer la honte.

Ils y réussirent dans deux actions consécutives, où les vainqueurs d'Othon éprouverent à leur tour, combien la fortune des armes est journaliere. Huit légions qui faisoient la force du parti de Vitellius, y furent entierement détruites. Crémone, où elles avoient cherché un asyle, fut emportée d'assaut. Elle éprouva toutes les horreurs que le droit de la guerre &

des gens, dit-on, autorisent dans ces tristes momens. Elle paya par bien des larmes la joie criminelle qu'elle avoit osé montrer à l'arrivée de Vitellius. Les cris & l'esclavage de ses habitans, les ruisseaux de leur sang, l'incendie de leurs maisons, vengerent en quelque sorte le genre humain, des outrages que cette malheureuse ville n'avoit pas craint de lui faire.

Tacite s'est permis un récit très-long & très-circonstancié de ces événemens funestes. Sa philosophie semble s'être plû à les retracer avec une espéce de complaisance. Pour moi, je l'avoue, la mienne n'a pû les soutenir. Je n'y ai vu que des traits effrayans de barbarie, des hommes égorgés, des villes mises en cendre. Il n'y a point d'histoire qui n'en offre autant, & je trouve bien peu de mérite à peindre des atrocités qui malheureusement se retrouvent par-tout.

Si elles sont nécessaires pour satisfaire la cruelle ambition des Grands, il me semble que les Historiens devroient s'accorder ensemble pour les ensevelir dans le silence, comme on

cache soigneusement dans une famille les traits honteux de la folie, ou de la scélératesse de ses ancêtres. Il faudroit au moins les désavouer à haute voix. Le seul avantage réel que l'humanité pourroit retirer de l'art d'écrire, d'ailleurs si futile, seroit que ceux qui l'exercent, travaillassent à rendre ou inconnus, ou détestables les horreurs qui la font frémir.

Mais ils en sont bien éloignés. Ils croient donner de l'éclat à leurs livres par ces relations affreuses, & l'histoire, comme les places publiques, devient le théâtre des supplices des hommes, bien plus que celui de leurs réjouissances.

La défaite des légions ouvroit à Primus le chemin de Rome. Le saccagement de Crémone intimidoit les autres villes qui auroient pû être tentées d'imiter sa résistance, & de nouvelles infortunes suivoient, comme il arrive toujours, ces deux premiers revers. D'autres flottes dispersées en différens ports de l'Italie, s'étoient aussi données au vainqueur. Primus, après une marche aussi vive que har-

die, venoit de prendre prisonnier un détachement considérable envoyé, par le conseil de Vitellius, pour fermer le passage du mont Apennin.

Valens étoit parti de Rome avant la perte de la bataille, sur la nouvelle des manœuvres de Cécina. Il ne put arriver assez à tems pour y balancer le sort par son expérience. Il en avoit du moins recueilli les débris. Il s'étoit même embarqué dans le dessein d'aller faire une diversion dans les Gaules, où les armées du Rhin tenoient encore pour Vitellius. Mais mal servi par le vent, trahi peut-être par ses matelots, il fut arrêté aux isles d'Hieres, après avoir long-tems erré sur les côtes, sans avoir pû y descendre.

On l'amena prisonnier en Italie: & sur le bruit que Vitellius se flattoit encore que sa détention n'étoit pas réelle, que le peu de troupes qui lui restoient, sembloient se rassurer par la confiance qu'elles avoient en ce Général, on ne tarda pas à lui ôter la vie. On envoya même sa tête à Rome, afin de mieux constater sa mort.

CHAPITRE IX.

Vitellius songe à se démettre volontairement de l'Empire. Il s'y engage par un traité conclu avec le frere de Vespasien. Il veut en effet l'exécuter. Les soldats & le peuple s'y opposent.

VItellius jusques-là s'étoit soutenu par les efforts de ses partisans, plutôt que par les siens. Quand il se vit abandonné à lui-même, il songea à se défaire d'une dignité que personne ne vouloit plus défendre. L'Espagne, les Gaules, l'Angleterre s'étoient ouvertement déclarées contre lui. L'Afrique n'offroit que des ressources très-éloignées, & même une fidélité chancelante. Il se détermina pour lors à quitter solemnellement l'Empire, à remettre, par une abdication volontaire, le souverain pouvoir à Vespasien, que la victoire lui donnoit pour maître, & à rendre le repos à l'Etat, qu'il ne pouvoit plus se promettre de troubler.

Primus

Primus marchoit à Rome, quand il reçut cette nouvelle. Il l'apprit avec plaiſir. Ce n'eſt pas qu'il ne trouvât plus d'avantage perſonnel dans la guerre que dans la paix. Mais la crainte d'expoſer la capitale de l'Empire à un ſiége, lui faiſoit déſirer de trouver un moyen qui pût mettre fin aux troubles d'une façon moins terrible.

Il étoit encore honteux de l'incendie de Crémone, dont on l'accuſoit. Il ne vouloit pas donner lieu à ſes ennemis de le calomnier auprès de Veſpaſien, qui ſouhaitoit ſans doute de ſoumettre Rome, mais non pas de la détruire. Il ſçavoit que dans le cœur des Princes, les plus légers prétextes autoriſent plus ſouvent l'ingratitude, que les ſervices les plus eſſentiels ne produiſent la reconnoiſſance.

D'ailleurs il déſiroit avec paſſion de mettre fin à une guerre qu'il avoit ſi heureuſement conduite juſques-là. Il n'ignoroit pas que Mucien avoit enfin quitté l'Aſie. Ce Général chargé de la confiance de ſon Prince qu'il n'avoit point ſervi, alloit arriver, étonné ainſi que ſes troupes de ſe trouver

inutile. Les ſuccès obtenus ſans lui n'excitoient que ſa jalouſie. En qualité de courtiſan, il n'auroit été guère plus affligé des victoires de Vitellius, qu'il ne l'étoit de celle de Primus. Ce dernier ſentoit que le moindre délai lui arracheroit des mains l'honneur de couronner Veſpaſien. Il voyoit que quoiqu'il eut ſeul miné l'idole, la gloire ſeroit toute entiere pour celui qui la renverſeroit.

Il ſe hâta donc d'écrire à Vitellius pour le confirmer dans ſon deſſein, & ſon courier le trouva déja entré en négociation avec le frere de Veſpaſien. C'étoit l'aîné, comme nous l'avons dit. Il travailloit avec ardeur pour ſon heureux cadet. Il étoit Gouverneur de Rome à l'arrivée de Vitellius, qui ne lui avoit point ôté ſa place, même après la révolution. Il ſe trouvoit donc plus à portée que perſonne de conclure un traité, qui aſſuroit la fortune de ſa maiſon, & légitimoit par les apparences les plus honorables, l'uſurpation de ſon frere.

Il eut avec le Prince vaincu une conférence, où l'on convint des arti-

cles. Vitellius s'engagea à ſe démettre authentiquement. Il ne ſe réſerva que des biens conſidérables ſur la côte délicieuſe de la Campanie, avec dix millions de revenu annuel. Il comptoit bien ne pas perdre à cet échange. Il n'avoit connu de la grandeur ſuprême que l'abondance & les plaiſirs, & il ne croyoit pas que la pourpre Impériale en fit un aſſaiſonnement néceſſaire. Cette façon de penſer étoit juſte. Elle auroit pû lui faire honneur, ſi elle n'étoit pas partie de l'abbrutiſſement, plus que d'une fermeté éclairée.

Il ne manquoit pas de Conſeillers qui tenant à ſa fortune, plus qu'à ſa perſonne, vouloient lui perſuader que la ſureté de l'une dépendoit abſolument de l'éclat de l'autre. Ce qui lui reſtoit de ſoldats voyoit avec indignation détruire ſon ouvrage. Soit attachement réel, ſoit eſpoir d'obtenir des conditions meilleures par une longue défenſe, ils auroient voulu que le Prince précipitât moins ſon abdication. Ils laiſſoient échapper contre lui des plaintes vives & même des menaces.

Il ne les écouta point. Déterminé à une démarche qu'il croyoit nécessaire au moins pour lui, il se rendit lui-même sur la place publique, pour y accomplir la cérémonie de son désistement. On en avoit été prévenu d'avance, & le jour où elle fut marquée, la curiosité y avoit conduit une prodigieuse foule de spectateurs.

C'étoit en effet un événement bien singulier. Il faut parcourir toute l'histoire jusqu'à nos jours, pour en retrouver dans la Perse moderne un nouvel exemple. Les Aghuans maîtres d'Hispahan, forcerent le dernier des Sophis de se démettre aussi publiquement de sa couronne. Mais le foible Schah-Hussein en se dégradant, étoit à la discrétion de ses Maîtres. Il ne rencontroit par-tout que des yeux ennemis, & les mains qui l'avoient vaincu. Le fier Mahmoud, politique autant que féroce, songeoit bien moins à avilir son captif, qu'à s'assurer une espéce de droit sur sa conquête.

Ici c'étoit un Empereur Romain qui alloit au milieu de son peuple,

entouré de ſes ſoldats, quitter volontairement l'Empire, On le voyoit debout dans la place, couvert d'un habit de deuil, ſuivi de toute ſa famille en larmes. On portoit même derriere lui ſon fils encore au berceau. Sa garde l'accompagnoit avec un ſilence d'abbattement & de colere.

Cet air de conſternation, cet appareil de déſeſpoir faiſoit ſur tous les cœurs une impreſſion douloureuſe. Quand on venoit à penſer à l'éclat qui l'avoit précédé, on oublioit combien Vitellius avoit peu mérité la pourpre : on n'étoit occupé que de la réſolution funeſte qu'il prenoit de s'en dépouiller.

On connoît le peuple : on ſçait quel pouvoir ont ſur lui les objets qui frappent ſes yeux. Il finit preſque toujours par s'intéreſſer vivement en faveur de ceux dont l'infortune ne lui offroit d'abord qu'un ſpectacle amuſant. C'eſt ce qui arriva ici. On fut ému au premier coup d'œil, & bientôt attendri.

Vitellius déclara en peu de mots ce qui l'amenoit. Il implora la compaſ-

ſion publique pour lui, pour ſa famille, pour ſon fils qu'il prit dans ſes bras, & qui partageoit ainſi le déſaſtre de ſa maiſon, avant que d'en avoir connu la grandeur. Juſques-là il n'arracha que des gémiſſemens & des larmes. Mais quand on le vit baigné de pleurs lui-même, porter la main à ſon épée & la préſenter au Conſul, pour conſommer ſa renonciation, il s'éleva de toute l'aſſemblée un murmure d'improbation.

Le Conſul déconcerté refuſa de la recevoir. Des applaudiſſemens ſuivirent ce refus. Comme le Prince paroiſſoit plus embarraſſé que ſatisfait, la place en un moment retentit de mille cris qui l'exhortoient à prendre courage. Il parut vouloir ſe retirer : mais en lui voyant prendre un autre chemin que celui du Palais, les cris redoublerent. Le peuple lui ferma toutes les rues, & ne laiſſa de libre que celle par où il étoit venu.

Ce malheureux Prince toujours foible, toujours indécis, ſe laiſſa plutôt conduire qu'il ne retourna lui-même. Il arriva au Palais : il y rentra ſans

ſonger aux ſuites qu'alloit avoir ſon manque de foi, ou même ſe flattant peut-être que ſon ſort alloit changer. Il jugeoit de la puiſſance du parti qui lui reſtoit, par la force des cris qu'il venoit d'entendre. Il ne penſoit pas que le peuple n'a point d'autres armes, & que ce ne ſont pas celles-là qui font le deſtin de ſes Maîtres.

CHAPITRE X.

Les ſoldats aſſiégent & égorgent le frere de Veſpaſien dans le Capitole, qui eſt brûlé en cette occaſion. Primus marche à Rome. Il la prend. Frayeur & lâcheté de Vitellius. Il eſt pris & tué par des ſoldats.

CEpendant un dénouement ſi peu attendu, produiſoit dans la ville une agitation terrible. Les ſoldats n'avoient vu qu'avec indignation la premiere démarche de Vitellius : ils applaudiſſoient avec tranſport à la ſeconde. Sabinus étonné, inquiet des

bruits qui couroient, vint s'en informer, suivi de ce que Rome avoit de plus distingué. Car on lui faisoit déja la Cour, comme au représentant du seul & véritable Empereur.

Il est d'abord accablé d'injures par les premiers soldats qui le rencontrent. Bientôt on le charge lui & son cortege. Craignant pour sa vie, il s'enfuit, & pour s'assurer une retraite qui fut capable au moins de quelque résistance, il s'enferma dans le Capitole. C'étoit, comme on sçait, la citadelle de Rome. Mais elle étoit alors plus respectable par son nom que par ses défenses. Une vieille muraille avec un fossé à demi comblé, en faisoit toutes les fortifications.

Les soldats enhardis par la fuite de Sabinus le suivirent, & l'assiégerent avec fureur. Envain il réclamoit la protection de Vitellius & la sainteté du serment. Ce Prince encore étourdi de ce qui venoit de lui arriver, ne songeoit ni à le défendre ni à l'inquiéter. Les soldats faisoient tout sans son ordre, & quand il l'auroit voulu sauver, il ne l'auroit pas pû. La mu-

raille étoit déja forcée & le Capitole en feu.

Tacite déplore avec amertume ce triſte événement. Il dit que la guerre civile ne fit rien voir aux Romains de plus douloureux. Il y avoit dans cette place un Temple de Jupiter qui paſſoit pour avoir été fondé par Romulus lui-même. Les Romains avoient pour cet édifice une vénération profonde. Ils croyoient la deſtinée de l'Empire attachée à ſa durée. Ils pouſſoient des cris d'horreur & d'indignation en le voyant dévorer par les flammes.

Mais les ſoldats n'en pourſuivoient pas moins leur entrepriſe. Ils ſe répandoient dans la place. Ils la pilloient. Ils égorgeoient Sabinus, & tout ce qu'ils pouvoient joindre de ceux qui l'avoient accompagné. On dit que Vitellius ſe prêta à cette exécution, faute ſans doute de pouvoir l'empêcher. Il devoit ſentir qu'elle amenoit inévitablement ſa perte, & que le feu du Capitole ne pouvoit éclairer que ſon tombeau.

En effet on vit en peu de jours arri-

ver Primus aux portes de Rome, avec la fierté d'un vainqueur, & le ressentiment d'un homme qui craignoit qu'on ne le rendit responsable du sort de Sabinus. Sur la premiere nouvelle de l'accommodement il avoit rallenti sa marche. Quand il sçut le Capitole assiégé, il s'étoit hâté pour tâcher de le sauver. Mais quand il en sçut la prise, & la mort funeste du frere de l'Empereur, il ne parla plus que de la venger.

Vitellius effrayé vouloit encore renouer la négociation. Il employa des Sénateurs, & même des Vestales, espéce de Religieuses qui jouissoient, comme on sçait, chez les Romains des plus grands honneurs & de la premiere considération. Primus reçut les Sénateurs avec bonté. Il traita les Vestales avec respect : mais il répondit toujours que le sang de Sabinus demandoit une vengeance, & l'incendie du Capitole une expiation. Tandis qu'il parloit ainsi, ses troupes pénétroient dans le Fauxbourg, & mettoient le feu aux premieres maisons.

Celles de Vitellius résistoient avec

acharnement. Elles n'étoient plus animées que par le déſeſpoir. Elles combattoient ſans ordre : car leurs Officiers & tous ceux qui avoient autre choſe à perdre que la vie, s'étoient déja rendus. Mais les ſimples ſoldats emportés par une yvreſſe de fureur, ne faiſoient point de quartier & n'en vouloient point recevoir. Ils ne ſongeoient qu'à tuer & à mourir. Ils étoient diſperſés dans le camp, dans la ville, & par-tout ils ſe battoient juſqu'au dernier ſoupir.

Ce jour terrible étoit un de ceux des Saturnales, tems conſacré chez les Romains, comme le carnaval parmi nous, à la fatigue de certains divertiſſemens brillans, ſoutenus par l'uſage, plus que par l'amour du plaiſir. L'eſpéce d'aſſaut donné à la ville, les combats qui ſe livroient dans ſes murs, le ſang qui commençoit à y couler, n'interrompirent, s'il en faut croire Tacite, ni les réjouiſſances, ni la débauche. Il peint avec ſon énergie ordinaire le contraſte affreux qui en réſultoit dans Rome. Mais dans cette occaſion, comme dans bien d'autres,

peut-être, il est évident qu'il n'a suivi que la fertilité de son imagination ; il a songé à faire un tableau frappant, bien plus qu'un récit vraisemblable.

A qui pourra-t-il persuader que les Romains dans un pareil moment, ayent pû s'occuper d'amusemens & de fêtes licentieuses ? Si dans la derniere guerre une armée d'Anglois fut venue à bout de pénétrer jusqu'à Paris, & de mettre le feu à la porte Saint Antoine le jour du Mardi-gras, croit-on qu'il se seroit trouvé beaucoup de masques à la barriere du Trône ? Si le lendemain ces ennemis furieux avoient été piller le quartier Saint Honoré & le Palais-royal, s'imagine-t-on que la foule auroit été grande au bal de l'Opéra ?

Ce que dit ici Tacite, est pourtant précisément la même chose. Défions-nous de ces descriptions éloquentes, qui souvent choquent la raison en flattant l'esprit. Celle-ci, malgré sa beauté, ne paroîtroit sans doute que ridicule, si l'on pouvoit oublier le nom de son Auteur.

Vitellius n'avoit aucune part à la

défenſe opiniâtre de ſes ſoldats. Il ſe cachoit de maiſon en maiſon, tandis qu'ils ſe faiſoient égorger pour lui. Il fut bientôt découvert, pris & maſſacré après avoir eſſuyé tous les affronts qu'une populace en fureur prodigue, dès qu'elle le peut, à ceux dont elle a long-tems admiré & envié l'éclat.

Il eſt difficile de le plaindre. Sa naiſſance, ſa conduite, & même ſa perſonne, contribuoient également à le rendre mépriſable. Son principal défaut, comme je l'ai dit, étoit d'aimer la table. Il paroît qu'il s'y livroit avec une indécence outrée. Mais il faut bien ſe garder de croire, d'après Suétone, qu'il pouſſât la gourmandiſe juſqu'à dévorer dans les ſacrifices des morceaux de pâte brulans, ou de la viande à demi-cuite & toute couverte de cendres, ni qu'en paſſant dans les rues il s'arrêtât à la porte des cabarets, pour y manger avec avidité des reſtes froids & à demi-rongés, qu'on y étaloit, comme parmi nous, pour le petit peuple. La faim réduit à peine l'indigence à en faire uſage. Il eſt évident qu'un Empereur Romain qui

faisoit quatre grands repas, n'en pouvoit pas être tenté.

Finissons ce volume à la chute de Vitellius, & au récit des malheurs publics, qui ne se terminerent que par sa mort. Nous avons vû combien ils furent déplorables : mais sans nous arrêter aux infortunes des peuples, qui par les Loix établies sur la terre, sont toujours sacrifiés, rejettons un coup d'œil sur celles des Princes que nous avons vû s'élever & tomber successivement. Elles sont bien plus justes, sans doute, & cependant elles excitent plus de compassion, parce que leur rang sembleroit devoir les en défendre.

Des huit premiers Empereurs Romains, depuis Auguste jusqu'à Vitellius, en voila donc au moins six qui périssent d'une mort violente. Caligula est égorgé par ses Officiers. Claude est empoisonné par sa femme. Néron se tue pour éviter le supplice. Galba est massacré par ses soldats. Othon renonce à la vie par désespoir. Son vainqueur périt à son tour d'une façon aussi funeste & plus ignomi-

nieuſe. Si quelque choſe eſt capable de nous déſabuſer ſur la vanité des titres & des honneurs, n'eſt-ce pas de voir le trône des Céſars, le comble des grandeurs humaines, ne procurer à ſes poſſeſſeurs qu'une vie inquiete, une mort prématurée, avec une réputation flétriſſante.

Fin du premier Volume.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre *Hiſtoire des Révolutions de l'Empire Romain*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 28 Septembre 1764.

Signé, MARCHAND.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien-amé le ſieur Deſaint, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre *Hiſtoire des Révolutions de l'Empire Romain*, &c. s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes; Faiſons défenſes à tous Im-

primeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraire de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Chateau du Louvre, un dans celle dudit Sieur Delamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêche-

ment. Voulons que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-huitiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-cinq, & de notre Regne le cinquantieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 659. Fol. 367. conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 17 Septembre 1765.

LEBRETON, *Syndic.*

ERRATA DU TOME I.

AVERTISSEMENT.

Page xxix, *ligne 6*, eſt Rheteur, *liſez* eſt un Rheteur.
Page liv, *ligne 6*, obſcure, *liſez* obſcur.

HISTOIRE.

Page 2. *ligne* 21, les Loix, & les, *liſez* les Loix, (*a*) & les.
P. 7, *l.* 14, relevoient, *liſ.* recevoient.
P. 20, *l.* 23, étoient, *liſ.* étoit.
P. 24, *l.* 4, habitée, *liſ.* habités.
P. 42, *l.* 4, des vœux, *liſ.* des vues.
P. 48, *l.* 28, es interpréter, *liſ.* les interpréter.
P. 62, *l.* 12, eux relegués, *liſ.* eux, relegués.
P. 82, *l.* 19, ſeul, *liſ.* ſeule.
P. 108, ſeconde citation, incedunt meſtos, *liſ.* incedunt mæſtos.
P. 219, *l.* 12, qui la, *liſ.* qui le.
P. 224, *l.* 12, pas paſſer, *liſ.* point paſſer.
P. 246, *l.* 16, ces apparences, *liſ.* les apparences.
P. 257, *l.* 4, qu'il me ſemble, *liſ.* qu'il ſemble.
P. 258, *l.* 21, de gens, *liſ.* des gens.
P. 259, *l.* 16, diminue toujours, *liſ.* diminue preſque toujours.
P. 267, *l.* 23 & 24, qu'ils pourroient, *liſ.* qu'ils en pourroient.
P. 292, *l.* 25, ce qu'il, *liſ.* ce qu'on.
P. 297, *l.* 15, aſſez obſcurs, *liſ.* aſſez obſcur.
P. 319, *l.* 21, ſembloit encore lui, *liſ.* ſembloit lui.
P. 321, *l.* 18, puiſqu'ils n'en devoient, *liſ.* puiſqu'il n'en devoit.
P. 324, *l.* 19, employée autrefois à, *liſ.* employée à.
P. 352, *l.* 12, dont ils, *liſ.* dont elles.
P. 356, *l.* 16, la meilleur, *liſ.* la meilleure.
P. 382, *l.* 9, inconnus, *liſ.* inconnues.



